

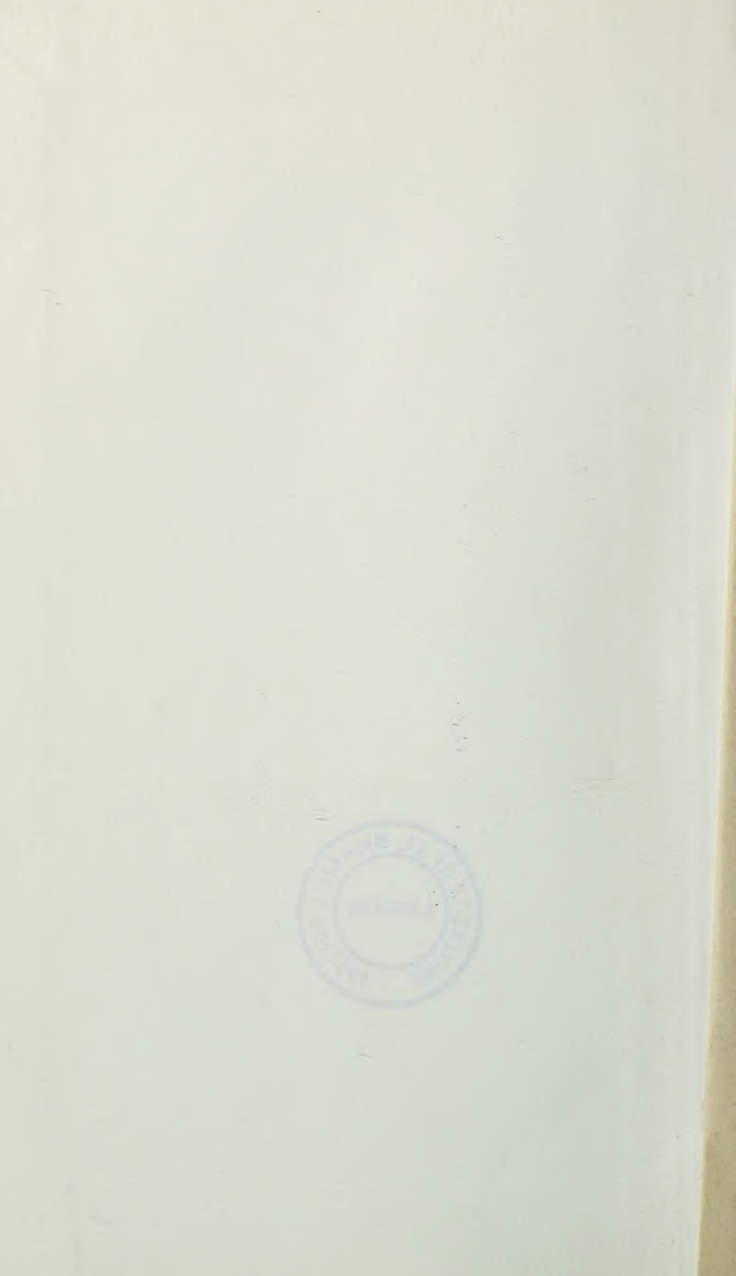
ANCIS DE MIOMANDRE

VOYAGES D'UN SÉDENTAIRE

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1918





VOYAGES
D'UN SÉDENTAIRE

DU MÊME AUTEUR

Les Reflets et les Souvenirs, poésies.

Visages, critique.

Écrit sur de l'eau..., roman (Ouvrage couronné par l'Académie Goncourt en 1908),

Le Vent et la Poussière, roman.

Figures d'hier et d'aujourd'hui, critique.

L'Ingénu, roman.

Au Bon Soleil, dialogues.

Histoire de Pierre Pons, pantin de feutre, roman pour les enfants.

... D'Amour et d'Eau fraîche, contes.

L'Aventure de Thérèse Beauchamps, roman.

Le Veau d'or et la Vache enragée, roman.

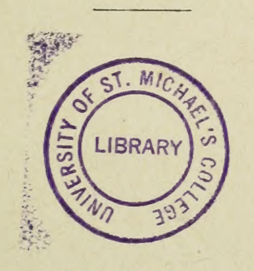
Pour paraître :

La Cabane d'amour ou le Retour de l'oncle Arsène, roman.

Le Journal interrompu, roman.

FRANCIS DE MIOMANDRE 1880 —

VOYAGES D'UN SÉDENTAIRE



PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1918

Justification du tirage.

N° 196



AUTOUR DE MA TABLE



A Madame J. Lucien-Muhlfeld.

Xavier de Maistre a écrit (le grave comte Joseph, son frère, en eût été bien incapable) un *Voyage autour de ma chambre*, qui est devenu célèbre par la suite. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, ma chère amie, que tous les ouvrages célèbres ne l'ont été que par la suite. C'est comme un fait exprès; lorsqu'on se dit : « Ah! cette fois, je vais pondre un chef-d'œuvre », ou que, plus imprudent encore, on l'annonce par la voie des journaux, il est rare qu'on n'aboutisse point à une lamentable faillite. Trop d'exemples autour de nous... Mais je m'arrête, cette première digression n'étant point là pour jeter le discrédit sur quelque illustre confrère, mais simplement pour donner la note de cet ouvrage, qui sera — cela, du moins, j'en suis sûr, — un modèle du genre décousu.

Pour en revenir à Xavier de Maistre, ne croyez pas que son souvenir me gêne. S'il fallait penser à tout ce qui a été produit de bien avant vous, depuis Salomon, le plus décourageant des auteurs, jusqu'à Jean Giraudoux, le plus aimable, on n'écrirait seulement pas une lettre à un ami. Foin des réminiscences ! Ma mauvaise mémoire d'ailleurs me préserve de tout danger de ce côté-là. Je ne sais plus un mot de ce qu'il y a dans les deux de Maistre, et donc je suis bien sûr de ne pas les répéter.

En outre, un voyage autour d'une chambre, c'est bien long..... Il faut, pour entreprendre cette sorte de périples, une audace qui me manque. Une chambre, pensez donc. Mais c'est un monde. Il y a la cheminée, qui couve le mystère du feu et dont la tablette est la patrie de bibelots innombrables; il y a les meubles, lourds vaisseaux pleins de cargaisons mystérieuses, il y a le divan.....

Rien qu'à écouter les mémoires de la pendule il y en aurait pour deux mois. Une pendule, c'est toujours aussi vieux qu'un corbeau, et c'est peut-être encore plus bavard. Le tapis fait penser à l'Océan : son écume vient battre les rivages du mur, des fauteuils, des bibliothèques. Et quant aux livres, ces dieux omniscients, chacun sait qu'une vie entière ne suffirait pas à consulter

leurs oracles contradictoires. Je me contenterai donc d'entreprendre un voyage autour de ma table. Et encore je ne sais pas si je pourrai jamais l'achever. Enfin, nous procéderons par petites étapes, et nous nous reposerons quand ça nous chantera. Je connais, à l'ombre du pèse-lettres et sur les bords de l'encrier, de délicieuses et calmes retraites, où il fera bon philosopher, à l'abri de tout importun.

Alors, c'est dit? Je vous prends par la main. Nous commençons.

PREMIÈRE PROMENADE

LE PHILOSOPHE SUR SON GLACIER

Et tout d'abord, il faut que je vous fasse un aveu, un aveu dont, si j'étais vaniteux comme certains hommes de lettres que je connais, j'aurais honte. Mais rien n'est aussi loin de mon cœur que la vanité, et que le sentiment de la propriété. Je considère volontiers toutes les choses que je possède comme un dépôt fait entre mes mains par la Providence. Cela me donne une âme légère, indifférente à leur perte, et je n'éprouve nul besoin de planter quelque part mon drapeau sur un acte de vente en criant : « Ceci est à moi. »

Je vous avouerai donc en toute modestie que ma table n'est pas à moi. Elle appartient, en réalité, aux pantins et aux bibelots, petit peuple charmant dont je vous révélerai bientôt l'existence diverse et bizarre. Ces personnages sont ici chez eux. Ils me prêtent la table, parce qu'ils ont observé que

j'éprouvais quelque plaisir à y gratter du papier, notamment celui-ci. Mais elle est à eux. Et ils ne m'y tolèrent que sous quelques conditions que je me suis engagé d'honneur à observer, et dont l'essentielle est que je ne laisse jamais derrière moi aucune trace de mon passage. Le génie du pèse-lettres, qui est en quelque sorte le souverain de cette gentille nation, a reçu mes serments formels, et il veille attentivement à leur exécution. Je dois dire que mon goût naturel est ici d'accord avec eux. Sitôt donc que j'ai fini de « gratter », je fais disparaître au fond du tiroir tous les objets qui ont servi à l'accomplissement de cette cérémonie, et les « petits messieurs » (c'est encore un de leurs noms) reprennent possession de leur domaine.

C'est pourquoi, au cours de ces promenades, il ne sera plus fait nulle mention de mes falotes besognes de plumitif. Comme l'a dit l'Ami Fritz, qui est leur philosophe : « Les écrits s'envolent, les bibelots restent. » Parole profonde, comme toutes celles qui s'échappent des lèvres de ce docte bonhomme. J'ai souvent eu l'occasion d'en méditer le sens succulent. Ainsi, chez mon ancien éditeur, où le buste du vieux Monsieur L..., le fondateur de la maison, dressé sur la cheminée directoriale, voit déferler, — tel un rocher la mousse éphémère

des vagues, — le flot de la production littéraire, depuis Alexandre Dumas père, notre maître à tous.

Pantins et bibelots prennent d'ailleurs à me voir écrire un plaisir qui me touche. Ils me regardent, avec cette bienveillance à la fois attendrie et amusée qu'un châtelain éprouve à considérer le cantonnier, humblement courbé sur la route, cassant son tas de cailloux. L'Ami Fritz pousse même la courtoisie jusqu'à tirer son chapeau et faire une belle révérence chaque fois qu'à ses pieds tombe une feuille de la copie abattue. Tous se disent : « Évidemment, c'est un fou, mais un fou inoffensif. Personne ne comprendra jamais ce qu'il fait là, et lui-même a parfois un air si hagard qu'on voit bien qu'il ne le sait pas non plus. Mais du moins ne fait-il pas de bruit, ni de dégât. Quand on songe qu'à sa place, ce pourrait être par exemple une dame (comme celle qui est venue une fois — affreux souvenir!), et qu'elle arriverait avec sa tasse de thé, et qu'elle renverserait partout du sucre ou des miettes, en criant et en pérorant!..... »

Bref, nous sommes très contents les uns de l'autre, et la paix n'a été troublée que fort rarement.....

*
* *

La table se divise essentiellement en deux régions : la table proprement dite, et l'esplanade. La première, de beaucoup la plus vaste, est pareille à un désert, ou plus exactement à un glacier. C'est là dessus que je dispose les objets du « rite de l'écriture ». Lorsque je les en retire, apparaît une vaste glace de cent quinze centimètres sur quarante-six qui recouvre le tapis lui-même, dont la laine bourrue et rèche ressemble à une moisson dorée à point par le soleil. Mais le ciel qui entre par la fenètre est si clair qu'il fait paraître sombre par contraste cette nappe jaune et qu'il s'y reflète tout entier, avec ses beaux nuages et même les fleurs de géranium que les voisins d'au-dessus ont installées sur leur balcon. C'est un spectacle fort agréable. L'Ami Fritz, qui n'a rien lu et qui sait tout, comme un sage de l'antiquité, professe là-dessus une opinion que je crois très juste. Il dit (habituez-vous, n'est-ce pas? à son langage un peu fleuri), il dit : « Il est fort heureux que la nature, qui m'a fait sédentaire, ait, par compensation, mis à mes pieds un paysage aussi varié, aussi profond, aussi beau. Cela m'enlève tout regret d'un monde que je ne puis ni ne veux visiter. On répète toujours, lorsqu'on parle de moi : « Il tourne le dos à la vie. » Eh! que m'importe? puisque je la retrouve dans son

reflet, plus brillante, plus belle, mieux présentée. Si les hommes avaient la prudence d'interposer une plaque de verre entre eux et tout ce qu'ils désirent, que de maux, que de déceptions ils éviteraient! Ces nuages qui viennent m'enseignent le charme des départs, mais ils n'ont pas eu le temps de quitter ce rectangle de ciel que, déjà dissous, ils m'en ont appris la vanité. »

Je vous l'ai dit, l'Ami Fritz est un sage. Si vous le voulez bien, nous inaugurerons nos promenades par une visite à sa personne pondérée Il est très sensible à ce genre d'attentions. Prenez garde de ne pas glisser sur ce verre. Il y a eu ici, la semaine dernière, un terrible accident : le sorcier congolais, en voulant y danser au clair de lune s'est rompu le genou (mais ceci est une autre histoire, comme dit Rudyard). Là, nous sommes arrivés. Regardez : tout à fait à gauche de la table, ce vieux monsieur de bois peint qu'un balancier attaché dans son dos fait osciller avec tant de politesse, le chapeau à la main droite, la canne de l'autre, toutes deux gantées. Il est vêtu avec une correction exquise, mais sans recherche. Sur son beau plastron blanc brille la tache rouge d'une cravate de commandeur; je n'ai jamais osé lui demander de quel ordre. Il est, sur tout ce qui le concerne personnellement, d'une discrétion de grand sei-

gneur. D'ailleurs, c'est un prince de l'intelligence. Voyez sa figure toute ronde et rose, encadrée de beaux cheveux blancs, ses lunettes, seul vestige de son passage dans les universités allemandes. Lui-même est né à Nuremberg, mais il se flatte d'avoir dépassé la culture germanique. C'est, dans toute l'acception du terme, un esprit européen. Quelque chose comme Renan, si vous voulez.

Il vous a vue, le voilà tout heureux. Il parle.

— Ah! dit-il, madame, que de joie! Je ne sais rien de plus aimable que ce tableau, digne d'inspirer les jeunes prix de Rome : une femme ornée du don de la beauté et des grâces de l'esprit venant faire visite à un philosophe dans son humble retraite. Voyez, mon teint s'empourpre de plaisir. Et ma figure ainsi ressemble, dit-on, à une fraise roulée dans du sucre. Mais elle-même, cette fraise, ne pourrait-on point la comparer à un cœur d'homme roulé dans la poussière de l'expérience, à un esprit saupoudré du sel de la sagesse,

et servi tout brûlant à la table des dieux ?.....

Un vers! mais oui, madame. Il arrive aux philosophes d'en commettre, lorsqu'ils voient passer la beauté.

Je vous ai avertie qu'il est très bavard. Mais parler lui fait tant plaisir! Il l'avoue d'ailleurs :

— Asseyez-vous, madame, continue-t-il, sur cet essuie-plumes, unique objet qui puisse servir de siège sur cet aride et brillante plaine de cristal. Et laissez-moi rester devant vous, discret et éberlué, respectueux et ému, comme un entomologiste arrêté devant un spécimen de papillon unique. Vous souriez, sans doute de mes paroles. Vous les trouvez profuses..... Mais, madame, songez que je passe ici parfois des journées entières, que dis-je? des semaines, à penser, sans rien dire. Alors, quand l'occasion se présente, je ne puis résister au plaisir..... Votre visite est pour moi un tel honneur!..... j'ai beaucoup entendu parler de vous, madame, et je sais bien qui vous êtes, et que votre salon de la rue George-Ville est une ruche de penseurs, d'artistes et de poètes, toute bourdonnante du bruit que font, en s'entrechoquant aux idées profondes, les réparties subtiles. Malheureusement je ne puis vous la rendre, cette visite éblouissante. Car, comme je l'ai dit moi-même dans mes « œuvres posthumes en vers » :

Je me plains du balancier
Qui m'attache à mon glacier.

Du moins, permettez-moi de vous dire, au nom du petit peuple dont je suis le porte-parole, que vous serez chez lui la bienvenue.....

Il parlerait encore si nous ne profitions, pour le quitter, d'un instant où il reste sans souffle. Rentrons. En voilà assez pour aujourd'hui. Le verbiage de ce grand homme un peu maniaque a dû vous lasser. Si vous le voulez bien, nous nous reposerons dans l'encrier. Il est vide et désaffecté, depuis que j'ai délaissé la plume pour le stylographe, monsieur Swan. On y est très au frais. C'est un séjour d'été Et lorsqu'il pleut, on n'a qu'à rabattre le couvercle. Je vous conterai bientôt ses aventures, ainsi que celles de son heureux rival. Demain, nous irons visiter un autre quartier.

DEUXIÈME PROMENADE

LE GÉNIE DU PÈSE-LETTRES ET L'ENCRIER

Au-dessus de la table, du côté de l'est, règne une sorte d'esplanade qui est proprement le domaine des bibelots, et c'est là que se tient de préférence le génie du pèse-lettres, dont je vous ai déjà touché un mot.

Vous vous étonnerez sans doute de ce que ce personnage ne soit pas, comme son nom l'indique, assis sur le pèse-lettres. Outre qu'il s'y trouverait fort bien (car la plate-forme de cet édifice est animée d'un balancement fort agréable : aucun rocking-chair n'est plus doux), ce serait après tout sa place. Il prétend qu'on y est trop à l'ombre, — le pèse-lettres se trouvant en effet sous l'esplanade, dans une sorte de réduit obscur. Mais la vérité est tout autre. C'est une trop longue histoire pour que je puisse songer à vous la retracer ici. Qu'il vous suffise de savoir que le malicieux

gnome de cuir fut jadis très sévèrement puni pour avoir méprisé l'encrier (il allait jusqu'à cracher dedans, afin de « faire des ronds dans l'eau ») et pour avoir lâchement renié d'anciens camarades à lui, qui l'avaient retrouvé au prix de mille dangers. Tout ce passé n'est rien moins que flatteur pour lui, et il est extrêmement vexé de savoir que la connaissance en est parvenue jusqu'à l'Ami Fritz. Or, l'Ami Fritz, que les lauriers de Saint-Simon et de Suétone empêchent de dormir, a pris dans cette histoire l'idée première de son grand ouvrage : *Annales de la Table*. Il y travaille à ses moments perdus, c'est-à-dire tout le temps qu'on ne le regarde pas, et le génie du pèse-lettres tremble que cette publication ne ruine son prestige. Il est d'ailleurs prêt à l'empêcher par tous les moyens, même la violence : « C'est un idéologue ! » dit-il volontiers de l'Ami Fritz, et ce mot, qui dans sa bouche prend une signification particulièrement méprisante, lui semble justifier à l'avance les pires représailles.

Lorsque, après un long séjour expiatoire dans le désordre et l'obscurité du tiroir, il fut nettoyé et remis en bonne place sur la table, notre héros, par un sentiment des convenances dont on ne saurait trop lui tenir compte, changea de résidence et adopta un coin du bord sud-ouest de l'esplanade,

d'où pendent ses longues et spirituelles jambes de laiton. Et au pèse-lettres, il a rendu son autonomie par une charte.

L'octroi de cette charte a créé dans l'État une détente des plus favorables et a donné à Peaudegant Premier (qui sans cela aurait tout bonnement passé pour un aventurier usurpateur) une grande popularité. On demande si peu aux souverains qu'il leur suffit d'être un peu moins fripouilles qu'on ne le redoutait pour paraître magnanimes.

Le pèse-lettres est devenu une sorte de balance publique sur laquelle tous les personnages de la table (et même parfois mes lettres) ont le droit de monter pour vérifier leur poids, moyennant une redevance dont le total annuel constitue un véritable trésor. Les fréquents appels qu'y fait Sa Majesté, lorsqu'elle est embarrassée d'argent, prennent le nom « *d'Emprunts d'État* ». Autrefois, cela s'appelait naïvement une « *Réquisition* », et le peuple en était exaspéré, car il n'aime pas les abus du pouvoir. Rien n'a donc changé, sauf les formes. Sa Majesté prend exactement dans les caisses du pèse-lettres les mêmes sommes que jadis, seulement elle en signe un reçu de sa royale main, et l'administration empoche respectueusement cette garantie. L'Ami Fritz, qui manie volontiers le paradoxe, prétend que c'est là l'unique

différence qui distingue les gouvernements autocratiques des gouvernements parlementaires. Mais on ne l'écoute pas, et c'est fort heureux. Car les pensées des philosophes ne peuvent que troubler le nécessaire aveuglement des peuples. Celui de la Table n'a pas davantage de raisons d'être heureux que jadis, mais comme il s'imagine que son monarque est devenu constitutionnel, il se montre satisfait de tout. Comme vous le verrez par la suite, il ne se passe pas de jour où n'éclate entre tous ces petits personnages quelque grave discussion. Mais, grâce à l'énergie et à la ruse de Peaudegant Premier, l'ordre règne. L'ordre est une façade derrière laquelle on peut entasser bien des décombres. Varsovie ne l'ignora point, ni non plus d'autres pays.

Il suffit d'examiner les yeux du génie du pèse-lettres pour savoir à qui l'on a affaire. Ils pétillent de malice, et sa bouche, mince et tordue, est celle du grand diplomate. Il appartient à cette race d'hommes, du genre de M. Caillaux, à qui tout sert, même les humiliations, même les gaffes. Comme il n'avait de droits sur rien, il les a tous pris, et tout le monde a trouvé cela très bien, en vertu de cet axiome qui veut que, par peur de l'anarchie, on accepte n'importe quelle tyrannie. Ainsi Peaudegant s'empara peu à peu de la table

entière. Au lieu d'être un génie qui se pose à peine, il est maintenant un roi installé. Et tous les éléments de liberté qui auraient pu lui faire opposition se sont évanouis comme fumée.

Ainsi son pire ennemi, l'encrier, l'encrier dans lequel il avait le cynisme de cracher, l'encrier s'est tari. Du jour où monsieur Swan le supplanta, peu à peu désaffecté, il est passé du rang d'objet utile au rang de brimborion purement ornemental. Les amoureux viennent rêver le dimanche au bord de sa margelle, une mousse noire et craquelée en tapisse le fond, les athlètes s'amusent à en soulever le couvercle. Les photographes l'ont tiré en cartes postales, les membres de la commission des monuments en ont classé le site. Et la nuit, le sorcier congolais danse autour de lui en clamant des incantations maléfiques. Je ne sais si vous êtes sensible au caractère particulièrement pénible de cette déchéance. Avoir été vivant, l'être encore, et passer pour mort, voilà qui est affreux.

L'encrier souffre extrêmement de cette situation, surtout que l'Ami Fritz, qui est un philosophe et comme tel ne déteste pas d'offrir aux dieux déchus une sympathie dont ils se passeraient fort bien, n'a pas pu s'empêcher d'y aller de sa larme un tantinet hypocrite. Il a composé une certaine *Prière au bord de l'encrier*, qui est un morceau de

belle rhétorique, et que la jeunesse lettrée de la Table sait par cœur. En voici à peu près les termes :

PRIÈRE AU BORD DE L'ENCRIER

Encrier, puits de science, fontaine de liberté, permets à un sage de venir rêver un instant sur tes bords de cristal. Jadis, il y a bien longtemps, une main diligente et quasi quotidienne versait dans tes flancs translucides une eau noire et abondante dont, par un contraste vraiment significatif, il suffisait au penseur, au poète, à l'amant de cueillir quelques gouttes au bout d'un roseau pour la répandre ensuite sur le papier, en flots de paroles claires et vivantes. Encrier, tu connus la gloire, non pas celle, inerte et réduite, qui est l'apanage des choses du passé, mais celle, exaltante et féconde, de l'action. Tu bouillonnais souvent de rage, lorsqu'un indigne porte-plume détournait ton onde généreuse vers la défense d'une opinion fausse ou vulgaire, ou lorsque, pis encore (je frissonne à évoquer ce souvenir), un tyran crachait sur toi son mépris brutal. Mais au moins tu luttais. Et lorsque le courageux adversaire de ce tyran répandait contre lui le libelle justicier, c'est encore à toi qu'il empruntait le moyen de l'écrire. De ta matrice mystérieuse, où la clarté du pur cristal tranche sur l'obscurité nocturne de l'encre opaque, sont sorties

des générations de livres et de lettres. Encrier, tu fus l'ami et l'auxiliaire des penseurs et des écrivains. Je te salue.

Mais, hélas! encrier malheureux, tu connus un jour le goût funeste de la déchéance. Un jour arriva monsieur Swan, le stylographe, long, fuselé et sombre, grave comme un notaire, brusque et dur comme un obus. Il vint, et tu fus perdu. Il vint et, lancé par la puissante publicité anglo-saxonne, te détrôna en quelques instants. Depuis lors, ceux qui écrivent empruntent tous son concours si commode. Ils t'ont délaissé. Tu n'es plus rien aujourd'hui qu'un monument vide, qu'un puits tari. Et tu restes beau parce qu'on t'entretient avec sollicitude, mais ces soins eux-mêmes ont quelque chose d'absurde et d'attristant, et tu n'auras jamais la poésie des ruines.

Pourtant, malgré cela, et peut-être même à cause de cela, qui augmente encore ma compassion, je viens ici t'apporter, trempé d'une docte larme, l'hommage d'une pitié à qui rien du passé ne peut rester indifférent.

Je vous laisse à penser combien cette page a pu déplaire à celui qui l'inspira. Pas une ligne qui ne l'en froisse jusqu'à l'âme. Il y a des moments où il le regrette, ce crachat du mépris ignorant, car le geste restait empreint d'une colère

après tout flatteuse. Mais cette pitié de littérateur,.... quelle triste chose !

Puis donc que le philosophe lui-même accable la victime la plus célèbre du souverain, à l'hégémonie de ce dernier plus rien ne fait obstacle. Pour comble d'habileté, Peaudegant Premier a su se tenir en dehors des luttes de parti qui déchirent la nation. Il prétend qu'un roi doit pouvoir demeurer l'arbitre suprême en cas de contestation, et qu'il se priverait lui-même de ce droit s'il prenait auparavant parti pour l'une ou pour l'autre idée. Et c'est encore une des raisons pour lesquelles il déteste l'Ami Fritz. Ce sage, en effet, n'a pas non plus d'autre attitude. Pour rester le juge des événements, il doit s'interdire d'y prendre part. Cela lui permet le mépris, et la sérénité. Le monarque n'est pas loin de voir dans ce geste, prétentieuse parodie du sien, une atteinte aux prérogatives de la souveraineté. Mais il ferme les yeux provisoirement, à cause du grand avantage qu'a tiré sa politique de l'effet moral produit par la *Prière au bord de l'encrier*.

Vous voyez quelles complications matérielles et intellectuelles peuvent régner dans un pays qui n'a pas un mètre carré. Encore ne sont-ce là que les plus apparentes. Nous en découvrirons bien d'autres encore. Je ne veux pas aujourd'hui

clore le chapitre du « Prince », sans ajouter que, outre les qualités publiques que je viens de dire, Sa Majesté en possède de personnelles, éminemment royales elles aussi, je veux dire la gourmandise, l'ingratitude, la fourberie, la férocité, l'ambiguïté dans les discours, la paresse, une magnifique ignorance. Bref, il est ce qu'on appelle un souverain accompli.

TROISIÈME PROMENADE

LA VACHE, LE CIERGE ET LA LAMPE

La journée d'aujourd'hui est infiniment triste et maussade. Il pleut à verse, et le ciel, que je comptais aller admirer avec vous du sommet de l'esplanade, se reflétant sur la splendide glace lisse et pure, le ciel est sombre comme une mauvaise pensée. Il n'y a rien à faire qu'à rester blottis dans l'encrier. Fort heureusement, nous sommes de ceux à qui suffit, pour organiser leur vie intérieure, le minimum de joies empruntées à l'univers. Sans quitter notre retraite, nous avons mille sujets de rêverie.

Et d'abord, ne croyez pas que nous courions le risque de mourir de faim. Je connais là-haut, sur l'esplanade, un certain Japonais en ébène, qui ne nous refuserait pas un peu de son poisson séché, de son saké. Et le sorcier congolais prétend qu'avec l'eau du mouilleur de porcelaine, la colle

et la gomme à effacer, on organise de savoureux menus..... Mais quel est ce meuglement ? C'est celui de la bonne vache voisine, dont la grosse tête médite, encadrée dans un médaillon au flanc d'un pot de faïence bleue, de Bruxelles.

C'est une Brabançonne, aux mamelles fécondes,
Sans frein d'acier, ni rênes d'or....

Mais elle porte au cou une gentille clochette, qui fait dans la solitude parfois un bruit pastoral et pacifique, du plus bel effet. Ah ! je crois qu'elle vient nous parler.

— Telle que vous me voyez, commence-t-elle, je représente une civilisation plus ancienne que toutes les autres, auprès de laquelle celle dont l'encrier se croit le vestige suprême n'est qu'une petite fille comparée à un patriarche. Je suis tout simplement la « gardienne de l'âge d'or ». C'est moi la vache primitive, honorée par l'hymne védique :

Que le merveilleux Vayou souffle : que les vaches fécondes de leur langue caressent les plantes, et que celles-ci boivent ces Ondes qui donnent la force et la vie. O Roudra, épargne ces êtres mouvants qui portent notre nourriture.

Avec ces vaches, dont les formes sont tantôt compactes, tantôt détachées, et tantôt ne composent qu'un

grand corps, avec elles dont Agni connaît les noms avec le sacrifice, et que les Angiras ont faites par leur ardente piété, ô Pardjanya, conserve-nous.

Ces Vaches, qui livrent leur corps aux Dévas, et dont Soma connaît toutes les formes, amène-les, ô Indra, dans notre pâturage; qu'elles nous donnent leur lait, que pour nous elles deviennent fécondes.

Que Varouna, créateur divin, s'unissant aux Pères du sacrifice et à tous les Dieux, conduise dans mon pâturage ces Vaches fortunées, et que leur race s'y propage heureusement.

Ainsi chantait en mon honneur, il y a plus de quatre mille ans, le poète Savara, fils de Cakchivan. Et ma sérénité divine, apanage de ces époques heureuses et ignorantes de politique et de littérature, régna pendant des siècles sur l'humanité. Ah! où était-il, l'encrier, pendant l'âge d'or? Où étaient la complication psychologique, la question sociale et les discours de M. Barrès? Il n'y avait rien que la paix, le respect et l'amour de la nature. L'homme se savait destiné à devenir un dieu, et alors il se penchait fraternellement sur l'humble vie des animaux, destinés eux à devenir des hommes. Alors, il n'eût jamais songé à commettre cet acte infâme et fou qui consiste à les tuer pour se nourrir de leur chair innocente.

C'était le règne de l'Amour universel. Par quelle série d'avatars ai-je passé avant de redevenir ce que j'étais, je vous en épargnerai le récit. Ce serait l'histoire du monde qu'il me faudrait vous rappeler, vous la connaissez suffisamment pour savoir combien peu elle est flatteuse pour l'humanité. N'insistons pas. Mais votre grâce et votre beauté me font oublier une rancune que ma nature d'ailleurs m'interdirait. Il me suffit, madame, que vous soyez enfermée dans cet encrier et que vous ayez soif pour que j'aie compassion.

Elle dit, et remplissant d'un lait pur et parfumé sa clochette renversée, elle vous la tend, tout à fait comme si elle vous offrait une coupe, ou un liseron gorgé de nectar. Et ce lait, n'est-ce pas? est délicieux. Diriez-vous jamais que la donatrice a près de dix mille ans? C'est étonnant comme les immortels ont la vie dure.

Ce qui rend très mélancolique l'existence ici de cette pauvre vache, c'est que rien, absolument rien (si ce n'est ma sympathie, qui lui est toute acquise) ne la concerne, ni ne lui correspond. Vraiment, cette « gardienne de l'âge d'or » représente quelque chose d'immémorial et de perdu, vraiment elle n'a rien à faire sur cette table.

Vous avez certainement remarqué, ma chère amie, qu'il y a dans l'apparnece extérieure de

chaque existence quelque chose de symbolique, qui nous révèle ce qu'elle est intimement. Il suffit de trouver ce quelque chose. Ainsi le contraste que l'on remarque chez René Boylesve entre l'ascétisme de sa barbe mélancolique et belle et le feu de ses yeux ardents explique-t-il tout son art, fait de passion et de renoncement en perpétuel conflit. Une observation analogue est à faire chez notre nouvelle amie. Le pot de crème, d'ailleurs exquis de couleur, sur lequel est modelée sa noble figure, ne contient plus de crème depuis belle lurette, mais, je l'avoue avec horreur, de la poudre d'or !

A vrai dire, les avis sont partagés sur cette poudre d'or : les uns la croient vraie, ils s'imaginent que c'est une pépite pulvérisée ; les autres la croient fausse, ils disent que c'est de la poussière pour sécher l'encre et que c'est fait, fallacieusement, de déchets de cuivre. De toutes manières, être devenue gardienne de cela, après avoir été un personnage quasi divin, c'est une déchéance affreuse. Que cette poussière brillante soit jetée sur la copie d'un écrivain pour lui procurer un lustre trompeur ou que, vrai trésor, elle allégorise tangiblement la sinistre passion de la richesse, qui a fait couler tant de sang et perverti tant d'âmes généreuses, elle contredit également

l'idéal de la vache védique, qui réprouve aussi bien l'amour du lucre que la vaine littérature. C'est le propre de l'âge d'or d'avoir méprisé l'or. On n'a commencé à le rechercher que du jour où s'ouvrit l'âge de fer, puis tous les autres âges, jusqu'au plus récent, au plus absurde : l'âge du papier.

Fort heureusement, la Vache de faïence possède une réserve infinie de sérénité. Elle a l'éternité devant elle ; elle sait que, quand il plaira à Brahma de résorber dans son sein toutes ces illusions, elle-même et l'encrier, et la poudre d'or et tout se fondront de nouveau dans un indistinct et nirvânique amour.

Pour l'instant, et si nous revenons à une appréciation plus relative des choses, nous constatons que l'Encrier, qui se croit tellement plus vieux que monsieur Swan, est à peine son frère aîné. Seulement, il se targue de cette légère différence d'âge, comme si elle était immense. Illusion dont lui seul n'est pas victime. Elle est commune à la grande majorité des habitants de la Table. Deux partis, en effet, les divisent, que l'on pourrait approximativement appeler le parti conservateur et le parti progressiste, le réactionnaire et le moderniste. Et rien n'est plus comique que leurs discussions sans fin pour qui les juge du « point de vue de la Vache ». Cette dernière expression

est de l'Ami Fritz, et elle signifie qu'on regarde les choses de très haut dans l'espace et de très loin dans le temps.

Ce qu'il y a de particulier dans cette opinion de notre philosophe, c'est qu'il n'y croit point. Elle lui semble ingénieuse, parce qu'il a trouvé pour l'exprimer une saisissante figure de rhétorique, mais elle n'est pour lui en effet qu'un mot. Cela vous donne une triste idée, n'est-il pas vrai, de son esprit, qui d'abord paraît de premier ordre et vigoureux, et qui n'est au fond que timidité, faiblesse, amusement. « Le point de vue de la vache », voilà! Mais il ne s'y place jamais, et pour cause. Il ne croit pas à la vache, il ne croit pas à l'antiquité védique, il ne croit pas à l'âge d'or. Pour lui, cette sublime époque n'est que la projection dans le passé préhistorique de nos désirs de bonheur. Pour lui, lorsqu'il a fait l'effort immense de se séparer du présent pour remonter jusqu'à l'époque de l'Encrier, il s'arrête, épuisé. Paresse, je vous dis, torpide paresse de dilettante!.... Et aussi mauvaise foi, car dans son désir que l'époque de l'Encrier soit la plus vieille du monde, soit l'Antiquité elle-même (le dispensant ainsi de remonter plus haut), il est prêt à soutenir, au besoin par les arguments les plus teutons de sa dialectique, que toute tentative pour

remonter au delà est vaine et absurde, l'indice d'une sorte de folie religieuse.

Toutes ces considérations vous font mesurer l'étendue de la solitude morale, de l'exil de désert, où vit cette pauvre « gardienne de l'âge d'or ». Non seulement personne ne la comprend ni ne sait qui elle est, mais encore l'érudition affirme, de toute son autorité, qu'on ne peut pas le savoir ; et pour un peu, oh ! pour un rien, prétendrait qu'elle n'existe pas. Toutes proportions gardées, elle est ici comme le Sphinx sur le sable près du Caire, comme les statues mystérieuses de l'Ile de Pâques au milieu du Pacifique. C'est pourquoi, ma chère amie, vous êtes infiniment complaisante d'avoir accepté de boire dans sa clochette un peu de son lait généreux. C'est un nectar de sagesse que vous venez d'absorber là. Donnez-lui un morceau de sucre, une tape amicale sur le front, et elle s'en ira, plus contente, rejoindre le pot de faïence bleue, dont elle est l'ornement.

La pluie n'a pas cessé. Non, nous ne pourrons point sortir aujourd'hui de l'encrier. Le soleil a complètement disparu, et même nous abandonne la dernière lueur qui nous en parvenait à travers ces nuages obstinés. Une autre lumière soudain s'allume : celle d'une lampe électrique. Elle a beau être enveloppée d'un double vêtement de soie blan-

che, et de soie bleue fleurie de rouge et luire au sommet d'une sorte de phare de bronze qui sent l'art de la vieille Chine, c'est une chose toute neuve et très brutale. Elle projette sur la table un éclat terrible, cependant qu'en face d'elle, à l'autre extrémité de l'esplanade, droit dans la fleur de chardon d'un chandelier de cuivre jaune, se dresse un cierge de cire, qui vient de Prague, et sur lequel est représentée une Madone fraise et azur, parmi les roses, les pervenches et les nuages. Ce beau cierge mystique est absolument vierge, je veux dire qu'il n'a jamais, jamais brûlé. Sa mèche intacte dépasse son sommet, et personne jamais n'en a approché de flamme. Personne donc ne peut savoir comment il brûlerait. Autour de lui, vous devinez bien que se sont groupés les partisans de la réaction et les disciples du passé. Tandis que sous l'ampoule électrique vous trouverez massés les fauteurs du progrès, les sectateurs de la science, les amis de l'avenir.

Par certaines nuits d'orage, il est beau d'entendre s'apostropher ces deux sommités, que le mangeur japonais, idéaliste à ses heures, appelle des « archanges de lumière ».

Leur grande discussion roule sur bien entendu leur lumière. La lampe électrique triomphe en disant:

— Mais moi, j'éclaire. Le pouce le plus débile n'a qu'à toucher un minuscule bouton, et tout aussitôt se propage sur mes filaments un feu rose et magique, et dont vous-même, cierge d'un culte ancien et mort, recevez l'ironique rayon. Tandis que vous, qui ne savez que railler ma récente apparition dans le monde, vous ne vous êtes jamais allumé.

— Ne comprenez-vous pas, riposte l'autre, que c'est là en effet toute ma supériorité ? Si l'on m'allumait, ma cire brûlerait, et bientôt cette flamme consumerait les roses, la couronne de la Vierge, son manteau, les nuages. Or, je dois rester intact, sur mon héraldique chardon de cuivre. Je suis beau, vous n'êtes qu'utile. Vous ne savez pas même graduer vos effets, pauvre automate, et vous brilleriez avec le même éclat si l'on vous avait suspendu dans une grange, au bout d'un simple fil, qu'ici où vous êtes précieusement emmailloté de soie et de franges d'or... Tout cela est bien brutal d'ailleurs, bien composite !...

Il laisse tomber ces paroles d'un air dédaigneux, qui révolte la lampe électrique. Un court-circuit d'indignation la suffoque.

L'obscurité se fait.

— Ah ! reprend ironiquement le cierge mystique, voilà de quoi vous dépendez ! D'un fil de

plomb vulgaire caché dans une petite boîte. Tandis que moi, qui ne présente aux peuples qu'une flamme idéale et invisible, du moins je la leur offre toujours. C'est que je suis beau. La Beauté, c'est tout au monde.

— La Connaissance est plus encore, s'écrie orgueilleusement la lampe, dont le courant est rétabli.

— Votre Connaissance ?... Mais j'ai la mienne.

— La Foi ?

— La Foi, certes. C'est aussi une évidence.

La conversation, engagée sur cette voie, n'a point d'issue. Laissons donc les deux « archanges de lumière » discuter dans les hauteurs, nous autres qui adopterions volontiers, même vis-à-vis de ces puissances, le point de vue de la Vache, et retombons sur la terre, c'est-à-dire sur la table.

Peut-être avez-vous envie de savoir comment se comporte le roi au milieu des deux partis qui se divisent la population qu'il gouverne. Ah ! croyez-le bien, c'est avec une précaution infinie.

Personnellement, Peaudegant Premier est d'un scepticisme absolu, d'autant plus irréductible et puissant que, ne pensant jamais à rien, incapable, comme la plupart des souverains, de faire tenir ensemble dans sa tête deux idées, aucun doute ne vient troubler la sérénité de son indifférence. Ce

que représente la lampe électrique, ce que représente le cierge mystique, il s'en moque comme de sa première paire de souliers à la poulaine : il croit aussi peu à la science qu'à la religion, mais il a constaté qu'autour de ces abstractions incompréhensibles se groupent les divers éléments de son peuple, et il en a conclu que, s'il favorisait l'une aux dépens de l'autre, cela causerait des bagarres et peut-être une révolution. Alors, prudemment, il s'abstient, il fait l'impartial. Il demeure huit jours assis au pied du flambeau de cire, ce qui fait hennir de joie la réaction, mais ensuite il va s'installer huit autres jours sous le dais de la lampe électrique, ce qui fait se pâmer d'espérance les progressistes. Et ainsi de suite. Ah ! c'est un bien habile souverain. L'Ami Fritz lui-même est forcé de reconnaître que Peaudegant Premier a un sens merveilleux des réalités et parfois, malgré la sérénité qu'il doit à son grand âge, il se prend à regretter de n'avoir pas, dans le passé, orienté sa vie vers l'action.

— Ah ! rêve-t-il, dominer les hommes, les commander, les tromper, savoir ce qu'ils valent et ce qu'ils veulent, ceindre le bandeau du pouvoir suprême !

Mais aussitôt, philosophique, il se reprend.

— Oui, mais qu'est-ce que cela quand on

meurt ? Avoir rêvé la vie vaut bien de l'avoir vécue. Et puis, ces dominateurs d'hommes, tout de même, ce sont des sots. Peaudegant Premier n'a ni culture acquise, ni intelligence naturelle. C'est une sorte d'instinct animal qui le guide dans le choix des actes qu'il faut accomplir pour rester toujours le plus fort. Peuh !... j'aime mieux mes plaisirs d'imagination.

Quant à la Vache, elle regarde tout cela d'un œil indifférent. Bien avant que l'électricité régnât, et même bien avant la cire, elle vivait, elle ruminait en paix, elle donnait son lait à des hommes parfaitement heureux sans ampoules et sans chandelles et qui, lorsque la nuit tombait, se couchaient, tout simplement.

QUATRIÈME PROMENADE

LES JARDINS, LE MERLE ET LES NUAGES.

Voici bientôt trois semaines, ma chère amie, que, parti en voyage, je n'ai pu continuer avec vous mes promenades. Il en est une pourtant que je n'eusse voulu manquer pour rien au monde et, revenu chez moi, je vois avec plaisir qu'il en est temps encore, parce que l'automne, ou du moins son extrême avant-garde, n'a touché qu'à peine le paysage de verdure que je voulais vous faire admirer.

Montons donc sur l'esplanade et allons jusqu'au bord le plus proche de la fenêtre. Le spectacle y est splendide : deux grands jardins s'étalent sous nos yeux, avec leurs arbres, leurs pelouses et leurs fleurs. L'un d'eux, le plus vaste et le plus beau, — le plus lointain aussi, — est fort mystérieux : je n'y ai jamais vu personne, sinon les jardiniers qui l'entretiennent. On n'y aperçoit

ni une feuille morte ni un brin d'herbe, et l'eau du bassin calme et sombre reflète seulement, dans un médaillon de ciel, les géraniums de la corbeille voisine. J'aime ce jardin étrange, ce jardin enfin qui n'est fait pour personne que pour soi-même. Il me fait penser à ces hommes supérieurement délicats, d'une culture universelle, d'un esprit subtil et précieux, d'un cœur tendre, mais qui n'offrent tous ces trésors spirituels à personne, sachant trop quel gaspillage les autres, les éternels, les banals, les affreux « autres », font d'habitude d'aussi magnifiques cadeaux. Cher jardin, qui fleurit en secret, à peine profané par les yeux lointains des locataires suspendus aux balcons des alentours, et dont les allées ne sont gravées par les pas d'aucun promeneur. Cher jardin, tout pareil à l'âme d'un solitaire épanouie loin de la foule. Je bénis ses maîtres, qui ne sont jamais là, et dont personne ne sait qui ils sont ni où ils vivent, mais qui pourtant possèdent assez de prestige sur leurs subalternes pour que ceux-ci, toujours sous le coup de la crainte d'un retour inopiné, n'osent dans leur absence violer la calme solitude du parc plein de fleurs rouges et jaunes.

Parfois, dans mes accès d'orgueil, j'imagine que ce jardin est pour moi. Et le fait est que je suis

peut-être le seul à en jouir vraiment, moi qui n'y mettrai jamais les pieds, mais qui le possède tout entier par le regard, comme un visage tendrement contemplé. Il est là, net comme une épure, et cependant tout travaillé des reliefs changeants que lui donne le soleil ; et telle est l'ingéniosité de l'artiste qui le dessina que, pour réduit qu'il soit entre ses murs, il a parfois l'air immense, avec ses allées qui s'enfoncent dans une ombre mystérieuse, avec ses arbres tellement hauts qu'ils masquent les immeubles les plus prétentieux, avec ses belles et larges fleurs, qui ressemblent à d'énormes tulipes, à des lys exotiques.

L'autre jardin, plus rapproché d'ailleurs, est loin de posséder un tel prestige. Il est pourtant délicieux lui aussi, avec sa charmille, ses corbeilles de cytises et son grand sapin, qui dépasse la Tour Eiffel de deux centimètres (du moins il en a bien l'air). Seulement, voilà, il est habité par des gens. Cela suffit à le dépoétiser, hélas !... comme le cœur d'une femme belle et désirée dont on apprend tout à coup qu'il est occupé par quelque bellâtre imbécile ou quelque bourgeois d'un certain âge, mais aisé. Que nous importe dès lors cette exquisité profanée ?

Ces gens, on les voit, ils se promènent dans leurs allées, ils existent. Même ils sont sympathi-

ques, car ils semblent aimer les fleurs, surtout la maman, une vieille dame qui tourne autour des plates-bandes, se penche sur les géraniums et les tournesols d'un air plein de sollicitude, tapote affectueusement leurs bonnes têtes rondes, comme si elle leur disait : « Allons, allons, bon courage ! Ne vous laissez donc pas aller comme ça... Quand vous aurez mon âge... » Et après tout, elle doit parler à ses pensionnaires, et non pas seulement le paraître. A cette distance, je n'en suis pas juge.

Le soir, dans la belle saison, ils mettent la table en plein air, devant la porte de leur pavillon. Je ne sais rien de plus paisible que ce tableau, surtout que l'éloignement, grâce auquel ils semblent en miniature, m'empêche d'entendre ce qu'ils disent. Qui sait quels propos falots, quelles médisances moisies, quelles vieilles paroles absurdes, usées, finies, depuis longtemps desséchées de tout leur sens, ils échangent autour de cette nappe blanche, fleur suave des longs crépuscules de juillet ? Je l'ignorerai toujours, et de ces bonnes gens je puis ainsi ne retenir que ce qu'ils ont de plus pur : la poésie mélancolique de leur vieillesse.

Le pavillon où ils demeurent est tout construit de briques rouges, revêtu de tuiles rouges, pati-

nées par le temps et que le soleil de quatre heures incendie parfois d'une lueur vermeille, d'un ton absolument unique, translucide et vivante, adorable. Et au centre de la façade, dans une petite niche, il y a un buste de philosophe antique, je veux dire (car je n'en distingue pas davantage) d'un homme au regard tranquille et à la belle barbe. Tel était l'idéal physique que les anciens (et je crois bien nous-mêmes aussi) se faisaient de la sagesse. Un homme tranquille, avec une belle barbe. Ne croyez pas que je rie, je trouve à cette figuration, presque poncive, un sens très profond. Connaissez-vous en effet un geste plus essentiellement abdicateur que celui d'un homme qui renonce à se raser, qui abandonne son visage au chiendent touffu dont la racine lui foisonne sous la peau ? Se raser, c'est dire :

— Eh ! bon Dieu ! je lutterai. Mes joues, cette jeunesse, resteront visibles et pures et, dût-il chaque matin m'en cuire, je les débarrasserai de ce chaume obstiné, qui d'ailleurs, pour comble de malice, deviendrait vite blanc. Et les femmes diront, en y passant leur main précautionneuse : « C'est doux comme une très fine pierre ponce. Quel âge peux-tu bien avoir ? »

Mais il arrive un moment où cette lutte quotidienne devient très pénible : les rasoirs s'émous-

sent contre une résistance chaque jour plus vive, une paresse vous prend devant l'obligation de soins chaque jour plus minutieux. On a renoncé à bien des choses déjà, on craint le ridicule qui s'attache aux vieilles coquettes (nous savons combien les vieilles coquettes-hommes sont plus pénibles encore à voir que leurs camarades du sexe faible), alors on lâche pied. Et puis, on se dit, pour masquer sa lâcheté : « Une figure barbue, c'est un autre genre, voilà tout! » Et tout de même on regarde avec une certaine envie pleine de regret ceux qui se sont obstinés, ceux qui ont continué à soigner leur masque, et qui perdent ainsi chaque jour une heure pour gagner dix ans.

Dans ces conditions, renoncer pour renoncer, autant vaut le faire par doctrine que par simple découragement et ressembler non pas à un monsieur qui se néglige, mais à un homme qui s'est voué à la sagesse.

Pour en revenir à mes voisins, ils possèdent donc dans leur petit domaine trois curiosités : le philosophe de la façade (déjà jugé), la charmille, et le sapin.

Cette charmille est ravissante, mais elle a un grave défaut : elle n'abrite aucun couple amoureux. Or, une charmille sans amoureux, c'est

comme un palais sans prince, comme un firmament sans étoiles, comme une mer sans navires, la nef d'un temple sans dieux. Triste chose! Cette châsse de verdure, refermant sa précieuse ogive sur le sable d'une allée déserte, elle n'a donc jamais eu sa vivante relique de tendresse, de confidences, d'aveux pas à pas?..... Cela me révolte comme une erreur de la nature et du jardinier. On n'a pas le droit, en effet, de dessiner une charmille dans un jardin, quand on n'y prévoit pas au moins un couple qui s'y promènera à vingt ans, le long d'une belle nuit amoureuse et tiède.

Fort heureusement, le sapin tout proche me procure bien des consolations. Il est d'une élégance exquise. Fort jeune encore (cela se devine à la claire couleur d'or vert des pousses vivaces qui éclatent, aussi fraîches que des fleurs, à l'extrémité de ses ramures presques noires), il est d'une très haute taille pour son âge, — je vous ai dit qu'il dépasse la Tour Eiffel de deux centimètres, — et il est svelte et souple comme un saule, mais sans ce mol abandon lakiste à la longue si désagréable chez ces fades et gémissantes personnes. Et puis, je n'oublierai jamais qu'un jour, un beau jour de juin, tandis que je travaillais sous l'œil indifférent des bibelots de l'esplanade, à

l'extrémité la plus haute de ce sapin merveilleux, soudain, tel un lys noir au cœur de feu éclatant sur le bleu du ciel, il poussa un merle, qui se mit à chanter, à chanter pour moi seul, tout le long de la radieuse après-midi.

Il y a des gens qui prétendent que le chant du merle est monotone. Ah! c'est qu'ils n'ont pas entendu le mien. C'était comme un rossignol, aussi pur, aussi souple, aussi plein d'extase, et d'une force, d'un retentissement aussi infinis, avec cette seule différence que cela éclatait en plein jour, sous l'ardent soleil, c'est-à-dire privé de cette complicité de la nuit qui donne de la poésie au moindre chuchotement. Le chant du merle me fait penser à la beauté des femmes qui n'ont pas besoin des enchantements des fêtes ni de l'artifice des lumières et qui, sous l'éclat terrible du plein air, résistent à l'examen. Le merle joue franc jeu, et il a tout contre lui. Le rossignol est un peu fille, il est adroit, il attend son heure. Il commence son incantation au moment précis où, ivres de jasmins, de clair de lune et de souvenirs, nous souhaitons obscurément à toutes ces émotions le couronnement musical qu'il donne, qu'il laisse tomber sur elles, du haut de son invisible retraite. Les filles ne font guère autrement, qui se passent bien d'être jolies, pour peu que bien

préparées, parfumées et fardées, elles arrivent au moment du champagne, dans le tumulte langoureux des tziganes.

Je connais peu d'animaux aussi attendrissants que le merle. En promenade, il a l'air d'un petit corbeau qui se dandinerait. Et quand il chante, son bec jaune s'ouvre en un baillement immense et forcené, absolument comme celui des oiseaux nouveau-nés à qui leur mère enfourne la pâtée. A lui seul ce bec, pareil à un pavillon de phonographe, est grand comme le reste du corps, et l'on s'attend à ce qu'il en sorte les gargouillements de l'agonie. Pour s'exécuter, la pauvre bête se donne une peine immense, comme si elle jouait son va-tout, comme si un dieu cruel exigeait d'elle cet effort absurde, visiblement mortel à son pauvre organisme, et qu'elle dît : « Voilà ! Je sais bien, allez, que tout est perdu, et que je ne puis extraire de cette gorge épuisée que d'affreux râles, mais je fais tout ce que je peux, voyez, je hurle à mort ! Pardonnez en faveur de l'intention. » Et voilà, que par un miracle vengeur, de ce gouffre ridicule et couleur de jaune d'œuf, sort une mélodie délicate et subtile, pleine de tendresse et d'énergie, à la fois mordante et insinuante, câline, adorable. Et le merle continue, sans jamais s'arrêter, comme s'il craignait un terrible

châtiment pour une minute de fatigue. Et lorsqu'il a fini, c'est en vain que vous le chercheriez sur sa branche. Plus rien. La musique l'a totalement dissous. Il s'est fondu lui-même dans l'harmonie qu'il a créée.

Non, vraiment, jamais je n'oublierai cette journée enchantée, et je n'ai nul besoin, maintenant, d'aller ailleurs, lorsque sonne la cloche des vacances. Auteuil me suffit. Il y a tellement d'arbres! La nuit, lorsqu'on s'accoude au balcon, il monte vers vous des effluves mouillés de forêts, l'odeur même de la vraie campagne.

D'ailleurs, il n'y a pas que ces deux jardins. Au delà se déroule un véritable moutonnement de maisons alternées de feuillages. Partout s'enfoncent d'onduleuses avenues, partout surgissent des jardins, de vertes places. Chaque jour, hélas! diminuent le nombre et l'étendue de ces frais oasis dans l'aride désert des toits. Mais il en reste encore assez pour reposer les yeux du rêveur. Auteuil fut jadis un parc immense, les Parisiens y venaient en villégiature. Tout autour de ma propre maison subsistent les vestiges du domaine que l'on morcela pour y incruster ces colossales bâtisses..... Terrains vagues, clos de palissades, où l'on discerne encore le dessin, si fruste, d'un ancien parc : ici une pelouse, là un massif, plus

loin un bouquet d'arbres. Une allée, maintes fois interrompue, mène à ce qui devait être un point de vue. Autour d'elle, symétriques, comme deux miroirs ovales couchés sur le gazon, rêvent deux bassins dans leur cadre de ciment : les moineaux y viennent boire. Terrains vagues, et de pauvres gens s'y sont installés dans des baraques de bois plus vagues encore, ils y mènent paître leurs chèvres, picorer leurs poules. Moitié bohémiens, moitié paysans, ils vivent là, menacés par le premier architecte qui aura l'idée d'y bâtir à son tour. Il y en a encore pour quelques années.....

A l'horizon se dresse la Tour Eiffel, autel suprême où règne l'idole invisible, la déesse inconnue : la Télégraphie-Sans-Fil, qu'encensent avec respect les fumées de mainte usine, prêtresses de ce culte moderne. Puis, en tournant de gauche à droite, le dôme des Invalides, dont la flèche ressemble à une héraldique fleur de lys d'or; la Grande Roue, dont les cloisons de verre parfois jettent un feu rouge d'un éclat insoutenable sous le coup du soleil couchant, le Panthéon, le Val-de-Grâce. Et tout au fond, très loin, lorsque le temps est absolument lucide, Montmartre avec sa basilique pareille à quelque foisonnement de temples asiatiques, blanche dans une poussière vermeille.

Sur tout cela, des ciels jamais semblables, une profusion de ciels traversés de nuages splendides, vaisseaux pour transporter nos rêves. Ah ! qu'ils sont beaux, souvent, ces navires que le vent détruit avec lenteur, sous prétexte de les mener au port ! Que de fois j'y ai pris passage, que de fois, monté à Grenelle sur une galère royale, au château de poupe tout doré, aux mille voiles frémissantes, et qui devait me mener aux Iles, je suis tombé au Bois de Boulogne d'une pauvre petite barque démolie, informe, qui « faisait ciel » de toutes parts ! Mais quels merveilleux voyages !.....

Quand je pense au nombre considérable de gens qui chaque année se torturent l'imagination pour savoir dans quel lieu du monde ils iront dépayser leur ennui natal et distraire leur incapacité de voir la beauté des choses !..... Ils prennent des indicateurs, consultent des atlas, dressent des itinéraires : les uns partent en chemin de fer, les autres en auto, les autres sur des yachts où les ont suppliés de venir des amis qui cherchent des partenaires à leur bridge de famille. Et chacun va ainsi jusqu'au bout..... de ses ressources : les uns aux antipodes, les autres en Seine-et-Oise. Et lorsqu'ils reviennent, il leur faut des cartes postales pour se souvenir, tant ils ont regardé avec attention.

Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils fissent leur voyage..... dans le soleil, dans les nuages? Ce vaste pays qui n'a pas de routes, pas d'auberges, pas d'habitants, comme il est agréable! Pensez donc. Nul caprice géologique n'y ayant figé de site, on peut y mettre tous ceux qu'on veut, et les changer selon son caprice. On n'y rencontre de passants que ceux dont la présence vous semble souhaitable, on entame avec eux la conversation que l'on désire, sans jamais qu'ils vous contredisent, comme ils le font si sottement sur la plate terre. C'est le pays de l'imagination. L'air y est plus pur que sur les glaciers mêmes, et les distances ne comptent pas. Nul besoin non plus de donner des noms aux contrées parcourues. On a vu, c'est vrai, des villes de marbre rose, des avenues de lilas, des montagnes de porphyre muées soudain en gouffres de schiste, des déserts d'or semés de mirages : fleurs, lacs et migrations d'ibis, des océans pacifiques baignant des récifs de corail foisonnant en une minute et devenant des Océanies peuplées de femmes plus belles que des statues de basalte, des terrasses d'oliviers argentés, des escaliers de bassins, des balcons couronnés d'anges surplombant le vide du paradis. Et rien de ces visions ne laisse un regret : non pas même que l'on pense devoir les retrouver à

un moment quelconque de l'éternelle métamorphose ; mais, au contraire, parce qu'on sait bien qu'il en éclora toujours de nouvelles, que c'est un jardin enchanté, sur le sol duquel un magicien à l'invention inépuisable fait naître sans se lasser des formes inattendues, d'autres réalités. Le ciel nocturne, avec ses millions d'étoiles presques fixes et même le suave épanchement de la voie lactée ne sont rien à côté de cet infini déroulement d'images, qui remplit le ciel du jour : on y trouve des parcs hantés de statues d'ivoire, des cascades mousseuses, des steppes traversées par de lentes caravanes qu'accompagnent des accords de Borodine, des volcans au panache de flammes, des fleuves de jade coulant dans des gorges de porphyre, des fjords asiles d'une paix éternelle et candide, les ruines des plus belles cités du passé : Palmyre, Delhi, Famagouste, le Mexico de Montezuma, avec leurs cathédrales, leurs mosquées, leurs citadelles, les cours d'honneur de leurs palais.

Tout cela dans les nuages, sans compter les rencontres de visages mystérieux, de formes irrêvées, de choses inconnues..... Et vous voudriez que j'hésitasse ?..... Ah ! non, je n'hésite pas. Je reste. Je suis bien trop capricieux, bien trop indépendant pour m'astreindre aux fatigues de

ces centaines de lieues à parcourir pour ne voir enfin, au-dessus de ces pays décevants, si dissemblables de ce que je les rêvai, que toujours ce ciel, ni plus ni moins que si je le contemplais de ma fenêtre.

Je resterai au milieu de mes nuages.

CINQUIÈME PROMENADE

DANS LA RUE

Si nous descendons des hauteurs idéales du ciel et que nous tombions dans la rue, certes nous verrons des spectacles moins glorieux mais tout de même intéressants. C'est que les rues d'Auteuil ne sont pas des voies ordinaires : elles ne ressemblent en rien à celles du centre de la ville.

Les rues de Paris sont des espèces de gorges étroitement encaissées entre des falaises de pierre où coulent sans cesse, dans deux directions opposées et sans aucun ordre, des flots de personnes. Tous leurs visages se ressemblent, tendus, fiévreux, hagards. On n'est pas fichu de distinguer un agent de change d'un petit courtier, et le chasseur de pièces de cent sous n'a pas la physionomie plus ravagée que le chercheur de millions. Quoi qu'on en ait dit, les rues de Paris réservent au psychologue une grande déception.

Par contre, ma rue, paisible, tranquille, m'a procuré parfois de douces surprises. Comme elle est assez loin de ce qu'on appelle les centres d'activité sociale, comme elle n'a d'autre but, sous ses jeunes platanes, que de mener à d'autres rues, calmes encore, des gens qui n'ont rien à faire, on y rencontre assez souvent cet être précieux et charmant, devenu si rare aujourd'hui : le passant.

Certes, personne ne se dit, en sortant de chez soi : « Je vais flâner. » Nos mœurs, la folie utilitaire ambiante et le respect humain nous empêchent même de penser à un projet aussi coupablement opposé au génie moderne. N'empêche que, sitôt sorti (à moins que nous ne soyons complètement minéralisés par l'esprit du lucre), quelque chose s'empare de notre imagination, dont nous n'avions même pas le soupçon en deçà de la porte cochère. Les mille génies vagabonds qui veillent à l'intégrité des étalages et président aux destinées des fiacres errants, les esprits des rues en un mot, nous investissent, nous donnent maint conseil insidieux : ils nous font totalement oublier l'endroit où nous allions (et que dès lors nous gagnons par la seule force de l'automatisme, nos pieds pensant pour nous), et font miroiter à nos yeux des images flatteuses. Ingénieuses comme

des fables et chatoyantes comme des tapis persans, les affiches de Cappiello nous suggèrent des rêves exotiques et nous font croire que cette ouate, ce papier à cigarettes, ce sel, cette liqueur, cette poudre à lessive possèdent à n'en pas douter la propriété fabuleuse de rendre l'homme qu'elles recouvrent, enrouent, nourrissent ou décrassent, léger, bondissant, aérien, comme un lutin blanc, comme un farfadet vert. Il en faut moins encore pour faire sortir la petite folle du logis : l'air de la rue suffit, et aucun statisticien n'a su le nombre des braves gens routiniers qui, sortis de chez eux sans se douter de rien, étaient, vingt minutes après, au moment de franchir le seuil de leur bureau, devenus des ministres, des Don Juan, des conquistadores, des aviateurs, enfin en quelque manière des héros.

Malheureusement, ces grands rêves dans des rues centrales et populeuses sont contredits précisément par la trop rapide arrivée au bureau. D'un seul coup, Tenorio ou Pizarre, Giafar ou Pégoud redevient le petit rond-de-cuir à deux cents francs par mois qui répétera tous les jours, au milieu de ses collègues, les mêmes à peu près désolants. Et je ne parle pas des autres avertissements que la réalité nous donne en cours de route sous forme de renfoncements, coups de

poing, pieds posés sur vos chaussures vernies, insultes des cochers, collisions d'automobiles, glissades sur les trottoirs passés à la pelure d'orange, caresses trop brusques des triporteurs, apostrophes de Gavroche ou ricanements de Vire-locque, etc. La rue ordinaire est une acharnée, une terrible ennemie du rêve.

La rue d'Auteuil lui est au contraire bienveillante, quasi maternelle. On y voit des hommes qui ont le temps de rêver, qui même s'assoient sur les bancs pour se livrer en toute tranquillité à cette délicieuse occupation.

Mais cela seul, qu'il y ait des bancs, me comble d'aise. Exquise prévenance municipale! Cherchez, je vous en prie, cherchez un banc dans la rue Le Peletier, ou dans la rue Saint-Georges, ou faubourg Montmartre. Dans ces passages infernaux, il faut demeurer debout, comme des vendeuses de grands magasins, comme des conducteurs d'autobus. A Auteuil, on peut s'asseoir. En regardant un mur de lierre, la perspective d'une villa dont la porte est entr'ouverte, l'étalage tout blanc d'une laiterie, le passage étincelant d'un tramway battant neuf — nickel, ripolin, petits rentiers assis dans la moleskine, — le passant, le cher passant se repose.

La maîtresse abandonnée songe à son amant

parti pour la guerre — ou pour des plaisirs plus coupables encore; le joueur de tennis cherche à se rappeler sur quel toit il a envoyé les deux balles qui manquent, inexplicablement, à sa belle douzaine de Williams, à moins qu'il se demande pourquoi son flirt, si charmante et si élancée dans le salon de la duchesse de V......, est devenue soudain si petite, sur le court, pour trois malheureux centimètres de talon en moins; la cuisinière prépare les mensonges de son carnet de ménage; l'espion allemand regrette d'avance cette patrie si douce qu'il vilipendait par métier, mais où il était si heureux qu'il aurait bien voulu s'y établir pour toujours; enfin le vagabond, chargé des pauvres fleurs qu'il a cueillies à l'aube, au loin, dans la banlieue, s'arrête un instant pour reprendre courage, avant d'aller proposer sa marchandise, déjà fatiguée, aux gens de la ville intérieure. Dans une touchante pensée, il s'approche du ruisseau à qui précisément l'inspecteur des robinets vient d'offrir une large libation d'eau pure, et il y baigne ses fleurs, qui se raniment à vue d'œil et semblent sourire. Puis il fait à son tour une toilette, bien plus sommaire, et s'en va.

Je n'ai point connu, hélas! les personnages fabuleux qui existaient du temps où Auteuil n'avait pour le relier au centre de la civilisation

que ce petit tramway à un seul cheval qui, parti de la place Saint-Sulpice, mettait à vous transporter à l'entrée du Bois à peu près le temps qu'il faut au rapide du P.-L.-M. pour aller de Paris à Lyon. Du jour où le trolley remplaça le pur-sang, dès lors simple article d'équarrissage, Auteuil se transforma avec une rapidité extraordinaire, et les vestiges du passé : maisons à deux étages, boutiques au plafond bas, merceries à la Dickens, cafés modestes de rentiers, vieillards enfin, tout disparut, tout s'effondra, tout s'évanouit. Henri de Régnier m'a parlé de cette excellente dame qui se promenait dans ces parages, avec un vaste parapluie ouvert, sous lequel elle trouvait, contre les ardeurs du soleil et les menaces de l'averse, un refuge mouvant, tant pour elle que pour le couple de serins que chaque jour elle menait prendre l'air. Mais comme un parapluie restait pour elle un objet vraiment trop attristant (et les serins non plus n'aiment point les couleurs lugubres), elle l'égayait de menus objets suspendus à l'extrémité de chaque baleine : un polichinelle, un hochet sonore, un petit drapeau, un ballon rouge, un lapin en peluche, enfin maint brimborion dont la vue seule inspire des idées rajeunissantes, légères, puériles même.

Je n'ai connu ni cette dame exquise, ni aucune

de ses relations. Pourtant je me rends compte que le progrès, à qui on a laissé par politesse et par prudence la libre disposition des rues, n'a point franchi le mur de la vie privée, ni ces bonnes portes cochères en bois plein derrière lesquelles s'abritent les derniers souscripteurs des emprunts de 1880. On voit parfois passer des dames qui s'habillent au Bon Marché (mais par correspondance, de peur d'affronter les risques du voyage), des messieurs qui ont vu la guerre de Crimée. Les pâtissiers abondent, et travaillent avec une conscience qui ne se rencontre plus guère qu'à Bruges, ou à Bruxelles. Et le dimanche, quand sort de l'église paroissiale, si drôle avec son pain de sucre sur la tête, la foule dévote de onze heures, on se croirait tout à fait en province, dans une petite ville du côté d'Angers ou de Nevers.

Enfin, le pays que je vois de mes fenêtres est encore un des rares pays où l'on sache l'art de vivre, puisqu'on y trouve des passants.

SIXIÈME PROMENADE

DESCENTE AUX ENFERS.

Si vous voulez, nous allons descendre aujourd'hui dans une contrée inexplorée, où règnent d'éternelles ténèbres. Ce qui tombe là perd toute espérance de jamais remonter au jour, sur le sol brillant de la table ; ce qui tombe là est condamné à la déchéance et à l'oubli. C'est le pandæmonium des objets inutilisables, ou trop utilisés, les limbes des paperasses, le Hadès des fournitures falotes, des cadeaux encombrants, le schéol où achèvent de se dissoudre ces formes vaines et ces souvenirs inconsistants, le Tiroir en un mot.

C'est une bien mélancolique promenade que celle-là. Pourtant, il faut l'accomplir. Vous êtes le Dante, je serai votre Virgile. Il n'y a que quelques marches. Nous y voici. Quelle obscurité !

Mais cette obscurité est vite dissipée, ou plutôt nos yeux s'habituent rapidement à discerner les

formes des choses. Tout est plein ici, l'encombrement règne. Pour quelle raison y aurait-il de l'ordre dans le royaume du désespoir ? Pour quelle raison cette facture, qui est si vieille que l'on pourrait la croire payée, jouirait-elle des honneurs d'un dossier à part, alors que ce fume-cigarettes, qui représente la tête de Napoléon (je fus bonapartiste, comme tout le monde), gît mélancoliquement dans un amas poussiéreux de vieux cachets, de ficelles, de boîtes à plumes ? Ici, c'est chacun pour soi, et Dieu n'est plus pour personne, puisque je vous dis que c'est l'enfer.

Que font dans ce coin ces trois fiches de bois, plates et peintes en jaune?.... Ah ! je me rappelle, elles viennent de pots de plantes grasses qui, depuis, connurent les horreurs de l'agonie lente, dans un salon exposé au Nord, à des centaines de lieues du climat natal. Alors, j'ai mis là les fiches, pour ne point perdre le souvenir de leurs noms bizarres. L'une s'appelle *Crassula Falcata*, l'autre *Microdasys* et la troisième *Cereus Jamacaru monstruosus*.

Elles ont l'air malveillant et terrible de trois Parques, comme si elles ruminaient encore leur affreuse joie de préparer à ces pauvres âmes de plantes grasses une destinée bien lamentable. Elles ne disent rien et s'entre-détestent. N'importe,

elles ne se séparent jamais. Et peu à peu, à elles aussi, la mémoire défaille. Ce seront bientôt des ombres de fiches, de simples noms.....

Dans cette boîte, je le sais, reposent quatre coupe-cigares. Quatre coupe-cigares pour un homme qui bientôt sera condamné par la Faculté à ne plus fumer de cigares, quelle ironie! C'est si bon, pourtant, un cigare, lorsqu'on l'allume, lorsqu'il fait entendre ses premiers grésillements, lorsque sa fumée légère monte vers le plafond! Faudra-t-il renoncer aussi à cet innocent plaisir? On pardonnerait bien des choses à la vie, mais pas ce raffinement de méchanceté de nous donner une connaissance si approfondie des choses agréables au fur et à mesure qu'elle nous enlève le pouvoir d'en jouir..... N'appuyons pas.....

Sur ce petit carnet j'ai marqué pendant près d'un an toutes sortes de notes, de projets, d'adresses, de rendez-vous. Dire que mon imagination n'a été, une année entière, attachée qu'à ces futilités, que je croyais alors si importantes! et que maintenant c'est à peine si je puis me rappeler de quoi il s'agit, en ces griffonnages qui se voulaient hiéroglyphiques! Avec un effort, j'y parviens pourtant. Ainsi voici l'adresse d'une dame anglaise qui habite Rome et que j'ai vue un soir, à l'hôtel d'Angleterre, un soir que mon

ami O.-W. Milosz a lu de si beaux poèmes. Nous avions dîné chez Miss Barney, qui demeurait précisément à côté de cet hôtel. A la fin du repas, elle nous propose, comme la chose du monde la plus naturelle :

— J'ai une amie anglaise, tout à côté d'ici, qui aimera ces vers, et que l'on ne peut priver, n'est-ce pas ? de les entendre.

Nous acceptons. Elle nous emmène. L'hôtel est absolument endormi, tout éteint. Nous tâtonnons dans d'énormes escaliers, le long de vastes corridors. Enfin nous entrons dans une grande chambre magnifique et sombre, très haute de plafond, éclairée par une seule bougie. Sur le lit, enveloppée d'une étoffe à ramages, était étendue la dame anglaise, dolente tout à fait et esthétique extrêmement, pareille à quelque princesse de Burne-Jones ou de Whistler. A nous voir irruer dans sa demeure, elle ne manifeste pas le moindre étonnement. Miss Barney murmure en anglais quelque chose comme : « Des poètes. » Cette présentation suffit. Il est visible que la dame, qui se fût plutôt attendue à nous voir entrer par la fenêtre, nous trouve chez elle tout à fait plausibles, et même banals. Avec un pâle sourire elle nous tend la main, de l'air d'une qui soupire : « Vous êtes de ceux que l'on connaît sans les

avoir vus. Est-ce que je ne vous attends pas depuis toujours? » Et de nous désigner des sièges.

Fallacieuse invitation, car il y a moins de chaises que d'envahisseurs. Bast, Miss Barney s'assiéra au bas du lit, et moi je me hucherai sur la commode. Voilà qui est fait. La ruelle de notre précieuse est au complet.

Nouveau murmure en anglais, pour apprendre à la dame que le poète vient de composer un livre et que..... La dame prend sur son lit l'attitude de qui se prépare aux plus grandes joies esthétiques. L'endroit était suffisamment obscur, mystérieux et moisi pour plaire à notre cher « hibou lithuanien ». Sans plus se faire prier, le voilà qui récite son admirable poème de *La Nuit*. Les dernières strophes sonnaient particulièrement juste dans cette pièce sombre, silencieuse, et couleur de vieux temps :

.....Et voici qu'après tant, tant de jours ! plein de charmes.
Un pauvre et tendre écho s'éveille dans mon sein
Qui ne se laisse point étouffer dans les larmes
Ni noyer dans le vin ;

Une chanson d'enfant, une chanson de vieille
Qui fait pleurer mon cœur et gémir ma raison,
Bruit vain que l'on entend alors que tout sommeille
Dans la triste maison ;

Mon âme, un chant de fée, au loin, pour que tu meures ;
Un son d'étranges pas sur les fleurs des étangs
Qui vient m'entretenir, durant les longues heures,
Des choses du vieux temps,

Qui vient me reprocher ma tristesse et l'absence
De ceux qui m'ont jadis ouvert leurs pauvres cœurs.....
— Voici que sur le monde assoupi le silence
Penche sa face en pleurs.

Le jour a dispersé ses bouffons ; tout repose.
Mais le sommeil est court comme un rêve d'amant.
La tombe, ô mon amour, est bien la seule chose
Qu'on aime longuement.....

Puis nous nous retirâmes, ayant dispensé à cette étrangère sa part de beauté. Elle semblait ravie, sans doute parce qu'elle entendait des alexandrins. Mais, à l'heure qu'il est, j'ignore encore si elle comprenait le français..... Qu'importe ? Elle avait l'air si heureuse dans sa belle étoffe bariolée, éclairée par son unique bougie, tandis que Milosz, les yeux à terre, les narines dilatées du plaisir de respirer l'odeur pourrie de ce vieil hôtel obscur et léthargique, disait, d'une voix ardente et sourde, ces belles strophes désespérées !.....

Je ne l'ai jamais revue, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Sur mon carnet pourtant elle écrivit de sa main son adresse à Rome. Pourquoi ?

Espérait-elle que je lui enverrais là-bas des poèmes, que j'eusse composés pour elle, dans une langue qui lui était inconnue? Je ne sais pas. Cette histoire a pour moi le charme absurde des rêves qui n'ont aucun lien avec la vie de la veille et qui ne prophétisent non plus en rien la vie du lendemain. C'est délicieusement que je n'y compris rien. Elle m'enchanta une soirée entière.

Quant à l'hôtel d'Angleterre, chère vieille maison hantée de souvenirs (ne m'a-t-on pas dit qu'il abrita jadis l'ambassade britannique?), il est maintenant désaffecté et vide. Je pense qu'on va le démolir, et le remplacer par un bel immeuble à sept étages, avec très peu de pierres et beaucoup de fenêtres, et le chauffage central, et l'électricité. Un puits d'ascenseur perforera peut-être la place où se trouvait dans l'espace la chambre moisie de la mélancolique dame anglaise.

Quatre ans au moins de cela!

D'autres adresses encore, d'un tas de gens dont je n'ai plus nulle idée. Un grand nombre de chinoises. Tout ce qui touchait la Chine alors me passionnait. C'est ainsi que je notai où trouver Monsieur Tsu, qui fabrique des oiseaux en papier, des cerfs-volants bariolés en forme de perroquets, d'aigles, de dragons ; et Monsieur Kong, qui tenait un petit restaurant, dans une pension d'étudiants

jaunes. A ce restaurant nous dinâmes un soir. Etrange soir, lui aussi. La femme de Monsieur Kong, qui était anglaise, venait d'accoucher le matin même d'un bébé fort gracieux que, — comme nous avions commandé un menu de luxe, — nous fûmes admis, hôtes de marque, à visiter. Le drôle d'enfant, si sage, si muet, souriant déjà et paisible, moitié baby de keepsake et moitié poupée de Chine, qui faisait ses débuts dans la vie, en plein quartier latin, parmi ces odeurs de cuisine exotique, cependant que derrière la cloison, à la table d'hôte, deux groupes de pensionnaires, sans respect pour le petit drame humain dont venait de se jouer si près d'eux la première scène, se disputaient violemment, avec de grands cris rauques et de volubiles injures, brandissant leurs baguettes d'os ainsi que des armes.

Ah! les pages de ce carnet sont d'une lecture bien attachante, malgré les lacunes considérables qu'elles contiennent. Elles posent maint problème dont je n'ai pas encore trouvé la solution. Qu'avais-je besoin d'un couteau suisse à dix lames? Et ces « arapèdes », que je voulais faire venir de chez Basso, le restaurateur de Marseille?..... Sans doute ai-je renoncé à ce projet rien qu'à évoquer l'agonie visible du pauvre et minuscule animal,

cette petite tête qui sort, effarée, ces deux antennes molles qui, tandis que le couteau s'insinue entre la valve et le corps, tâtent désespérément le vide, cette bouche saugrenue de coquillage qui doit crier qu'on l'assassine. « Soyez bons pour les animaux », répètent sans cesse aux cochers parisiens les pancartes vertes placées sous la lanterne des réverbères. Mais, dans les restaurants, qui rappellera aux convives d'être bons pour les lièvres, les perdreaux, les bœufs, les crustacés? Que diable! Nos frères inférieurs ne sont pas tous des chevaux.

Quant à moi, j'ai dépassé le stade de la pitié ordinaire, celle que nous dispensons uniquement aux bêtes d'une certaine taille, ayant avec nous certaines analogies : les chats, les chiens, les animaux domestiques. Mais les autres, ils existent aussi, ils ont droit à leur petite part de soleil, d'air, de bonheur. Ils ont des yeux où passe la lumière de l'agonie, eux aussi..... Et cette agonie nous ne craignons pas de la leur infliger, sans aucune nécessité. Simplement pour corser nos menus!..... C'est en voyant souffrir l'arapède que j'ai compris que l'homme ne se disait carnivore que par gourmandise. Et puis, même s'il l'était de naissance, il n'aurait qu'à se changer, lui qui peut tout sur son organisme. Mais ai-je conformé ma

conduite à cette découverte? ..... L'ai-je fait?..... Réponds, ah! triple lâche!.....

Décidément ce carnet est un cimetière de projets avortés..... « Clown pour Mardrus ». Je me souviens que le Magicien (c'est le nom que Mallarmé donnait au traducteur des *Mille Nuits et une Nuit*) avait manifesté le désir d'avoir, lui aussi, un de ces clowns en zinc habillés de soie, comme j'en ai, qui se contorsionnent si drôlement afin de faire tenir sur leur nez éberlué une plume, un parasol. Un des mille automates, chefs-d'œuvre des camelots parisiens. J'ai toujours oublié d'acheter ce clown.

Et ceci : « *Le livre des légendes. Jérusalem en Dalécarlie.* » On m'avait conseillé de lire ces livres de Madame Selma Lagerlöf. Hélas! je n'ai pas eu le temps..... Encore une belle chose que j'ignorerai. Et la vie passe.

« Pas le temps. » « J'ai oublié. » Voilà, je pense, le double *leitmotiv* de notre chanson sur cette terre. On forme maint et maint projet, on décide tant de choses : ce poème à lire, ce monument à visiter, cette ville à connaître, cette misère à secourir, cet ami à voir de temps en temps (il est malheureux; ne serait-ce, que diable! que pour lui éviter de se sentir si seul), ce paysage dont nous voudrions enchanter nos yeux avant de prendre

congé de ce monde. Et l'on oublie. Et pour le reste, pour les rares choses dont on se souvient, alors c'est : « Pas le temps ». Mais l'on trouve toujours du temps pour les babioles, les futilités, les rendez-vous avec les gens inutiles et ennuyeux qu'on se croit obligé d'aller voir deux fois la semaine. Oh! je vais le fermer, ce carnet. Il ne peut me donner que des regrets..... Pourtant un mot encore, une ligne bizarre : « Pain pour lémures. »

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? En allusion à quel rêve extravagant ai-je pris cette note surprenante? En face, il y a bien : « Carottes pour singes. » Ici, je retouche le sol de la réalité. C'était à l'époque où je fréquentais assidûment la boutique d'un oiselier de la rue du Bac, qui vendait aussi des petits singes, et je ne manquais pas auparavant de m'approvisionner pour eux chez l'épicier voisin de quelques fruits et de quelques légumes. Séances inoubliables! Mes amis m'attendaient, ils me voyaient venir depuis le coin de la rue, ils s'accrochaient désespérément à leurs barreaux, ils me suppliaient de leurs beaux yeux d'or. Ceux qui étaient libres grimpaient jusqu'à mon épaule, et plongeaient audacieusement leurs mains délicates jusque dans les sacs de papier gris. Mais j'étais juste, je ne voulais pas que personne

souffrit. Si vous saviez ce que peut refléter de désespoir le regard d'un macaque à qui l'on a fait un passe-droit !..... Aussi je donnais à chacun sa part..... Mais je ne sache pas que j'aie connu, à la même époque, des lémures, quoique mes songes soient peuplés des personnages les plus improbables..... » Pain pour lémures », il n'y a que dans un tiroir qu'on puisse déchiffrer de pareilles inscriptions. Cela vous a un petit air démoniaque fait à souhait pour ces lieux ténébreux.....

Et pourtant..... Ah! que c'est plus simple!..... Lémures! C'est le nom que les Anciens donnaient à ce simien étrange, aux yeux ronds et fixes, hagards, larvaires et hallucinés, que nous appelons makis, et d'ailleurs qui sont de si douces petites bêtes. A elles aussi je voulais apporter quelque chose. Mais à tout elles préféraient le pain. Alors, j'écrivis sur mon carnet, de ma plus belle écriture, trop heureux d'avoir à former les lettres de ce mot mystérieux : « Pain pour *Lémures* ». tellement je suis un verbal impénitent, tellement j'espérais m'éblouir, me tromper moi-même, plus tard, en lisant cette inscription, absolument comme si j'eusse dû y découvrir un sens caché, tel que : « Le pain spécial, irréel et fantomatique qu'il convient d'acheter pour les lémures, ce pain qui est peut-être du sang, de la chair de petits enfants ».

— Tant d'embarras ! direz-vous, pour au bout lu compte acheter un croûton pour une espèce rès banale de petits singes !

Eh bien ! non, justement, ce n'est pas tout à fait ela. Il y a autre chose. Et j'aurais beaucoup à lire pour ma défense. Mais ce serait trop long, et je craindrais de vous ennuyer. Je me contenerai de vous expliquer que les makis ne sont pas lu tout des bêtes ordinaires, mais bien certaiiement des fantômes en effet. Des fantômes qui uraient l'air tendre, voilà ! Quel sort d'ailleurs eur réserve cette apparence contradictoire ! Vous pensez combien peu on les aime. Personne n'a amais eu la pensée de s'attacher à un maki. On un peu peur. Et ces pauvres animaux, qui doreraient la société des hommes, demeurent insi loin d'eux, en pleine solitude, expiant qui ait quelles fautes, avec un cœur débordant l'amour et qui leur reste pour compte.

Fermons donc ce carnet qui finirait par me roubler..... Ouvrons plutôt ce petit cahier, où adis, quand je lisais quotidiennement le *Petit Monégasque*, un bien curieux journal, je notais les ioms les plus amusants que je trouvais dans les istes des étrangers descendus à Monte-Carlo. Il a là de quoi alimenter de héros et d'héroïnes ous les romans de notre temps. Quand je suis

triste, je parcours ce Gotha de l'extravagance. Je cherche à imaginer ce qu'ils peuvent faire dans le vaste monde, tous ces gens aux patronymes affolants, quelles sont leurs passions, leurs manies, et comment ils supportent le malheur. Voici Monsieur Odadabashiam, qui fraternise avec Monsieur Patatrac, de Venise, cependant que Monsieur Hans Fabouillot, Monsieur Cocuvec et Monsieur Rachimbour forment un trio que leur mort personnelle elle-même ne saurait à mon avis dissoudre. Monsieur Maccaqui et Monsieur Baudouion courtisent, sans doute pour sa fortune en solides papiers d'État, Madame Appert-Tata; et si le baron Economos incarne l'aristocratie, il y a des chances pour que Monsieur Contestabile représente la diplomatie et Monsieur Pittaluga la Provence. Ayant à baptiser un bel aventurier, roumain ou des Carpathes, je l'appellerais volontiers Subnarcas, et Ouisille un de ces personnages comme il y en a, ingénu et saugrenu, qui passerait dans la vie sans y peser plus que son nom.

Après tout, j'ai peut-être tort de rire. Le ridicule d'un nom est chose si relative. Considérez les modes successives des prénoms : ceux dont raffolaient nos ancêtres et qu'ils donnaient à leurs enfants, comme ils nous semblent inacceptables ! Pourtant, ils furent trouvés ravissants, et ils dési-

nèrent des êtres pleins de beauté, et ils furent
ıurmurés avec amour. Il suffirait d'un rien,
une once de snobisme, pour leur redonner toute
ur fraîcheur, toute leur séduction. Le nom de
ıtherine est déjà beaucoup remonté. Qui osera
stituer leur charme à ceux de Léocadie, Zoé,
ıstine, Pétronille, Agathe, Eulalie ?

Je pense que Mallarmé fit cela pour un très
eux nom de femme, injustement dédaigné
ıisqu'il signifie : Belle. Et voilà désormais un
ɔm que j'aimerai.

.....Avant qu'un sépulcre ne rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom : Pulchérie,
Caché par le trop grand glaïeul.

Mais ce qui, entre toutes les choses qui
ıcombrent mon tiroir, me plonge dans la mélan-
lie la plus profonde, ce qui me fait mesurer
ec le plus d'amertume l'écart qu'il y a entre
ɔtre désir et les choses qu'il voudrait atteindre,
est, plus que ces carnets ; plus que la tête de
ıpoléon en écume de mer (magnifiquement
ılottée) ; plus que ce petit dictionnaire (de fabri-
tion allemande) gros comme le pouce, qui
ntient vingt-cinq mille mots, sans autre expli-
tion..... (et allez donc ! et tant pis si vous vouliez

savoir leur sens !) ; plus donc que ce fallacieux lexique, symbole du néant de la philologie; plus que ce « memento postal » qui m'apprend ce que coûte le mot d'une dépêche envoyée dans le Honduras (mais par un fait exprès je n'y connais personne) ; plus que tous ces vains témoignages d'activités périmées, c'est encore un certain dossier vert-grenouille, qui (par pudeur) ne porte écrite nulle indication, mais qui contient dans ses flancs la plus décourageante collection de paperasses qui se puisse feuilleter. En style de bureau cela s'appelle quelque chose comme « affaires courantes ». Affreux mot ! Réalité plus terrible encore.

On y trouve de tout..... Voici la liste des livres que j'ai prêtés, hélas ! guère plus longue que celle (par superstition jamais dressée) des livres qu'on ne m'a pas rendus. Et ceux qu'on m'a rendus..... oh ! c'est évidemment pour me démontrer qu'il valait autant les garder, afin de dérober à tous les yeux leur déchéance.

Voici un papier sur lequel j'ai griffonné quelques sujets de contes. Si beaux quand je les conçus, que je ne croyais point nécessaire d'entrer dans de grands frais de détails. Aujourd'hui, qu'ils m'apparaissent dépouillés, ternes et bêtes ! Paresse ! Il eût fallu se ruer sur l'occasion, saisir par

ses beaux cheveux l'inspiration qui passait. Elle eut peut-être vivifié ces loques inertes..... Je pourrais maintenant m'évertuer, il est trop tard. Renonçons même à imaginer ce qu'eussent été ces mirifiques nouvelles.

Et ceci, vieille page jaunie par le temps, où défilent les noms de tous les journaux et de toutes les revues susceptibles d'accepter la copie d'un pauvre polygraphe comme moi. Je sais ainsi ce que fait de lignes ma page dans chaque périodique, et à quelle heure s'ouvre la caisse. Mais j'ignore toujours ce que donne le caissier, parce que ce capricieux personnage varie ses prix selon que vous lui plaisez ou non, et selon le temps qu'il fait.

Pourquoi ces feuilles sont-elles presque toutes mortes ou agonisantes? Pourquoi de celles qui tiennent bon les directeurs sont-ils toujours inaccessibles? Pourquoi?.....

Mais pourquoi la littérature elle-même existe-t-elle? Pourquoi, quand le papier blanc est si beau, le salir de tous ces signes noirs, qui ne signifient rien la plupart du temps? Est-ce qu'un monde bien paisible, bien tranquille, bien innocent, où l'on n'écrirait jamais, pas même de lettres anonymes, où l'on aurait le droit, et pas plus, de tracer les initiales de son nom entrelacées à celles

du nom de sa bonne amie sur les écorces des arbres, est-ce que ce monde-là ne vaudrait pas mieux que le nôtre? Il paraît qu'il y a vingt-cinq mille littérateurs en France. Défalquons ceux qui ont du talent : cela nous fait le formidable chiffre de vingt-quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit qui ne servent à rien, et dont les bras, désirés par l'agriculture, seraient infiniment plus utiles au service de cette entité bienfaisante.

De la suppression des littérateurs découlerait, logiquement et immédiatement, celle des journaux, qui nous apportent chaque matin tant de trouble. « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », dit le plus sage des proverbes. Cette vérité est si profonde que les journaux en effet n'annoncent jamais que des désastres. Sans doute s'imaginent-ils que cela seul peut ébranler nos nerfs blasés, ou bien peut-être prennent-ils ce parti pessimiste parce qu'on ne leur communique pas autre chose de tous les faits qui se passent dans l'immense univers.

Et pourtant, voyons, il arrive bien par-ci par-là des choses heureuses, des choses qui, par le fait même qu'elles sont heureuses, devraient frapper les imaginations. Il ne se passe pas de jour, dans une grande ville, où quelqu'un n'ait fait un bon dîner et où cela ne lui ait donné au dessert

une foule de sentiments généreux et philanthropiques; pas de jour où un homme n'ait rencontré la femme dont il souhaitait obscurément la venue depuis sa naissance; pas de jour où quelqu'un n'ait refusé de s'acquitter envers un créancier indigne de tant de bienveillance; pas de jour où un artiste n'ait achevé quelque chose dont les mânes de ses maîtres seraient satisfaits; pas de jour où le plus humble passant n'ait rencontré dans sa promenade une fleur, une fenêtre ouverte sur un riant intérieur, un beau visage, un mendiant poli, un nuage qui fait bien au-dessus des toits. Sur tous ces événements, qui devraient être les seuls à nous passionner, puisqu'ils font honneur à la nature humaine, dont nous faisons partie, et à la nature tout court, où nous vivons, les journaux sont muets. Du reste, vous jugerez aisément de la vraisemblance qu'ils peuvent leur accorder, si vous réfléchissez à l'endroit de leurs colonnes où ils les relèguent : à la rubrique contes, fantaisies. De telles choses suivant eux ne peuvent évidemment appartenir qu'au domaine du rêve, de l'irréel, et ne sauraient, sous aucun prétexte, faire l'objet d'une communication télégraphique de la part de leurs correspondants.

Si jamais je fonde un journal, vous verrez, ça ne se passera pas comme ça. Mais exactement à

l'inverse..... Je tiendrai pour nul et non avenu tout ce qui jusqu'alors composa la matière des faits-divers. Par contre, j'enverrai dans toutes les grandes villes du monde, et dans les petites localités pittoresques, des reporters, d'une finesse d'observation supérieure à la moyenne, chargés de me renseigner sur ce qui se passe d'harmonieux dans l'univers et d'heureux pour ses habitants. Ils auront à faire leurs « papiers » sur les mariages d'amour, l'éclosion des iris, les couchers de soleils réussis, les actes de dévouement sans arrière-pensée, les conversations spirituelles, les œuvres d'art consciencieusement achevées, les réunions de famille sans disputes. Évidemment ce métier est bien plus difficile que celui qui consiste à prendre chez le diplomate ou chez le commissaire de police des notes sur les dernières canailleries des rois ou des apaches. Il faut du flair, de la perspicacité, de l'imagination. Mais cela m'est égal, je ne regarderai pas à la dépense. Je paierai ce qu'il faudra. Aussi quel beau journal j'aurai! dont la lecture réjouira les âmes sensibles, dont mes confrères s'occupent si peu! Sans compter qu'en retirant au crime la publicité gratuite auquel on l'a si bénévolement habitué, on lui porte un coup sensible. On le déconsidère. Quel est le chancelier, quel est le souteneur, qui

consentirait à faire son mauvais coup s'il n'attendait des gazettes qu'un silence méprisant? La perspective de voir sa figure reproduite par les procédés (d'ailleurs si médiocres) de la photogravure, avec des commentaires flatteurs ou furieux, excite étrangement ses velléités. Eh bien! moi, ce bonhomme-là, je l'ignorerais. Ou alors, si j'avais à parler de lui, je feindrais de laisser dans l'ombre cette vilaine face de son activité pour n'envisager que ses bonnes actions (la pire fripouille, à sept ans, était parfois un adorable gamin).

Si ces lignes tombent sous les yeux d'un philanthrope, il sait désormais ce qu'il ne doit plus faire. Foin des bibliothèques, qui ne servent qu'à brûler les yeux des pauvres savants et des « nègres » au service d'avides entrepreneurs de feuilletons! Foin des prix Nobel qui, en fin de compte, retombent dans la bourse d'inventeurs d'explosifs et de poisons! que mon philanthrope évite ces façons niaises et dangereuses de dépenser son argent. Mais qu'il commandite mon journal, et il verra dès le lendemain la criminalité décroître, et la joie de vivre renaître sur tous les visages. Pour être heureux, il nous suffit de croire que nous le sommes, et pour le croire il ne nous manque guère que quelques raisons. Chaque matin, j'en fournirais un stock persuasif...

Mais où sont les philanthropes de demain?

Feuilletons encore, car ce n'est pas tout, car cette nécropole de papiers contient encore d'autres momies. Voici la troupe considérable des factures. Que de vins, déjà bus! Que de parfums évaporés! Que de livres, que je ne pourrai jamais relire! Que d'habits, démodés et défraîchis!

Voici des recettes, découpées dans des journaux ou recopiées je ne sais où : recette pour maigrir, avec, dans le cas où ça irait trop loin, une recette pour engraisser; recette pour avoir de belles mains (mais elle ne vaut pas ce merveilleux secret : ne jamais rien faire de ses dix doigts); recette pour faire pousser les cheveux (rien ne décourage les chauves); recette enfin pour faire soi-même des briquettes en papier. Avec dix vieux journaux on peut se chauffer une heure. Quelle admirable idée!

Les ordonnances de mon médecin. Elles décrivent minutieusement le régime que je n'ai pas suivi et qui prévoyait de façon si ingénieuse tous les petits plaisirs que j'attendais de la vie afin de me les défendre.

Des cartes d'entrée au Casino de Monte-Carlo. Elles représentent aussi bien les dix mille louis que j'ai hésité à gagner que les cent sous que j'ai craint de perdre. Quelle vie négative que la mienne!

Une liasse de lettres, écrites par des gens que

je n'ai jamais vus, et qui me demandaient de l'argent sous prétexte qu'ils connaissaient, eux, des gens qui furent mes amis. Et ce n'est point même par méfiance que je n'ai rien envoyé, mais parce que, malchanceux jusqu'au bout, les pauvres ne s'adressaient à moi qu'aux moments les plus sombres de mon histoire. Pourtant ils n'ont pas dû me maudire : je sais trop la terrible, l'infâme puissance de la résignation, lorsqu'on sent qu'on ne peut plus s'arrêter sur la pente.

Cette petite chemise devait contenir les contrats et promesses qui me liaient à tel ou tel puissant personnage. Détail curieux : ces contrats n'engageaient que moi et laissaient l'autre absolument libre de me fausser, quand il voudrait, la politesse. Alors j'ai détruit ces illusoires engagements, trouvant cela plus digne, pour l'amour-propre de ces messieurs.

Voici enfin quelques adresses utiles : celle d'un perruquier de théâtre, celle d'une marchande de fleurs, à Cannes, celle d'un manucure de Francfort (Frankfurt-a-Main, précisément), celle d'un relieur et celle d'un marchand de café turc. De quoi d'autre en effet pourrais-je avoir besoin ? Se déguiser, offrir des fleurs aux dames, avoir de belles mains et de beaux livres et, pour s'exalter l'imagination, boire du café turc, n'est-ce point

là, à peu de choses près, tout ce qui peut occuper la vie d'un honnête homme? Hélas! nous traversons des temps si féroces que la pensée seule du bonheur de vivre y paraît coupable et j'ai préféré de moi-même renoncer à ces travaux frivoles. Les adresses du perruquier, de la fleuriste, du doktor-manucure, du relieur et du marchand de café ont été rejoindre dans l'ossuaire du tiroir tous les documents et tous les objets dont je vous ai parlé.

Il monte de ce charnier mélancolique une odeur si vieille et si triste de déception, d'abandon et de dégoût qu'elle vous prend à la gorge et vous fait tousser, et aux yeux et vous fait pleurer... Jamais rien de tout cela ne remonte à la lumière, de tout cela qui fut un jour au moins si attentivement — ou passionnément — examiné, palpé, senti... Tant de désirs, qui se sont succédé comme des vagues, l'un après l'autre, indéfiniment! Mais les vagues, elles, s'effacent sur la planitude des mers. Ici, tout est resté, comme pour témoigner ironiquement de mon inconstance, de ma faiblesse. Je n'ose rien jeter, tout s'accumule, comme les couches superposées du sol après les révolutions géologiques. C'est l'histoire de mon imagination qui est écrite là, en caractères irrécusables. Ah! sortons d'ici... C'est trop triste, et c'est trop doux, beaucoup trop doux...

SEPTIÈME PROMENADE

FOURNITURES

Il me semble parfois que si le sort m'avait fait bureaucrate, je n'aurais pas été trop malheureux. Mais j'entends un vrai bureaucrate, comme on en faisait autrefois, c'est-à-dire un homme franchement — sans arrière-pensée et sans réserve — adonné à sa fonction de gratteur de papier, trouvant un plaisir complet à vivre dans son étroite coquille, à faire corps avec sa table, sa chaise et son porte-plume, à n'être qu'un accessoire de plus au milieu de tant d'accessoires aussi vivants que lui, ni plus ni moins. J'imagine qu'une telle existence doit avoir ses charmes. Ignorer qu'il existe des saisons, des rues, des jardins en dehors des murs du « bureau », se sentir à l'abri de tout ce qui se passe dans ce monde hostile et extérieur, ne se rappeler que vaguement que l'on possède, ailleurs, bien loin, dans un autre quartier, une maison,—

avec dedans une famille, — que l'on retrouvera le soir; et tous les jours venir là, ponctuel comme une aiguille de montre, et s'asseoir, et toucher de la main, des yeux, de la pensée, de tout l'être ces menus objets, bien en ordre, bien entretenus, touchants et familiers comme de muets amis, que l'on appelle les « fournitures de bureau », ou, plus brièvement encore, d'une façon plus directe et plus saisissante, les « Fournitures »!... Douce vie!

Quelle consolation, les vacances finies (époque redoutée, où il faut noyer dans le vertige de la pêche à la ligne ou de la manille l'obsession du cher devoir quotidien), quel plaisir, le matin de la rentrée, à les recevoir, ces fameuses fournitures... Les voilà, toutes neuves, à la parade, étincelantes :

L'armée des crayons, de toute couleur et de toute grosseur, à mine tendre, ou dure, ou demi-dure, ou demi-demi-dure, car la gamme ici est infinie, comme celle de la rose des vents ;

Les types divers de porte-plume : les épais, les fuselés, les longs, les courts, les légers, les genre Massue-d'Hercule qui entraînent doucement la main en arrière et font de la plume une danseuse bondissante, une véritable bacchante, etc.

Quant aux plumes elles-mêmes, il y en a pour

les goûts de tous les employés de l'univers, même les plus maniaques. Deux ou trois genres suffisent à reposer la main, mais il n'est pas interdit d'avoir des curiosités. Si la « sergent-major » a pour elle cette inflexibilité magnifique, cette subtilité aussi dans l'obéissance, une vraie plume militaire, la « tête-de-mort » a de la douceur, de la mollesse, de la mélancolie. La « grenouille » séduira les fantaisistes, par ce qu'elle promet de gaieté et de sauts. Voici des plumes anglaises qui ont l'air en or, et des plumes américaines qui ont l'air encore plus en or. Des maniaques, insoucieux du contraste, crispent leurs gros doigts sur la ténuité de la plume à dessin, d'autres brandissent au bout d'un manche redoutable une sorte qui rappelle le fer de lance. L'une écrase sur le papier une traînée de limace, l'autre l'effleure comme d'une antenne d'insecte; telle meurt, épuisée, sa journée faite, limée par le rugueux vélin, telle autre sert six mois, sans en paraître incommodée... C'est tout un monde, un monde d'acier que domine encore, de sa vénérable silhouette historique, la grave plume d'oie, la plume des rois et des grands, usurpatrice si vieille du roseau immémorial que c'est comme si elle était elle-même légitime.

On ne refuse rien au bureaucrate, pour lui

rendre douce la vie dans son bureau. Il a toujours de l'encre fraîche dans son encrier, et toujours ses crayons sont taillés (sauf contre-ordre de sa part) à l'ordonnance. La cire à cacheter n'exhale point de parfums coûteux, certes, mais elle n'en sent que plus honnêtement cette simple et forte odeur du capuchon rouge des bouteilles. Les buvards ont l'épaisseur confortable des rondelles de feutre pour bocks de bière, et ils sont d'un rose tout à fait suave : lorsqu'on les approche d'un pâté, on jurerait que le pâté, magnétiquement attiré, s'élance vers eux, comme pour être bu plus vite. Le bloc-notes n'a rien de ces mementos pour petites dames, où l'on ne saurait inscrire que l'adresse de la couturière et le nom du greluchon; il est massif, large comme une dalle : on peut y graver l'épitaphe de toutes les pensées qu'on a enterrées dessous, sans doute pour s'en débarrasser. Précaution bien inutile d'ailleurs, car la pensée n'a jamais obsédé le bureaucrate. Enfin parfois, je l'ai lu du moins, on lui offre, outre la gomme (scellée du sceau de l'éléphant), la colle, la poudre à sécher, ce produit merveilleux qui s'appelle la sandaraque.

A vrai dire, je n'ai jamais eu, je n'ai jamais vu de sandaraque. Il paraît que c'est tout simplement une sorte de composition pour effacer les

mots sur le papier. Mais, non, cette réaliste définition n'explique rien. La sandaraque est bien plutôt un symbole, un mot pur, chargé d'exprimer, par sa sonorité mordante et rebondissante, par son étrange claquement, tout ce qu'il y a d'absurde et de lyrique, de fabuleux, d'abstrait, d'infini dans l'existence du bureaucrate. La sandaraque!... Firdousi, lorsqu'il veut parler de la belle couleur rouge qui illumine les pommettes des joues de ses héroïnes émues, la compare à celle de la sandaraque. Fort bien! Mais moi j'y verrais plutôt le nom d'un étendard. Brandir la sandaraque! Lever au ciel le drapeau de sandaraque!...

Je me rappelle m'être délecté dans ma prime jeunesse d'un livre, qui probablement devait être bien plat, et où l'on racontait les débuts d'un plumitif. L'on décrivait les « fournitures » de la table : porte-plumes, gommes, sandaraque..... Et cela me fit longuement rêver. J'enviai l'existence de cet homme qui pouvait chaque jour toucher cette mystérieuse substance, comme Aladin frotte sa lampe afin qu'apparaisse le génie..... La Sandaraque!

Mais je rêve, je me laisse aller au vertige de mon imagination. L'employé parfait, l'employé-fournitures n'existe plus. Il n'y a plus de bureaucrates. Il y a des messieurs fort bien mis, qui

vont de temps en temps à un bureau; ce n'est pas la même chose. Ils y arrivent en retard, ils en repartent trop tôt, ils n'ont plus aucun respect pour la hiérarchie, pour les traditions. Ils ne pensent qu'à leurs droits, jamais à leurs devoirs, ils se syndiquent, ils ont un « statut », on les appelle des « fonctionnaires ».

Les fournitures? que leur importe? Ils dictent à des demoiselles dactylographes, ils n'ont donc plus besoin de rien. Le fameux « ce qu'il faut pour écrire » n'a plus de sens que dans la mise en scène des comédies de Scribe. Les plus laborieux portent un crayon de dame emmailloté dans le mouchoir de leur poche de cœur, voilà tout. Le bureau est absolument nu; tout ce qui jadis l'encombrait a rejoint dans la corbeille aux vieilles lunes maint accessoire charmant dont le sens est perdu, comme cet étrange sable du golfe Persique, dont mon maître Elémir Bourges a chez lui une boîte pleine. Il paraît que les commerçants hollandais et portugais, établis dans les comptoirs de la côte d'Arabie et celle de Perse, authentiquaient leurs lettres en les saupoudrant de ce sable qu'on n'eût pu trouver nulle part ailleurs. Eux n'avaient qu'à se baisser pour le prendre. Il est d'une couleur funèbre, comme s'il était fait de la poussière d'un minerai tombé de

la lune. L'effet que doit faire, sous le ciel terrible de ce pays maudit, une plage de plusieurs lieues faite de ce sable extraordinaire, où la couleur de l'or secret se devine sous le charbon, doit être unique, hallucinant!.....

Pour rien au monde, je ne voudrais ressembler à ce bureaucrate modern-style, à ce business-man jouisseur et pressé qui ne passe en son « office » que des heures distraites. Comme celui d'autrefois, j'aime ma table, j'aime mes fournitures, lesquelles au reste ne sont pas des objets inertes, mais bien des personnages, mêlés à la vie des « petits messieurs ».

Vous connaissez déjà le pèse-lettres, l'encrier, le pot à poudre d'or, la lampe, le chandelier, l'essuie-plumes, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de vous présenter le coupe-papier, le cachet de cristal, le mouilleur en porcelaine, les cires à cacheter, le centimètre, les ciseaux, le canif, le pinceau chinois. Presque tous ces objets sont des cadeaux, à tous se rattachent des souvenirs. Certains, d'ailleurs, gardent

L'incorruptible orgueil de ne servir à rien

qu'à donner l'échelle du paysage, tels les bonshommes qui passent sur les routes dans des tableaux du dix-septième siècle. D'autres au con-

traire ont une utilité évidente, avouée, généralement différente de celle qu'on attendrait de leur constitution. Par exemple les bâtons de cire. Ils sont six, alignés derrière la bougie, leur serre-file, et ils montent la garde, à l'extrémité droite de la table, dont ils protègent la plaine de verre des terribles vents du sud-ouest qui viennent de la porte. Rôle bienfaisant. Ils entretiennent ainsi, sur ma littérature et sur les jeux des petits pantins, une atmosphère égale et douce. Ils sont les régulateurs de ce climat, comme les montagnes qui tiennent à l'abri des bises les vallées devant quoi se pose leur écran. Aussi n'y touché-je jamais, d'abord de peur de les user, ensuite pour éviter que leur accourcissement laisse les choses en l'état, si jamais leur présence n'était là qu'illusoire et décorative..... Je sais que rien n'est plus pénible; pour quelqu'un qui s'imagine rendre un service, que de constater tout à coup qu'il ne le rendait point. Nous consentons bien à souffrir maint supplice pour des causes ou des gens qui au fond ne nous intéressent pas, mais nous n'entendons point que ces causes, que ces gens n'en profitent pas. Qu'ils en aient l'air tout au moins! Qu'ils disent merci!..... La prudence des conducteurs d'hommes, leur suprême adresse consiste donc non pas tant à découvrir les qualités

de chacun pour les mettre en valeur (car, au fond, les grandes affaires, dont nous faisons tant de cas, sont des jeux d'enfants et n'importe qui est capable de n'importe quoi), mais à faire semblant de croire que chacun est indispensable là où il se trouve. Ceux qui, par orgueil personnel, ou par cynisme, éventent ce secret, ne tardent pas à subir le sort réservé aux imprudents découvreurs de vérité. Ils savourent l'amertume de l'impopularité, puis de la déchéance. Je laisse donc les cires intactes, et tout le monde est parfaitement heureux.

Quant au cachet de cristal, c'est une petite merveille. Lalique l'a gravé. Dans la pierre transparente et fumée, d'une délicate couleur funèbre de suie, il a dessiné d'une pointe patiente quatre jeunes filles aux attitudes de pleureuses, — une sur chaque face de la minuscule stèle — et dont le souple corps nu palpite sous l'étoffe légère de la tunique. C'est un objet ravissant, et que j'aime particulièrement. Je l'ai reçu en souvenir d'une causerie que je fis chez Miss Barney sur Renée Vivien, un après-midi d'été, devant un public tout à fait intime d'artistes et d'écrivains. Et je revois encore, derrière ce parterre fleuri de belles figures de femmes alternées avec les masques graves et intelligents des hommes, dans

la chaude lumière de juin et l'émotion de la poésie, les frondaisons du petit jardin encaissé de la rue Jacob, où Racine sans doute se promena.... Renée Vivien! Il me semble que l'évoquent les quatre jeunes filles gravées dans le cristal, si délicates, si pudiques, si retirées de la vie..... Elles lui tournent l'épaule, ou la regardent à peine, distraites, sous leurs paupières à demi baissées. Oui, c'est une stèle votive qui se dresse là, devant moi, en mémoire d'une extraordinaire jeune fille, touchée de la grâce de poésie, et qui effleura la vie sans presque vouloir la connaître, avec un dégoût poli, et tant d'ardeur pour autre chose, pour la beauté. Esthète sans doute? Mais certes. Et qu'on me débarrasse ce mot de ce sens fâcheux qu'on lui a si bizarement attribué. Il y a tant de pureté dans ce culte exclusif, farouche, du beau, qu'on excuse certaines manies, certaines attitudes..... que d'ailleurs Renée Vivien n'eut pas. C'était la plus courtoise personne, si distante, si à jamais ignorante des petites combinaisons de la vie littéraire! Je ne l'ai pas connue. Mais il me semble que je la vois, telle que Lévy-Dhurmer l'a peinte, avec sa grâce longue de roseau, son charme précieux et mortel d'iris noir, et ces inoubliables yeux que je ne sais pourquoi (ils ne l'étaient pas du tout), je m'imagine d'un bleu

pâle, d'un bleu de mer septentrionale, très lointaine, très déserte..... Elle est morte, dit-on, d'inanition, dans sa peur atroce de voir se déformer par l'âge ce corps qu'elle voulait incorruptible.

Tu te flétriras un jour, ah ! mon lys.....

Elle mourut quand elle comprit que la vie, l'horrible vie quotidienne serait, *quand même*, plus forte que sa volonté de beauté. Pourquoi aurait-elle persisté, pourquoi se serait-elle obstinée? Elle n'aimait point la vie pour elle-même, mais pour les choses belles qu'on y rencontrait. Sa grande révolte contre la nature venait de ceci qu'elle voyait bien la brièveté, en effet terrible, de ces choses belles, dont le plus radieux épanouissement est déjà rongé en secret par le ver de la corruption.

Je n'ai voulu, sur le sceau du cachet, rien faire figurer : ni armes, ni monogramme, ni aucune image. Rien. Le vide. Lorsque je l'enfonce dans la cire molle, il n'y laisse que l'empreinte d'une médaille vierge où l'imagination peut graver ce qu'elle veut : des nuages, un nom chéri, l'effigie du roi de la lune, la face elle-même du silence, le sourire du secret. J'ai trouvé cela plus digne, plus mystérieux. C'est comme si les quatre

jeunes filles étaient si légères qu'en dansant sur la cire, elles n'y pouvaient rien imprimer, pas même la trace imperceptible de leurs pas. Il ne me sert, ce cachet idéal, qu'à sceller les lettres, que je rêve d'écrire, et que je m'abstiens d'envoyer, à des personnes qui n'existent pas. Et, sans vanité d'auteur, ces lettres-là sont très belles.

HUITIÈME PROMENADE

A TRAVERS UN VIEUX DICTIONNAIRE

Je m'étais pourtant bien promis de ne jamais quitter cette table. Mais la curiosité est plus forte, et je viole mon serment. Le pays où je veux vous entraîner aujourd'hui est si proche d'ailleurs de la table et il en dépend de façon si étroite qu'il peut passer en quelque sorte pour sa colonie. Il s'agit d'un petit meuble placé à ma gauche, tout près, à portée de ma main : dont la tablette supérieure supporte mon appareil téléphonique (oh! celui-là!.....), un coffret à papiers à lettres, une boîte à cigarettes; et dont les deux tablettes inférieures, masquées par un rideau de velours, recèlent diverses paperasses, des livres, une collection de cartes postales, mais surtout un certain *Dictionnaire universel* (ne le sont-ils pas tous ?) en trois volumes, par Maurice Lachâtre, qui doit dater des environs de 1865, mais dont

les idées et la documentation me paraissent reporter les connaissances humaines à cette époque vague et lointaine qui va de l'âge de pierre à Voltaire. Une fois l'idée me vint de le remplacer par quelque Encyclopédie plus exacte, mais à la réflexion ce projet m'apparut dans toute sa vanité moderniste. Il faut avoir le courage d'ignorer certaines choses, il faut surtout avoir le bon sens d'accepter sur celles que l'on connaît des opinions bien sottes ou bien fausses. C'est à cette condition que peut subsister en nous l'esprit de fantaisie, qui nous est si nécessaire. Mon *Dictionnaire universel* se prête merveilleusement à ce but singulier mais sage. Il déraisonne avec majesté, il monopolise en quelque sorte les notions les plus folles et les plus prudhommesques. Moi, j'aime ces notions, parce qu'elles sont grandioses, alors que rien n'est plus mesquin que cette myope et grincheuse recherche des petites vérités. Mon dictionnaire n'admet pas les petites vérités, ces gêneuses, qui semblent n'avoir pour but que de nous désillusionner. Il maintient haut et ferme le drapeau des opinions convenues, des truismes satisfaisants, des traditions gratuites. Il ne s'occupe que fort peu de ce qui est, mais il réserve toute sa tendresse de cœur pour ce qui doit être. Il ne

cherche point à nous imposer des idées nouvelles sur *Alger*, sur *Morphée*, sur la *souris*; mais à nous confirmer dans celles que nous avons déjà. D'adorables vignettes fixent encore davantage nos impressions. *Morphée* agite des pavots en fermant à demi les yeux. La *souris* est représentée, grosse comme un chacal, sur une table de cuisine entourée de toutes sortes de provisions, ce qui indique bien aux ménagères son caractère néfaste. Enfin *Alger* signifie tout l'exotisme, avec dans le fond sa perspective de minarets et de coupoles, et son premier plan où circulent quelques officiers du temps de Bugeaud, des Juives qui portent des cruches à la fontaine et deux Arabes accroupis fumant des chibouques démesurés. Et de tout ainsi.

Avec cela, mon Lachâtre est libéral en diable, et même anticlérical (car le libéralisme est très ondoyant, et il soutient tour à tour chaque parti, lorsque ce parti passe par une période de déconfiture). Il fulmine contre l'Église, contre la monarchie, contre Napoléon, il dit son fait à saint Ignace, il faut voir comme. Parallèlement, il aime la poésie, une certaine poésie, celle de La Harpe, de Delille, de Voltaire, de Piron, voire de Panard et de Béranger. Comme ces auteurs, malgré l'indigence de leur vocabulaire, ont em-

ployé tout de même pour exprimer leurs pensées (?) un certain nombre de mots, on peut les citer presque à chaque page, de quoi notre auteur ne se fait pas faute. Parfois même il pousse une pointe audacieuse jusque chez Casimir Delavigne et Barbier qui sont pour lui le romantisme. Ainsi son ouvrage est-il une sorte d'anthologie d'à peu près tous les mauvais vers connus. Mais ce qu'il a de plus précieux pour moi, c'est sa tendance morale, et je ne sais quelle teinte optimiste qui se répand délicieusement sur les objets dont ils nous entretient. Savez-vous ce qu'il dit du « garçon de café? »

Garçon de café. — *Celui qui sert les objets de consommation dans les cafés. Il y a dans ces établissements d'autres garçons qui sont employés au laboratoire à faire le thé, le café, etc.; on les nomme aussi* garçons de fourneau. *Dans les grands établissements, il y a même un ou plusieurs cuisiniers qui préparent les déjeuners et les soupers, d'autres qui sont chargés du soin de la bière, des vins, des liqueurs. Le garçon de café qui sert dans la salle est toujours d'une propreté exquise et sa mise est recherchée; quoique sa condition se rapproche de la domesticité, il a plus de fierté que n'en ont les domestiques.*

Que c'est touchant! Je le vois d'ici, ce Monsieur

Lachâtre, entrant pour la première et peut-être l'unique fois de sa vie dans un de ces lieux brillants qu'on appelle des cafés, et ébloui par tant de luxe. Souvenir qui n'a jamais pu s'effacer en lui!..... Il est si ému qu'il nomme laboratoire l'antre obscur où règne l'infâme et crasseux plongeur, et que — c'est cela qui stupéfie le plus — il trouve les garçons d'une « propreté exquise ». Sublime aveuglement de la bienveillance et de la timidité.

Parlant des créoles, il conclut, joignant l'opinion personnelle à l'exemple grammatical : *Les* créoles *sont vindicatifs. Une* créole *langoureuse. Les* créoles *sont en général bien faits.*

Comment vous faire plus délicatement entendre les qualités amoureuses de ces héroïnes tropicales? Bien faites et langoureuses, c'est tout un programme de promesses adorables. Quant à leur caractère vindicatif, je suppose qu'il doit suffire, pour ne pas en subir les effets, de ne pas lui donner l'occasion de se manifester..... Quel volume de souvenirs de voyage ajouterait quelque chose à ce portrait séduisant et définitif?

Bon Lachâtre! Avec quelle facilité il entre dans les vues des grands hommes! Et comme naturellement il croit à leurs paroles célèbres! Écoutez-le apprécier Archimède :

Personne n'ignore qu'avec des miroirs disposés convenablement il parvint à mettre le feu à la flotte ennemie. Rien ne paraissait impossible à ce grand génie, auquel il ne manquait qu'un levier assez grand et un point d'appui pour soulever le monde.

Cher ingénu ! Il n'y va point par quatre chemins. Ce n'est pas lui qui essaierait de donner à la parole du Syracusain un sens métaphorique et figuratif. Pas du tout, il sait qu'il s'agit de choses sérieuses, réelles. Il les cherche dans l'espace, ce levier, ce point d'appui. Nul doute que, s'il les trouvait, il les lui procurerait, à Archimède, en un rien de temps. Et alors nous en verrions, des choses..... Bon Lachâtre ! Je ne suis pas au bout des joies qu'il peut me procurer, et chaque fois que je le feuillette, j'y découvre de nouveaux trésors.

Libre aux maniaques d'érudition de le trouver désuet, quarante-huitard, naïf. Il me suffit, car si je savais tout ce qu'il sait, je serais déjà bien fier. Quant au fatras, que m'importe ? J'en prends et j'en laisse. Je choisis ce qui convient à mon tempérament, à mes préjugés. Cela n'augmente pas sensiblement mon bagage d'erreur et d'ignorance, et au moins je me suis bien distrait. « Apprendre en s'amusant » proclame l'axiome

pédagogique..... Mais il ne spécifie pas ce qu'il faut apprendre..... Plus souvent que j'échangerais mon dictionnaire contre une encyclopédie en dix-huit volumes, tenue à jour, exacte, assommante !.....

En toutes choses, je préfère la vignette à la photographie, la fantaisie au sérieux, la mythologie à la science, l'utopie à la considération de la cruelle vérité. Oui, ces opinions de Monsieur Lachâtre sont bébêtes, mais ce sont des opinions, elles émanent d'un homme vivant, et qui s'est passionné. C'est un des derniers grammairiens qui aient essayé d'en mettre dans un dictionnaire. Je sais que l'ami Fritz ne l'aime pas. Mais l'ami Fritz est fort sujet à caution : il représente en effet la connaissance froide et gourmée, réduite en fiches, sous la direction du scepticisme transcendental. Jamais son cœur ne parle. C'est un cerveau pur. Et puis, après tout, malgré cette prétention, est-il si savant que cela ? Éternelle querelle entre le dogmatisme et l'agnosticisme. Je pense qu'il est inutile de vous dire pour qui je prends parti.

Voyez-vous, ma chère amie, nous avons trop fait crédit aux savants de la nouvelle école. De ce qu'ils ont découvert mainte et mainte chose dans le détail, de ce qu'ils ont accumulé des observa-

tions innombrables, il ne s'ensuit pas que leur doctrine soit la bonne. Jugeons donc les choses moins naïvement.

Ils disent, en gros : « Nous ne savons rien, mais c'est parce qu'on ne peut rien savoir. Nous ne voulons pas de synthèse : notre méthode d'investigation, prudente et minutieuse, ne s'en accommoderait nullement. Et puisque nous ne savons rien, nous déclarons ridicules nos prédécesseurs, ces bons jobards qui croyaient savoir quelque chose ».

Et voilà les gens à qui nous faisons confiance. Leur attitude nous paraît le comble de la réserve, de la discrétion intellectuelle. Mais au fond, savons-nous si leurs successeurs n'auront pas, avec des connaissances plus complètes, une doctrine tout autre? Cessons donc de toujours admirer les derniers venus, parce qu'ils sont les plus jeunes et parce qu'ils parlent haut. Et habituons-nous à juger les générations de savants non pas sur ce qu'elles savent (car elles sont toutes à peu près garnies d'un même nombre de connaissances), mais sur l'esprit qui vivifie ce qu'elles savent. Celles de naguère y mêlaient beaucoup d'humanitarisme..... Et après? L'humanitarisme est tout de même la doctrine de l'avenir. Ne rions pas du perfectionnement moral de l'homme, parce que nous

pensons que Bouvard et Pécuchet se fussent goulûment précipités sur cette savoureuse utopie; mais habituons-nous à oublier que Bouvard et Pécuchet se seraient mêlés de cela comme de tout, en snobs affolés de l'étude, et disons-nous (ce qui est probable) que des êtres infiniment supérieurs à nous, dont notre rôle est de modestement préparer la venue, seront plus tard les sectateurs souriants de cette théorie.

Sous le nom de pragmatisme, j'ai vu fleurir récemment une sorte très virulente et sournoise du déterminisme, une affirmation si autoritaire des droits du fait, c'est-à-dire de la force brutale, une affirmation si naïve en même temps, déniant au droit le droit de se créer, pour se défendre, une force! Étrange prétention! Elle semblait dire au droit : « Je vous trouve si manifestement fait pour la faiblesse que votre désir d'en sortir est lui-même grotesque, un peu comme le geste d'un enfant qui veut jouer avec une arme de grande personne. Restez donc écrabouillé, ça vous va si bien! » De quelque manière qu'on défende Nietzsche, il n'y a pas moyen de s'illusionner : il a répété cela sous toutes les formes.....

Ah! que ces idées outrecuidantes m'irritèrent! Et que j'ai souffert de les voir s'accréditer auprès d'une jeunesse naïve, leur apportant le prestige de

son adhésion ! Mais moi, révolté dans mon bon sens, je fis le grand serment de tuer en moi les derniers vestiges de l'amour-propre et de braver le ridicule même, pour soutenir, eh ! mon Dieu, oui, l'humanitarisme. Ai-je tant que cela tort? Est-ce que la France tout entière, avec les Alliés à ses côtés, ne s'est pas soulevée, en proie au délire guerrier, pour la défense du droit et de l'humanité, et précisément contre un peuple, lui, halluciné de pragmatisme? Allons, soyons simples, soyons logiques ! Et ne nous donnons pas cette décidément trop facile satisfaction de triompher de ceux qui espèrent en nous autres hommes, en leur jetant à la tête, argument brutal, les crimes des hommes d'avant-hier, du siècle dernier, de ce matin. La belle malice ! Et puis, cette déclaration de découragement est elle-même un mensonge. Celui qui raille le plus cette prétention de l'homme à se vouloir divin (tout au moins dans l'avenir) serait bien vexé si on le prenait au mot, et qu'on tombât d'accord avec lui en déclarant : « C'est vrai, vous n'êtes qu'une bête ! » Car il ne veut, au fond, désespérer que des autres, et il lui faut pour cela, pour les regarder de haut, un petit piédestal. Eh bien ! il m'agace, ce monsieur, il n'est pas de bonne foi, il joue double jeu. Franchement, je préfère la vieille barbe. Vive la vieille barbe !

NEUVIÈME PROMENADE

L'ILLUSOIRE REFUGE

Lorsque je suis assis sur ma petite chaise basse devant ma table, encastré pour ainsi dire entre elle, la tapisserie qui est derrière moi, le meuble au dictionnaire, et une autre chaise dont je me barricade à droite, du seul côté qui reste ouvert, pour me protéger contre les attaques qui pourraient me venir de la bibliothèque, de la commode ou de la cheminée, j'éprouve un sentiment de calme et de sécurité tout à fait rare et profond..... Je me sens chez moi, dans une sorte de boîte, ou plus exactement de cocon, telle une chenille dans son œuf de soie, isolé du monde, et presque tenté de le narguer. Je jette sur les choses, proches ou lointaines, un regard de défi. Je dis aux livres de la bibliothèque : « Non, vous ne me tenterez point, avec vos phrases toutes faites, déjà faites, ah ! si connues... » ; et au divan qui s'étale au-dessous :

« Non, je n'irai pas m'étendre sur toi, je sais trop comment ça finit. On s'imagine qu'on va pouvoir rêver, et pas du tout : ou bien l'on s'endort, ou bien l'on pense à quelque souci stupide, obsédant. Pas si sot! » J'interpelle la pendule : « Va toujours. Annonce les heures de tous les rendez-vous que tu voudras, je ne bougerai point. » Et je ne bouge pas en effet.

Mais quelle fallacieuse impression que celle de ce calme! Car, en réalité, je ne suis pas ici à l'abri du tout, bien au contraire. Mille événements peuvent venir m'extraire de ma chère coquille. Paris est peuplé de gens qui, pour un oui, pour un non, pour rien, s'arrogent le droit de me déranger, de me faire venir auprès d'eux, de me voler mon temps. La visite, le télégramme, la lettre, le téléphone, sont leurs ruses ordinaires.

La visite est un procédé terrible, malgré son air doucereux. Le visiteur n'a point l'air d'un ennemi, n'est-il pas vrai? Surtout qu'il se laisse désarmer de sa canne, dans l'antichambre; et lorsqu'on l'introduit, il tend, en signe de la pureté de ses intentions, une main vide de tout objet nuisible, une main nue : « Kamarad! » crie-t-il, en son langage affreux d'homme du monde.

Il vient en parlementaire du pays ténébreux des raseurs. Pour un peu, il se rendrait à votre

merci..... Manœuvre sournoise, infiniment plus dangereuse qu'on ne pense. C'est en quelque sorte du chantage. Car une fois qu'on l'a serrée, cette fausse ingénue, cette main menteuse, on est vaincu, vaincu sans conditions. L'ennemi s'installe là, sur ma chaise (ironie! celle dont j'avais fait une barricade), braque sur moi l'artillerie de ses yeux obsédants, et entreprend la fusillade sans arrêt de ses discours.

Ce qu'il me dit, en vérité, je n'en sais rien. Est-ce qu'un soldat blessé a le loisir de se rendre compte des balles qu'il reçoit dans le corps? il souffre, c'est tout. Mon visiteur parle donc. Heureux s'il ne fait que cela. Car enfin rien ne peut l'empêcher, s'il lui en prend la fantaisie, de tripoter mes bibelots, de faire tourner son talon en guise de vrille dans la laine de mon tapis, de balayer du coude les tablettes des meubles à sa portée, de renverser sa cigarette rougeoyante sur le velours des sièges. Quoi qu'il fasse, il est sacré. Honneur militaire, tes exigences sont terribles!.....

Il ne me reste qu'une ressource, celle de lui sauter à la gorge, afin de rompre, par cette brutalité voulue, cet armistice dangereux, et de rentrer dans l'état de guerre, qui devrait être notre état normal, avoué, franchement reconnu, vis-à-

vis de nos visiteurs. Mais le rusé personnage, sentant monter en moi cette velléité libératrice, avec une diabolique adresse, prévient ma révolte. Et c'est le moment qu'il choisit pour m'asséner, droit sur la tête, ce coup : « Et maintenant, cher ami, maintenant que je suis venu vous voir, à votre tour. J'aime tellement bavarder avec vous ! Mais nous allons tout de suite prendre date. Car, je vous connais, vous êtes si fugace, si incertain !... Allons, c'est dit, je vous attends mardi prochain. »

Et le misérable s'en va, tranquille, impuni, avant que, écrasé, muet de rage impuissante, j'aie eu le temps d'organiser ma défense. Ma tête, vaincue, s'est inclinée, un sourire stupide et morne entr'ouvre ma bouche sans voix. Tout cela constitue pour l'adversaire autant de signes d'heureux acquiescement. Il enregistre sans plus tarder sa victoire, il emporte le traité de ma désastreuse paix. Je suis doublement battu. Le bandit a trouvé moyen de me voler deux heures chez moi, et me voilà obligé de lui en accorder deux autres dans quelques jours, deux heures auxquelles il conviendra d'ajouter celles-là, les moments perdus pour la toilette préparatoire et pour la course (car l'agresseur tient ses quartiers généralement dans des arrondissements fort lointains).

Mais, direz-vous, quoi de plus facile, maintenant qu'il n'est plus là, de résister au visiteur, de mentir à la promesse qu'il vous a extorquée? Eh bien! justement, c'est impossible. On peut ruser, gagner du temps, dire une fois, deux fois, qu'on n'est pas libre, qu'on est malade, que sais-je? Misérables expédients! il faut toujours enfin s'exécuter. A la troisième reprise, aucune excuse, fût-elle vraie, n'est plus valable. A demi mort, il faut marcher. Et l'engrenage vous agrippe d'une dent plus implacable. Car sitôt que vous avez « rendu », l'autre a toutes les raisons, sans réplique, pour revenir. Et ainsi de suite. Terrible perspective!

Il y aurait bien un moyen, celui de faire un éclat, de dire, une fois pour toutes : « Oh! assez! cessez! je ne veux plus vous connaître. Vous me rendez malade. Ne remettons plus jamais les pieds de l'un chez l'autre. » Mais l'on n'ose, crainte de passer pour fol, ou pour grincheux tout au moins. Et l'on cède. Toutes ces réflexions, toutes ces indignations, on les a dans le fiacre qui nous conduit chez l'ennemi. En ont-ils entendu, les taxis, de ces plaintes sur notre lâcheté, notre faiblesse! Pour moi, la glace de ces maisons roulantes ne m'a jamais renvoyé qu'une image crispée par la fureur, et mes amis (mes vrais amis) ont souvent eu pitié, lorsqu'à mon passage ils l'apercevaient

à travers les carreaux, de ce masque décomposé, vieilli, détruit, où ils n'osaient reconnaître le visage plutôt amène que la nature m'a donné.

Le téléphone paraît moins dangereux que la visite, en ce sens que l'on peut toujours, soi aussi, s'en servir. En théorie tout au moins, c'est une arme à deux tranchants. « Je pourrais bien, me dis-je, si je le voulais, souffler dans la conque de nickel épanouie devant ma bouche, des paroles rétorquant celles dont vibre à mon oreille le disque de cuir bouilli où l'adversaire imprime sa pensée redoutable. » Pure illusion! Là, comme partout, l'avantage demeure à celui qui prend l'initiative de l'attaque. L'offensive se déclare toujours sur le point où je ne me garde pas. C'est qu'il ne badine point, l'autre, là-bas, au bout de son fil. Il lui faut sa réponse tout de suite. Or, chacun sait que si le *oui* se passe de commentaires, le *non* ne peut se tolérer qu'enguirlandé de mainte excuse et de mille explications. Ces explications, ces excuses, on n'a pas le temps de les improviser par téléphone. Alors on dit *oui*, par lassitude, avec une sorte de vague espoir tout de même que, d'ici la date fatidique de l'abdication, il se sera passé de tels événements qu'on sera dégagé de sa promesse. Bien entendu, ces événements ne sont jamais assez catastrophiques pour vous libérer.

Entre un ministre à faire tomber et la peste à envoyer à votre ami, les Dieux n'hésitent point : ils font tomber le ministre. Et vous êtes obligé de marcher.....

Que de déceptions le téléphone m'a-t-il fait éprouver! Lorsque je l'installai, brillant, minuscule et gracieux comme un jouet, je pensai m'en amuser bien en effet. Toute occasion m'était bonne pour décrocher l'appareil. Je commandai au pâtissier, au traiteur, au poste-vigie du quartier ce que ces fournisseurs avaient de mieux en fait de tartes, de poulets rôtis ou de taxis-autos. Les premiers jours furent sans ombres. Il semblait que tous ces objets de luxe accouraient, bondissant comme des elfes, sur le fil lui-même du téléphone. Je vivais dans le ravissement. Hélas! cette période divine dura peu. En quelques jours, tout ce que je connais à Paris de gens qui n'ont aucune crainte de l'électrocution (et ils sont plus nombreux qu'on ne pense) apprirent la nouvelle. Ils n'eurent qu'un mot, un mot terrible : « Maintenant que vous avez le téléphone, ce sera bien plus commode pour se voir ». *Ils me tenaient.* Ils me tiennent encore et, à l'heure qu'il est, je ne puis plus entendre retentir ce timbre impérieux sans frissonner. « Qu'est-ce encore qu'ils me veulent? » me dis-je, épouvanté. Et jamais,

jamais, entendez-vous, n'a été exaucé l'espoir (jadis si fervemment conçu) qu'un jour le diabolique appareil m'apporterait peut-être, sinon une bonne nouvelle, du moins une nouvelle tout court, enfin quelque chose qui ne serait pas une des ingénieuses variations du vieux thème : « Dites-moi donc, cher ami, quand j'aurai le plaisir de vous voir !..... »

Mais, Seigneur, vous qui les entendez et qui sondez (faut-il que vous soyez peu dégoûté !) leurs reins et leurs cœurs, pourriez-vous me dire pourquoi ils mentent ainsi? Puisqu'à me rencontrer ils n'éprouvent aucun plaisir, puisque ma vue leur est totalement indifférente (à certains même elle est antipathique, je le sais), pourquoi disent-ils cela, pourquoi manifestent-ils ce désir? Est-ce qu'ils y croient, le temps de le dire? Est-ce que, en affirmant ainsi une sympathie absente, ils s'imaginent qu'éclora en eux la fleur délicate de la sociabilité? L'orgueil ici s'allierait au mensonge. Est-ce que, plus simplement, pour tuer le temps qui leur résiste trop, ils se cherchent un compagnon aux côtés duquel ils se sentiront plus forts? et n'importe qui est toujours assez bon. Je ne sais pas. Eux-mêmes ont des âmes si obscures, si croupissantes, qu'ils n'osent jamais y descendre, pour rechercher les motifs de leurs actes. Mais ils mentent, ils mentent!..... Ah! pourquoi ne

me laissent-ils pas tranquille? Est-ce que, moi, je vais les chercher? Jamais je ne leur demande rien. Si tout le monde me ressemblait, personne ne verrait jamais qui que ce soit, chacun resterait dans sa maison, avec sa femme, son chien, son chat, son canari, ou son petit singe, et on n'aurait pas, vers quarante ans, cette ride lugubre que creuse entre notre nez et les coins de notre bouche l'habitude de sourire sans en avoir envie. Et on ne perdrait pas son temps.

Notez que j'adore perdre mon temps. Mais comme un prodigue, qui jette son argent par les fenêtres : il le voit briller au soleil, cela l'amuse. Ça ne l'amuserait pas du tout si un filou le lui volait. Mon temps est à moi, et je n'en fais pas grand'chose, c'est vrai. C'est même cela qui sert de prétexte à ceux qui me le prennent. Sinon, qu'en feriez-vous? disent-ils.

La belle malice! L'abominable sophisme, plutôt! Car tout homme de bonne foi sentira bien que si je gaspille ce trésor des heures, ce n'est pas une raison pour qu'on m'en interdise la gestion. Oh! ce conseil judiciaire de l'amitié! Au moins, moi, quand je le perds, mon temps, c'est en distractions qui m'amusent. Elles n'amuseraient personne autre, bien entendu. Mais qui sera juge en cette délicate matière?

Et puis, il y a autre chose. Ce temps, que j'occupe si futilement lorsqu'il est à moi, devient aussitôt précieux, irremplaçable, dès qu'une main étrangère s'abat dessus pour me le dérober. Qui dira le nombre de chefs-d'œuvre que j'eusse achevés si on ne m'avait pas tellement dérangé? Mais c'est comme une fatalité. Au moment où, après longtemps musé, je sens venir l'inspiration, à ce moment précis où l'esprit devine qu'il va recueillir le fruit, mûr et définitif, de maintes rêveries absurdes et confuses, bref quand cette poussière des minutes viles du temps perdu va se transmuer en un beau lingot brillant, massif, absolu, de temps regagné, pan! retentit le téléphone ou vibre la sonnette du raseur. Tout est à recommencer.

Voilà ma vie, ma vie de créateur. Et vous trouvez qu'il n'y a pas de quoi maudire tous ces gens-là, ces faux amis, ces traîtres? Je les hais, profondément, je les dédie à la Némésis de l'art, frustré par eux des belles choses dont j'eusse été capable. Ils ont étouffé en moi la flamme du génie. Honte à eux!

Aux lettres et aux télégrammes appartient une autre manière de me tracasser. Il est rare qu'il

m'écrive, l'homme qui n'a qu'à venir me voir, ou qu'à dépenser trois sous dans la cabine d'un bureau de poste, pour m'avertir qu'il entend exercer sur moi tous ses droits. Aussi les lettres se contentent-elles de m'annoncer les désastres et les ennuis qui se préparent pour moi sur tous les points du vaste univers.

Qui me dira donc, alors, pourquoi je les attends avec cette fièvre ? Pourquoi, lorsqu'elles sont là, sur le vierge cristal de ma table vide, répandues comme les cartes d'une devineresse, je me précipite sur elles, absolument comme si j'en espérais des nouvelles passionnantes, fabuleuses, des nouvelles heureuses ? Encore un mystère de la nature humaine ! Aucune expérience (elles sont quotidiennes pourtant) ne m'a corrigé. Je suis, devant une lettre fermée, comme un enfant en face d'un paquet ficelé de faveurs, et qui frissonne d'un désir de jouets et de bonbons. Il semble, lorsque le stylet de vermeil fend le haut de l'enveloppe, qu'il va en jaillir un trésor, le testament d'un oncle australien, que sais-je ? une parole inattendue, douce, charmante, ou subtile, ou sublime. Ce n'est jamais cela, je devrais le savoir. Ou plutôt, car je ne l'ignore plus, je devrais m'y résigner. Non, l'espoir est plus fort que tout. Chaque fois, je me dis : « Eh bien ! ce sera pour la pro-

chaine. » Et la prochaine ne m'apporte que l'ordinaire tribut de nouvelles, payé par les contrées étrangères : cet ami ne tiendra pas sa promesse, cet autre souffre au loin sans que je puisse rien pour lui, tel a été offensé gravement, tel, que j'admirais, est mort, après une vie de sacrifices méconnus. Personnellement, le sort ne peut m'atteindre que très peu, car j'ai rapetissé mon cœur, suivant le conseil chinois, car j'ai réduit ma vie. Mais il se rattrape en frappant sur ceux que j'aime, sur leurs ambitions, leurs désirs, leurs amours. Le coup double! Ainsi se satisfait sa malice.

Comme vous le voyez, ma chère amie, la paix n'est pas de ce monde, de ce monde de la table, microcosme, pas plus que de l'autre, le grand, qui roule sur les gonds de diamant de l'espace. Lorsque je rentre le soir chez moi et que, la lumière allumée, de la porte je contemple, à l'autre bout de la pièce, ce petit coin intime et doux, et si tranquille, qui baigne dans une pénombre dorée, je me dis : « Ah! qu'on y serait bien! C'est là que je saurais me créer une retraite exquise, où ne viendront jamais me troubler les soucis du monde »..... Eh bien! pas du tout. Sitôt que j'ai fait de ce rêve une réalité, sitôt que je suis assis,

incrusté dans mon anfractuosité de bois, voici que déferlent sur cette plage retirée, poussées par les vents malfaisants de mon destin, sur une vague invisible, ces bouteilles à la mer qu'on appelle des lettres. Elles sont là, dans l'économie de l'univers, pour rappeler à l'homme qu'il ne faut pas qu'il croie au repos, qu'il s'imagine pouvoir l'atteindre. Aussitôt rejeté dans la tempête, celui qui pense avoir trouvé ce havre ! Aussitôt puni !

Il faut chasser ce rêve, se débarrasser de cette illusion. Il faut vivre comme les agités. Ce sont les agités qui sont dans le vrai.

DIXIÈME PROMENADE

VISIONS, SOUVENIRS, CHIMÈRES.

J'ai longtemps professé pour la carte postale une exécration, un mépris violents. J'englobais cet innocent carton dans la haine générale que je portais à mon temps. Comme si mon temps ne pouvait, par définition, produire que des choses absurdes, bêtes, maudites. Aujourd'hui, je suis devenu beaucoup plus indulgent et modéré. J'estime (ce qui est certainement bien plus près de la vérité) qu'il y a dans toute invention de cette pauvre humanité quelque chose de bon. La carte postale n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Sur la petite boîte en fer-blanc (une ancienne boîte à biscuits, tout le monde n'a pas les moyens de se faire faire un coffret chez Maple) qui contient ma collection, je jette un regard attendri. Sans qu'il y paraisse, c'est presque le monde entier qui est là, sous ma main, avec ses mers, ses

forêts, ses montagnes, ses déserts, ses villes animées ou en ruines, ses palais, ses églises, ses jardins illustres, ses foules. Il semble que chacun de mes amis ait pris soin, au hasard de ses voyages, de contribuer à enrichir le petit univers de ces images. Il a donc ainsi voyagé pour mon compte et parfois même, ô ironie! c'est moi qui ai le plus joui du paysage où il s'était si péniblement transporté..... Je pense à tant d'excellents camarades, encastrés dans le baquet de leur automobile, et traversant fiévreusement les sites célèbres, sans les voir, puisqu'ils n'avaient que le temps de descendre au bureau de tabac pour m'adresser leur bref bonjour sur une carte postale représentant ces admirables lieux.

On a souvent été très dur pour ces messagers involontaires. Moi je les trouve au contraire de remarquables exemples de dévouement. Pensez aux fatigues qu'ils s'imposent, aux frais dont ils grèvent leur budget pour accomplir ces randonnées..... Et cela dans l'unique but de nous permettre d'admirer l'image d'endroits où notre impécuniosité, notre paresse, des devoirs, nous interdisent d'aller. Ce sont en quelque sorte nos ambassadeurs bénévoles. Nous n'aurons jamais pour eux assez de reconnaissance.

Quant au reproche qu'on a maintes fois adressé

à la carte postale elle-même d'avoir tué l'art épistolaire..... ah! vraiment, laissez-moi rire. Vous imaginez-vous par hasard qu'on ait attendu sa venue pour perdre le goût et l'habitude d'écrire de longues et jolies lettres? Il y avait longtemps, lorsque naquit la carte postale, qu'on ne s'envoyait plus que des billets de trois lignes, ou des télégrammes. Et bien! alors, j'estime qu'au contraire nous y avons gagné. Car à tant que faire de recevoir des épîtres ainsi conçues : « Toutes mes affections, chère amie! », autant vaut les lire au dos d'une belle photographie, que tout crus et tout bêtes, au haut d'une page blanche qu'ensuite on souffre de voir si vide.

Sans compter que ceux qui ont une petite écriture, ou un style concis, s'arrangent toujours pour dire des choses charmantes autour des clochers, entre les pelouses ou dans les nuages.....

sans compter que ceux qui ont beaucoup à raconter, si le carton ne suffit pas, peuvent très bien envoyer, en même temps, une lettre.....

sans compter que ceux qui se plaignent le plus de cette décadence de la littérature épistolaire écrivent en général comme des concierges.....

sans compter enfin que tout cela n'offre aucune espèce d'importance. A toutes les coquetteries de cette vieille bavarde de Sévigné, je préfère

mille fois la contemplation du *Patio de la Acequia*, au Généralife, avec ses mille jets d'eau le long de son étroit canal bleu, ses larges fleurs rouges, et cette divine fraîcheur au sein de cette torridité; ou la vue du prodigieux Taj Mahal, à Delhi. Qui ne comprendrait que ces beaux lieux, ces paradis de l'imagination, se passent fort bien des commentaires de toute littérature, et qu'à côté d'eux les grâces prétentieuses des gens qui « tournent bien une lettre » sont tout bonnement ridicules? Le plus grand mérite d'une carte postale est de rester silencieuse.

Mais, je l'avoue, celles qui représentent des sites, même fort beaux, me requièrent moins que celles où sont figurés les séjours familiers de ceux qui les ont écrites, séjours que souvent ils ont créés eux-mêmes, au milieu du paysage de leur élection.

Ainsi je revois la maison de Robert d'Humières, à la Rourée, près de Grasse : la haute terrasse dominant la vallée et regardant en face la colline merveilleuse et si douce où moi-même vécus quelques années, les plus paisibles de mon existence; la pergola avec son autel si touchant à un dieu rustique, inconnu; la perspective d'escaliers en pierres brutes enroulés, comme un thyrse, autour d'une ligne de bassins et de jets d'eau et

terminée, tout au sommet, par la porte ouverte de l'accueillante maison, fraîche en été comme le cœur d'une jarre; enfin « le chemin des ombres heureuses », c'est à dire la longue et large allée d'oliviers centenaires, plongée dans une lumière argentée et fine, pareille à l'éternelle promesse d'un jour de paradis. Tout cela, et le maître au milieu de son vaste domaine, rêvant sans cesse d'arrangements de jardins, comme un prince de Ligne qui vivrait en Ligurie (1). Et je pense à cette parole, si spirituellement émouvante, de l'autre, qui lui aussi fut un guerrier et un écrivain, mais à tout préféra l'art des pelouses et des perspectives :

Que le Ciel vous préserve de penser, en vous couchant, aux femmes, à la guerre, à la cour, aux méchants, aux sots et à la fortune : mais si quelque projet de bosquet, de verger ou de ruisseau se met au lit avec vous, vous aurez une excellente nuit.

Et je retrouve la maison d'Edmond Jaloux, pareille à quelque princière villa d'Italie, mais

(1) Hélas ! quelques jours à peine après avoir écrit cette page, j'apprenais la mort, à la guerre, de cet ami si cher. Quel sens terrible et magnifique prend alors pour moi ce mot : « le chemin des ombres heureuses » où je le vis pour la dernière fois ! C'est là qu'il prit congé de moi, me donnant un rendez-vous, auquel mon ombre au moins sera fidèle.

sous le ciel plus doux encore de la Provence, avec sa prodigieuse terrasse qui semble toute disposée pour y jouer au clair de lune une comédie de Shakespeare, et il me semble entendre, dans le soir calme, le murmure du triple jet d'eau tombant dans le bassin, intarissable et délicieux bavardage accompagnant nos confidences. C'était aux premiers jours de la guerre. Les hasards de la mobilisation m'avaient amené à Marseille où je fus heureux de retrouver mon vieil ami. Il y avait si longtemps que nous ne nous étions pas revus, nous qui, jadis, ne passions pas de jour sans nous rencontrer!..... Nous avions quatorze années d'arriéré de causeries. Mais, l'eût-on fait exprès, était-il possible de trouver un lieu plus propice à pareille entrevue? Je me souviens de nos promenades dans le jardin, dans la grande clairière, autour du bassin et sur les terrasses, et dans les allées de platanes. Souvenirs de souvenirs! Curieuse chose que cela. Plaisir raffiné de l'esprit et du cœur! Beauté de la jeunesse vue à travers ce prisme du regret! Bilan des désirs irréalisés! et considération mélancolique du petit tas de poussière que fait dans la main de l'homme l'expérience. Ah! la main tremble, on voudrait pleurer. Et pourtant, à entendre ce jet d'eau jasant dans la nuit, une paix profonde descend en

nous, une sérénité mystérieuse, comme si de tous ces bonheurs effleurés, de ces ambitions irréalisées, de ces tristesses au contraire, elles, savourées jusqu'à la lie, naissait en nous une âme nouvelle, dont nous guettions la fraîche éclosion. Les initiés des religions antiques, marquant ainsi quelle résurrection de tout leur être était pour eux la connaissance des vérités cachées, portaient le nom de « deux fois nés ». Ainsi la vie, et sa considération poétique nous a donné, à nous aussi, une seconde naissance, et nous sentons en nous la jeunesse étrange de la sagesse. C'est pourquoi notre science n'a rien d'amer et nous n'en voulons à personne. Tant de fatalité entre dans la malice des hommes qui nous ont nui, et ils ont si peu joui de leur crime! Des fous, tout au plus, de pauvres êtres, lents, lents, affreusement lents à se dégager de la gangue animale, à se trouver. La nature du moins est indifférente, donc nous pouvons avoir plus de confiance. Elle ne nous a rien promis, et les cadeaux de bonheur qu'elle nous fait, en passant, et malgré elle, n'en sont que plus précieux.

*
* *

Enfin, j'ai mes Chimères..... Oui, rien moins que la collection de toutes celles de Notre-Dame.

Ah! ce sont de puissants et mystérieux personnages, de curieux compagnons. Mais lorsque je suis las de toutes les sociétés et même — cela arrive — de celle de mes meilleurs amis, je puis supporter celle de ces fabuleux animaux, dont le cri éternel ne brise pas le Silence, dont la présence terrible ne rompt pas la Solitude. Si les gargouilles rejettent en dehors du sacré vaisseau l'eau des vices, l'inondation des mauvaises pensées, les Chimères, elles, ne représentent spécialement rien de mauvais, du moins telle est mon interprétation. J'y verrais plutôt l'incarnation de tout ce qui, trop fantasque, trop débridé, trop fou, corromprait l'ordre intérieur, la géométrie sainte du lieu de la prière. Les Chimères sont les excroissances de la Cathédrale, l'irrésistible bourgeonnement de cet arbre sévère. Mais elles lui appartiennent encore, elles ne sont pas damnées. D'ailleurs contemplez-les, ces créatures de songe et d'insomnie. Ce sont des larves, ce sont des esprits élémentaires, ce sont des formes bizarres, elles ont un air halluciné, fixe, fatal. Pourtant, même dans leurs accès de férocité, elles gardent cette innocence primordiale et troublante de la Bête, qui obéit à son instinct. Regardez-les de plus près, elles en valent la peine. Elles jaillissent au coin des balustrades, les unes complètement, les autres à mi-corps, comme figées

dans l'élan de leur fuite, contemplant la ville épandue à leurs pieds avec un regard véritablement inexprimable d'inquiétude, d'étonnement et de tristesse. Les unes sont pareilles à des tigres, ou à des taureaux, d'autres à des chouettes, à des vautours, d'autres sont tout simplement des ours blancs, des éléphants, des chacals, des hyènes, d'autres ressemblent à la fois à des oiseaux, à des quadrupèdes, à des hommes. Des chiens à dos de cerf broutent avec voracité des grappes de raisins. Voici un veau à la gorge de qui se rue une sorte de bête extravagante au museau de chien et de crocodile, à la griffe de tigre. Groupe affolant entre tous, car ni l'animal mordu, ni le mordeur ne semblent se douter de ce qu'ils font. Une même stupeur les tient immobiles dans leur attitude l'un de victime et l'autre de coupable. Ils agissent comme sous l'empire d'une force irrésistible, comme dans un rêve. Ce sont, malgré la puissante massivité de la pierre, des formes impondérables plutôt que des êtres solides, et l'on ne s'étonnerait point si la main passait au travers d'eux, comme au travers des fantômes.

Voici un pélican accroupi devant son nid d'où se dressent ses deux petits, le bec avide levé vers sa poitrine légendaire. Il abaisse vers eux un regard tendre, infiniment heureux. L'accusera-

t-on de figurer une pensée coupable, celui-là ? Celui-là que, dans l'intérieur de l'église, on a comparé à Jésus lui-même... : « *Pie Pelicane* » chante l'hymne saint.

Et même ce démon, nettement satanique, lui, avec ses cornes de jeune bouquetin et ses grandes ailes d'archange, qui rêve, accoudé au parapet, le menton dans ses paumes : le condamnerai-je ? en ferai-je un ennemi du Sauveur? Non, vraiment. Ce n'est point un ennemi, c'est..... ah ! étrange intuition du génie médiéval, voyez l'immense et douloureux étonnement de ses yeux pensifs, c'est un esprit de la nature, injustement chassé du temple, et qui essaie de comprendre..... Pourquoi ne l'a-t-on pas jugé digne de collaborer à l'œuvre de purification qui s'accomplit dans l'enceinte, pourquoi l'a-t-on exilé là ? Sa figure bestiale semble un masque posé sur sa vraie face angélique, son corps d'adolescent et ses bras ont une pureté de forme tout antique, et ses ailes splendides semblent prêtes à battre, impuissantes cependant à projeter son vol au delà de la masse de pierre d'où il émerge à demi.

Plus je le contemple, plus je le trouve innocent, ce peuple léthargique et doux des Chimères, et plus j'aime à me réfugier en sa compagnie, à con-

templer la ville et la vie d'où il les voit et presque comme il les voit, de haut, et les yeux mi-clos.

Seigneur, je sais que je ne serai jamais pareil à votre Basilique. Je n'ai ni cet ordre sublime, ni cette lumière, ni cette gravité; mais je m'estimerais heureux de ressembler seulement à ses Chimères, aux innocentes et merveilleuses bêtes qui rêvent en couronne autour de votre maison, et que, quoi qu'on en dise, vous n'avez pas chassées. Laissez-moi vivre, non loin de vous, avec mes chimères, auprès de vos Chimères.....

A TRAVERS PARIS

8

A Mademoiselle Natalie CLIFFORD-BARNEY,

Paris, 27 septembre 19 .

MA CHÈRE NATALIE,

Vous avez certainement rencontré parfois de ces gens qui, d'un ton stupidement doctoral, vont affirmant :

— Quinze ans de Paris, mon cher!...

Ou :

— Moi qui roule ma bosse ici depuis ma licence en droit...

Ou :

— Enfin, j'y suis né, n'est-ce pas?...

Qu'est-ce que cela prouve d'être né à Paris, ou d'y avoir fait sa licence, ou d'y avoir vécu quinze ans, si, comme c'est, hélas! toujours le cas, cet

indigène, ce licencié, cet hôte de cinq lustres n'ont jamais regardé, vraiment, autour d'eux, ne se sont jamais donné la peine de faire de temps en temps, dans la capitale, de petits voyages d'exploration?

Le Badaud seul connaît Paris et sait voyager dans Paris. Mais sa race, traquée par le progrès, tend à disparaître.

Les petites gens franchissent en tramway ou en métro les distances, parfois considérables, qui séparent leur maison de l'endroit où ils vont travailler. Ils font même de la sorte des randonnées extraordinaires, ils abattent un nombre insensé de kilomètres. Mais peut-on appeler cela des voyages? Nullement. Le voyageur est un homme qui, par définition, visite les pays qu'il a souhaité connaître. Il les regarde, il tâche d'en observer les sites, les habitants, les mœurs.

Les petites gens des trams et des métros ne voient rien. Ils occupent sur leurs banquettes la place à laquelle ils ont strictement droit. Ils s'y enfoncent en quelque sorte, avec leur mélancolie, leurs soucis, leurs stupides petites pensées. Ou bien ils se plongent dans la lecture effarante des journaux. Mais jamais il ne leur vient à l'esprit de regarder par la vitre.

Pour regarder, ils attendent les vacances. Alors,

ils s'en vont vite dans la banlieue, ou vers les plages. De la sorte, ils n'ont jamais rien *vu* de Paris.

Quant aux gens plus riches, la seule différence qu'ils présentent avec ces pauvres prolétaires, c'est qu'au lieu d'aller en tram ou en métro, ils usent des voitures et qu'ils ne sont pas tenus par la faim d'aller là où ils vont. Mais le fait est qu'ils y vont quand même, à ces concerts, à ces pièces, à ces vernissages, à ces dîners en ville : leurs bureaux. Ces diverses solennités de la vie mondaine leur seraient rigoureusement identiques sous d'autres cieux. Et le décor qu'on voit par les vitres des autos ou des coupés ne les intéresse pas. Ils ne connaissent donc non plus rien de Paris.

Mais moi-même...

Tout à coup l'épouvante me saisit... Je les raille, mais n'ai-je pas fait de même?... Je suis tout pareil à ces limaces... Et je demeure là, stupide et gorgé de remords, avec l'écrasante certitude que tout est à refaire.

Au fait, pourquoi pas?

Est-il jamais vraiment trop tard pour les gens qui, comme nous, pourraient demeurer assis pendant dix ans, sans que se détache d'eux, ainsi qu'une paire d'ailes à leurs talons, une agilité éternelle.

Non, il n'est pas trop tard...

Dès demain, je pars à la découverte de Paris.

Mais je ne puis voyager seul, j'ai besoin d'un compagnon.

Et ce compagnon, ce sera vous.

Oh! rassurez-vous, paresseuse amie, je ne songe nullement à vous extraire de cette délicieuse coquille racinienne où vous coulez des jours si paisibles au milieu de vos bahuts. de vos albâtres, de vos coupes de roses séchées, de vos cristaux de Lalique, de vos arbres et de votre lierre. Pour cela, d'ailleurs, il faudrait que j'allasse vous chercher rue Jacob, (c'est si loin!). Non, vous ne serez mon compagnon que par l'imagination. Je vous raconterai ce que j'aurai vu au cours de mes expéditions. Mais, tandis que je serai dehors, le fait même de penser à vous le raconter me donnera suffisamment le sentiment de votre présence. Et sans complaisance de la part de mon esprit, vous serez ainsi bien plus près de moi que maintes personnes que je rencontrai réellement, pendant ces horribles déplacements qu'on appelle les vrais voyages.

Vous êtes un de ces rares êtres dont la nature de cristal n'interpose entre nos pensées et eux l'obstacle de nulle opacité. Je pourrai donc en toute liberté délirer avec moi-même et m'aban-

donner à ces courants inconnus par qui j'aime, les rencontrant soudain dans mes navigations intellectuelles, me laisser porter, pour aborder sur quelque rivage de ce beau pays de Diable-Vauvert, où il fait si bon vivre.

Enfin j'ajoute que vous aurez d'autant moins à vous fatiguer que je ne sortirai que quatre fois dans l'année, une par saison. Ne souriez pas. Personne ne fait mieux, même ceux qui quittent leur maison quotidiennement. Car ils ont toujours un but : travail ou plaisir, vers lequel ils tendent, hallucinés, sans rien voir. Mais, moi, je regarderai.

Ne bougez donc pas, et suivez-moi.

Je sors.

PREMIER VOYAGE

28 septembre.

Footitt et son Perroquet.
Guignol.
Le Crépuscule des Dieux-Termes.
Les Moineaux d'Atalante.
Les Beaux Scrupules.
Les Derniers Fiacres.
Mélancolie au Jardin des Plantes.
Les Gardiens.
Vieux Arbres.

On m'avait dit que Footitt, roi des clowns, retiré du cirque, avait monté un bar anglais rue Montaigne, et qu'on y faisait une cuisine appréciable. Ah! il s'agissait bien de cuisine! On eût rongé là les semelles de bottes à revers des gentlemen figurés dans les estampes de Caldecott que j'y fusse allé quand même. J'adore Footitt. Vous aussi, n'est-ce pas, qui comprenez la sagesse de toutes les folies.

Sans compter qu'il me plaît assez d'inaugurer mes grands voyages parisiens par une excursion en domaine anglais. L'entente cordiale m'y pousse, et aussi une sympathie très décidée pour tout ce qui vous a le moindre fumet d'outre-Manche.

L'endroit est paisible et distingué, couleur peau de châtaigne, comme tous les bars qui se respectent. Je vous épargnerai la description, vraiment trop usagée, du comptoir. Il est comme tous les comptoirs de bar, avec une tige de bois pour raccrocher les buveurs fatigués, et des drapeaux de toutes nations sur les bouteilles. Rien d'exceptionnel. Parlons plutôt du déjeuner.

Une girl blonde, pâle et désabusée, va quérir, par un judas pratiqué dans la muraille, les diverses pièces de notre repas : cuisses de poulet, maquereaux grillés, salade, civet, chester, que lui passe une main de femme, aux bagues d'or, au poignet cerné de la manche d'une chemisette impeccablement blanchie et correcte jusqu'au mystère. Rien d'impressionnant comme cette main, si pâle, si soignée... Rien de plus rassurant aussi. On connaît les mœurs, d'ordinaire, de ces arrière-boutiques.

Pourtant ce que j'ai mangé m'intéressait moins que mon hôte. Ah! mon hôte!... Le gentleman le plus strict que vous puissiez imaginer, vêtu d'un complet bleu sombre d'une coupe parfaite, sans

affectation, rasé de près, d'infiniment près, la figure rose et fraîche, l'allure calme, le maintien digne. En le regardant, je pensais à Irving qui, chaque soir, après la représentation, passait une heure à son cercle, en habit, l'air d'un lord. Footitt, hélas! maintenant, a toute sa vie à passer après la représentation. Mais comme il est visible que cela ne lui vaut aucun regret, aucune amertume! Il a eu la gloire, il sait ce que c'est. Maintenant il goûte les joies du repos. Son petit commerce semble l'amuser, mais pas trop. Il sourit juste ce qu'il faut : au capitaine russe, aux habitués anglais, à nous, pour avoir l'air de s'intéresser au confort de ses invités. Mais pas plus, ce serait bohême. Ah! quelle comparaison entre ce monsieur si net et si bien et le débraillé de nos artistes à la retraite, leur pipe, leur barbe mal faite, leurs vieux vestons, leurs savates, leur manille!...



Car voilà une chose que vous ignorez dans votre pays, ma chère Natalie : le débraillé. C'est un vice de chez nous.

Chez vous, tout le monde est correct, du moins je me plais à le croire. On dîne en habit et les hommes sont tous rasés, n'est-ce pas? Je sais

bien que c'est un idéal simpliste et qu'il y a peut-être autre chose à faire sur terre que de se mettre en costume de cérémonie pour manger. Mais c'est déjà énorme, ce progrès. Un monsieur en frac, assis devant sa femme en robe décolletée, même s'il a une poussée de bile parce que la fièvre paludéenne le tracasse (je lui fais exprès la part très mauvaise) ne pourra pas lui dire les mêmes choses qu'il lui dirait, ni sur le même ton, s'il était en vieille jaquette pleine de taches en face d'une épouse enveloppée de pilou, même si à ce couple sordide il n'est arrivé dans la journée que des choses heureuses...

Nous avons trop de tendances, en France, à négliger ces soins, à rire de ces manies de tenue. Plût au ciel qu'il n'en fût pas ainsi! Nous avons fait mainte révolution, nous avons renversé un roi bienveillant, gras et inoffensif, mais certain, évident, palpable, pour acquérir des libertés illusoires, dont aussitôt, ne sachant qu'en faire, nous nous sommes débarrassés entre les mains d'un aventurier corse qui passait par là... Nous usons notre vie à réclamer ceci ou cela, à nous casser mutuellement la figure pour imposer nos opinions politiques, mais jamais nous n'avons songé à réclamer un peu de tenue, à exiger que chaque citoyen ne sortît de chez lui que lavé,

blanchi et brossé. Nous n'oserons jamais. Le peuple aime à être sale, et les petits bourgeois, que les fonctions qu'ils occupent jusqu'à leur retraite obligent à un certain décorum, supportent impatiemment l'esclavage du faux-col et du complet. Ils portent des dessous sordides, par esprit de rébellion. Et leur rêve est d'enfin se reposer, cette fameuse retraite prise, au bord de la Marne, dans une petite maison mal commode, et de pêcher à la ligne, coiffés de panamas usagés, vêtus d'innommables loques, les pieds dans des savates éternelles, et les joues sous une barbe qui a toujours quatre jours et qui dégoûte leurs petits-enfants.

Le droit au débraillé est le seul droit auquel tienne essentiellement notre compatriote. On peut tout demander au Français, sauf qu'il soigne sa tenue. Et c'est si vrai que, chez nous, les tailleurs habillent vieux. Ils poussent le raffinement jusqu'à livrer à leurs clients des vêtements qui, tout neufs, ont déjà l'air portés, et portés par des personnes qui déforment. C'est même surprenant. Je connais un de mes amis dont la jeunesse s'est écoulée entre les mains, si je puis dire, d'un tailleur qui avait le chic « vieux-monsieur ». A vingt ans, et mince comme un roseau, il portait des jaquettes de conseiller général et des vestons de percepteur de contributions. Je le répète, il a passé toute sa

jeunesse à avoir l'air vieux. Mais lorsqu'il a eu trente-cinq ans, un accès d'indépendance l'a saisi, il a quitté ce tailleur (pareil, hélas! à tous les tailleurs), et il en a pris un autre, étranger, qui lui a retiré quinze ans de dessus le dos, comme avec la main. Le cher garçon, maintenant, va donc passer sa vieillesse à avoir l'air jeune. Que la vie est bizarre!

Pour en finir avec cette grave question du débraillé, j'augure très favorablement de l'influence que vont prendre sur nous les modes américaines et anglaises. Nous allons enfin pouvoir, nous autres, ceux qui aiment être soignés, vivre tranquilles, à l'abri des interprétations malveillantes. Et, d'ailleurs, il me semble déjà voir peu à peu monter l'étiage de la correction. Ce n'est pas encore tout à fait l'idéal. On écrase bien encore un peu, par ci par là, dans le métro, les pieds des dames, mais c'est déjà sans arrière-pensée. L'homme prèt à tout, parce qu'il n'a plus rien à déchirer de son costume, se fait rare, et Paris relègue de plus en plus, dans les banlieues lointaines, d'où l'on ne revient plus, les rentiers en alpaga et les manilleurs avachis de naguère.

★

Mais revenons à notre déjeuner.

Chez Footitt, donc, outre le capitaine de l'armée russe, la girl pâle et la dame invisible qui passe les portions par le judas, il y a un perroquet. Rien de plus touchant que de voir le Maître suivre d'un œil attendri les efforts de cette bestiole bariolée pour élever son jeu incertain jusqu'à l'art. Elle est pleine de bonne volonté. Elle a à vaincre une timidité folle : la frousse du public. Elle y arrive. Avec une cuiller à café, elle improvise, tout en grommelant des paroles sans suite, une espèce de parade, elle aussi. Footitt la regarde, tout ému. Il y a dans ses bons yeux cette bienveillance encourageante qui est si douce au cœur des jeunes artistes à leurs débuts. « Ça va bien ! Ça va très bien ! semble-t-il dire. Les progrès sont lents, mais ça va bien. » Et le perroquet, ravi, entonne une marche brésilienne terriblement entraînante, et qui verse l'héroïsme au cœur des convives.

Aux murs, des gravures représentent Footitt dans quelques-uns de ses rôles de jadis. Un surtout, où il apparaît en Arlequin rouge et doré, terriblement jeune. Cher clown génial ! C'était le bon temps. Il y a je ne sais quelle mélancolie dans cet endroit charmant, couleur de peau de châtaigne. Sortons. Faisons un brin de promenade.

☆

Ah! je vous assure que je ne l'ai pas fait exprès. Mais voici Guignol, le délicieux Guignol des Champs-Élysées. C'est même assez piquant, en sortant de voir Footitt, que de trouver ces petits artistes, après tout pas si différents...

Mais, vraiment, vous n'êtes jamais entrée dans ce petit théâtre, ce vrai théâtre de plein-air? Vous me surprenez. Voyez comme c'est sympathique, comme c'est bon enfant. Tous ces gosses qui crient, qui pâment de joie. Sérieusement, vous ne voulez pas entrer? Vous trouvez que nous ne serions pas à l'échelle... Cette objection esthétique seule m'arrête, je vous assure. Car, pour celle de l'âge, nous ne dépasserons jamais, Dieu merci, cette incomparable huitième année où l'être humain jouit de l'absolve sagesse, qui est de comprendre Polichinelle.

Je sais aussi vos idées sur le théâtre. « On doit tout comprendre par les gestes. » Et les gestes de Guignol, on les voit de derrière la balustrade. Dieux! qu'ils sont vivaces, en effet, et intelligibles, et passionnants! Accoudons-nous un instant, méditons. Ce crocodile vert qui veut avaler ce gendarme bleu, ah! je n'ai pas besoin de savoir comment il a été amené là, pas plus qu'on ne songe à se demander pourquoi, dans les mythes solaires, la nuit dévore le jour... Mais toute la

nature est là, dans ce crocodile implacable, qui n'écoutera jamais rien des objections et des criailleries de la civilisation-commissaire. Le commissaire parle et le crocodile avale. Et les enfants, qui sont des mythologues accomplis, comprennent rigoureusement le sens ésotérique de cette fable divine.

Guignol! peut-on imaginer spectacle plus parfait? Toutes les passions humaines, les Marionnettes les expriment, mais avec une sérénité si violente que cela touche à la folie, et qu'alors on est tout rassuré. Notre ridicule et notre absurdité, que ne masque ici aucune réserve en actes ni en paroles, nous apparaissent si drôles d'être absolus que nous n'y croyons presque plus.

Je voudrais relire avec vous, sinon les délicieuses comédies que Duranty (il y a quarante ans) écrivait pour ce théâtre en miniature, au moins cette page où il explique, avec tant de justesse, les raisons de cet attrait exercé sur nous par les Marionnettes :

Voix de perroquets, sifflets, aigres soupirs de clarinette, chocs secs et stridents de bois tendu, folie d'interjections et d'intonations, fureur de bataille, fantastique liberté d'apparitions et de disparitions, masques immuables, gestes bouffons et violents, disproportion de l'être animé avec les objets qui l'entourent; grandes choses rapetissées, petits objets suragrandis, maisons inhabitables, arbres nains, lits de Pro-

custe, montagnes microscopiques, mais bouteilles géantes, marmites colossales, fusils, sabres, parapluies monumentaux : voilà ce qui compose le charme, la fascination de ce spectacle, vainqueur de toute hypocondrie.

On ne saurait mieux dire. Le théâtre des Marionnettes exerce une fascination. La preuve en est la joie folle, délirante, qu'éprouvent les enfants à les voir jouer. Aucune autre récréation, aucun autre plaisir ne les excite à ce point. Ils en trépignent. C'est qu'on ne trompe pas la terrible simplicité du jugement de ces petits êtres ingénus. S'ils sont incapables de percevoir tous les mérites de ces menues comédies, souvent charmantes, ils apprécient fort bien l'essentiel : c'est-à-dire la profonde vérité des sentiments et des passions, et la façon toute crue dont ils sont exprimés. Quand on est en colère, on cogne et on tue; quand on veut voler, on prend dans la poche des gens; on fait toutes choses sans scrupules et sans restrictions. On est en pleine vérité de la nature humaine.

Ne croyez pas non plus que les enfants soient insensibles à la qualité toute spéciale de la mise en scène. Ils goûtent pleinement le contraste entre le décor et les personnages. Pour moi, je ne considère jamais les décors ni les personnages d'une scène de Guignol sans tomber dans une rêverie profonde.

Ces masques immuables, mais, ne nous y trompons point, ce sont ceux du théâtre antique, c'est-à-dire du vrai théâtre, du théâtre éternel. Pas plus dans les accessoires que dans le décor ni sur la face humaine, nous ne devons réellement retrouver l'image exacte de notre vie. Ceci est une illusion moderne et fort naïve, et toute l'insuffisance navrante de notre littérature dramatique contemporaine vient précisément de ce préjugé du naturel, à qui nous devons aussi les niaiseries de la mise en scène naturaliste, toutes les variétés imaginables du *vérisme*.

Au théâtre il faut être surhumain, il faut être en dehors de la véracité quotidienne. Il faut *imposer des prestiges.* Et c'est pourquoi l'acteur antique non seulement représentait des exemplaires sublimes d'humanité, des Dieux et des héros, mais encore cachait sa figure mobile et petite sous un masque aux plans agrandis et simplifiés. Face surnaturelle, de la bouche terrible de qui sortaient les paroles sublimes des mystères tragiques. La Marionnette est la fille réduite, déformée, burlesque de ces acteurs primitifs. Et, si petite à cause de ses proportions particulières, elle est pourtant gigantesque, et hiératique.

On faisait grand bruit, ces récentes années, de la théorie du décor synthétique. Et le fait est que

rien n'est plus évocateur qu'une toile où rien n'est représenté. Elle offre au rêve un champ illimité. Mais la décoration de Guignol, par son extrême simplicité (une rue, une forêt, et un salon, et jamais davantage) se rapprochait bien, elle aussi, de cette formule idéale. La « couleur locale » est un préjugé.

Le grand vice du théâtre contemporain, c'était de sacrifier au dieu Mammon. Un acteur gagne plus qu'un ministre et une soirée passée à l'entendre coûte huit journées de son salaire au petit employé amateur de spectacle. N'aura-t-il donc jamais l'idée de rechercher des plaisirs moins onéreux ? Je ne veux rien préjuger, mais il me semble que l'avenir est aux scènes qui se rapprocheront le plus possible de Guignol. Et pourquoi pas Guignol lui-même ? Quelle épreuve cela serait ! car il ne faut pas croire qu'on puisse confier aux Marionnettes n'importe quoi. Il leur faut du classique, de l'éternel. Tout ce qui est rosse, faux, anecdotique, bien parisien, est injouable chez elles. Par contre, elles seraient géniales dans Shakespeare, et dans les farces de Molière, et dans les tragédies antiques. A les fréquenter, nous retrouverons le sens du théâtre véritable.

*
* *

La comédie finie, il faut bien s'en aller.... Le paysage est joli, délicat.... Si nous allions du côté de l'Arc de triomphe?... Je ne parle pas du grand, mais du joli petit qui est au Carrousel. Il fait merveilleusement beau, le ciel est vermeil, l'air léger. Et puis il y a des curiosités :

D'abord, tout le long des Champs-Élysées, une ligne de chaises de fer peintes en jaune. On les a disposées là pour permettre aux personnes que cela intéresse d'assister au défilé des feuilles mortes, particulièrement somptueux en cette saison. Hélas ! c'est la guerre. Et sauf un malheureux jeune officier au nez bandé de linges, personne n'était assis sur ces chaises. Les feuilles mortes découragées mais feignant la bonne humeur, tournaient en rond, filaient, dansaient, patinaient, avec cette légèreté, cette insouciance délicieuses qui constituent le fond de leur caractère.

Ensuite les marchandes de coco. Je dis marchandes de coco, par habitude. Car il y a belle lurette qu'elles ne vendent plus de coco, mais, — ô modernisme ! — des soda-water. Seulement, comme, en France, la tradition conserve toujours ses droits à côté de ceux, non moins sacrés, de l'évolution, des pains d'épices, décolorés par les années, voisinent avec des bouteilles de soda. Il n'y a d'ailleurs personne pour consommer tout

cela. Car les enfants d'aujourd'hui, s'ils sont trop snobs pour ronger du pain d'épices, ne sont tout de même pas assez affranchis pour aller jusqu'au soda. Et les marchandes de coco, punies d'avoir abandonné le coco, moisissent dans le silence et dans la solitude.

Ensuite, passé la grille du jardin des Tuileries, un large bassin octogonal, fort beau, mais dont je ne conseille pas aux amoureux en peine de marguerite de vérifier les côtés : car, pour peu que d'un doigt attentif et d'une voix distraite, ils comptent : « Un peu, beaucoup, etc. », ils arriveront, fatalement, au terrible « Pas du tout ! » après lequel ils n'auront plus qu'à se noyer, désormais trop sûrs de l'avenir.



Après, immédiatement derrière le bassin, quatre statues consacrées au culte local du loyer, le seul auquel cette peuplade sceptique des Parisiens soit restée fidèle : les dieux-termes, respectivement le terme de janvier, le terme d'avril, le terme de juillet, le terme d'octobre. C'est à ce dernier, un brave dieu d'aspect inoffensif et les bras chargés de raisins que nous adressâmes notre hommage. Dans trois semaines, n'aurons-nous pas à porter, entre les mains de son grand-prêtre le propriétaire, une lourde offrande ? C'est par millions que chaque

année se chiffre le total de l'argent donné par les Parisiens soumis aux Dieux-Termes. Et il est même surprenant que, si riches, ces pauvres divinités n'aient après tout que des statues de pierre grise de valeur médiocre, un peu rongées, entourées de chaises de fer et d'une sarabande de feuilles mortes, ivres mais pauvres corybantes. Il doit y avoir du coulage

Depuis la guerre, les Dieux-Termes sont d'ailleurs en butte à la persécution d'une divinité nouvelle au nom terrible : Moratorium. Ce redoutable rival a confisqué pour lui les offrandes et les hommages adressés aux Termes. Les grands-prêtres propriétaires en ont déchiré d'horreur leurs habits sacerdotaux et en ont oublié leurs prières rituelles, les incantations irrésistibles du *Bail*, avec lesquelles ils fascinaient le peuple faible des Locataires. Il y a quelque chose de changé à Paris. Le crépuscule des Dieux-Termes est commencé.



Enfin, parmi maintes statues, dont la moindre vaudrait le voyage, le Bosquet d'Atalante... Endroit délicieux... Séparés par un palmier (désastreux d'ailleurs, lui, le palmier, tout à fait pareil à celui des arrière-boutiques des cafés de province; mais il se perd dans l'ensemble), Atalante sur son socle

et Hippomène sur le sien, courent. Atalante est charmante, sa jambe d'une finesse rare, et elle regarde son rival, de côté, d'un air de défi. Celui-ci (il ressemble trait pour trait à l'architecte Paul Follot) s'apprête à lancer la pomme. Mais il n'en fait rien. Depuis tant d'années que cela dure, le jeune dieu qui est à l'autre bout de la pelouse, cocher idéal dont ils seraient les deux coursiers sans rênes, n'a pas daigné donner le signal du départ, et les deux adversaires restent là, rigoureusement alignés dans cette pose pleine de promesses, et si fatigante. Ils ont d'ailleurs des compensations. Les moineaux, les charmants moineaux de Paris leur rendent visite, et s'amusent autour d'eux à mille jeux frivoles. Pour ma part, en cet après-midi mémorable, je vis distinctement sur la tête de chacun des jeunes héros un sémillant moineau faire l'aigrette, après s'être niché amoureusement au creux de leur épaule....



Nous allons, si vous le voulez bien maintenant, nous allons prendre une voiture pour nous rendre au Jardin des Plantes, parce que, en cette saison, le Jardin des Plantes est bien l'endroit de Paris dont la mélancolie est la plus profonde et la plus exquise que je connaisse.

Mais nous avons le temps. Comme vous êtes trop fatiguée pour aller à pied, et que cependant cette allure de la promenade à pied serait la seule idéale, nous prendrons un fiacre, ce qui fait que nous irons à peu près aussi doucement.

Se presser est honteux.

Se presser est criminel.

Si tout le monde était comme nous, si tout le monde savait le prix du temps et le savourait comme il convient, ah ! que de bonheur goûterait l'humanité. Si tout le monde était comme nous !... et comme le vieux monsieur dont le buste (chef-d'œuvre de ce pauvre et cher José de Charmoy) fut si longtemps dans votre jardin, à même le sable de l'allée, et tout à fait comme s'il sortait de terre entre les pelouses. On lui passait la main sur la tête, sur sa grosse tête de penseur. Et on voyait bien qu'il vous regardait en dessous, avec son air inexprimablement mêlé de goguenardise et de rêverie....

Le vieux monsieur, c'était Renan. Et notre nonchalance, à côté de la sienne, apparaît comme tout simplement une espèce de vertige....

Dans ses « souvenirs de jeunesse », il raconte cette anecdote charmante, révélatrice de sa délicate sensibilité. Il ne pouvait, paraît-il, et quelle que fût la circonstance, se hâter. Par exemple s'il

avait à prendre un train. Car il pensait malgré lui aux autres voyageurs et il se disait que s'il se pressait, lui, alors que ceux-ci, pour une raison ou pour une autre, ne le pouvaient point, il leur portait préjudice. Arrivé avant eux, il usurpait en quelque sorte leur place, la bonne place à laquelle ils avaient droit, puisque normalement ils devaient arriver les premiers.

Ainsi cet homme courtois, qui poussait la politesse jusqu'aux extrêmes limites imaginables, ne cessait de se cultiver lui-même et de penser aux autres, même dans des occasions aussi futiles.

Futiles d'ailleurs, est-ce bien le mot juste ? Pour le vrai sage, il n'est rien de futile. La moindre action de la vie familière peut revêtir un sens et posséder une grave portée. C'est même à ces nuances qu'on reconnaît le philosophe. La foule agit au petit bonheur et suit inconsciemment ce qui se fait : parfois des traditions, et c'est tant mieux, mais le plus souvent des habitudes, hélas ! Le philosophe vérifie ses actes les plus menus, les pèse et tâche de les mettre d'accord avec les principes sur lesquels il appuie sa morale, sa métaphysique.

Renan vivait, heureusement pour lui, à une époque infiniment moins bousculée que la nôtre. Que dirait-il, s'il contemplait nos agissements sin-

guliers, notre agitation d'hystériques? Mais déjà il voyait se gonfler les premières vagues du flot qui depuis nous submergea, et sa vive susceptibilité souffrait. Il était componctueux, lent, mesuré, il savait quelle nécessité il y a pour le savoir et pour la méditation à rester entourés d'une atmosphère de calme. Mais surtout il lui eût été impossible de tolérer le moindre manquement à cet altruisme délicat qu'il professait, à ce profond et sincère respect qu'il avait des autres. Qu'on ne s'y trompe pas : cette extrême politesse n'a rien du mécanisme quasi rituel qu'on suppose (assez arbitrairement d'ailleurs) à la courtoisie chinoise, elle n'est pas le masque d'une ironie sceptique, d'une foncière indifférence. Nullement. C'est au contraire le signe, assez menu mais extrêmement caractéristique, d'une âme éprise avant tout d'ordre, de mesure, de perfection sociale. Ne pas se hâter! quelle devise féconde! C'est presque un programme d'existence.

Et d'abord, c'est la condition d'une vie harmonieuse. Les gens qui se pressent ne font rien de bon. Ils croient, par ce moyen, atteindre plus vite le but qu'ils se sont proposé. Mais c'est une pure illusion d'optique morale. Car, insensiblement, ils prennent l'habitude de la hâte et finissent par se bousculer pour les raisons les

plus vagues, et même sans raison aucune. Cette trépidation constante, détraquante d'ailleurs pour leurs nerfs, fonctionne si l'on peut dire à vide. Et cela les amène, tôt ou tard, précisément à vivre sans but, j'entends sans un but digne d'un homme, mais pour mille projets confus, vains, absurdes... Et pendant ce temps-là, leur influence, en quelque sorte magnétique, agit sur leur entourage de la façon la plus fâcheuse. Elle crée un tourbillon dans lequel sont entraînés malgré soi des êtres qui sans lui fussent restés paisibles. Et je ne parle pas des déformations corporelles, des *tics*, des maladies nerveuses engendrées par cet état d'esprit. L'homme qui se hâte perd peu à peu le sentiment de sa dignité d'attitudes, de sa maîtrise de soi et il lui devient tout à fait impossible de goûter les nobles bienfaits du loisir.

Et encore ces conséquences de l'agitation sont d'un ordre tout physique. Moralement (c'est le point de vue auquel se plaçait Renan), c'est encore pire.

Quel que soit le motif auquel obéisse d'abord l'homme qui se maîtrise avec assiduité, il arrive un moment où cette maîtrise équivaut pratiquement à l'altruisme le plus authentique. Telle est la force que possèdent les raisons primitives des choses. Mais l'agité ne pense qu'à soi. Il ne réfléchit aux autres que le temps de se dire : « Je

leur passerai sur le corps. » Morale de concurrent au mât de cocagne, exactement. On prend ainsi l'habitude de mépriser le mérite. Si une place est à prendre et qu'on sache pouvoir y parvenir par cet immoral raccourci qu'on appelle l'intrigue, on n'hésitera pas à le prendre, se gaussant d'un mérite qui n'a servi de rien aux rivaux et dont on peut si bien se passer.

Hélas! combien sont-elles, les âmes réservées et susceptibles, sur le modèle de celle de Renan? Personne ne s'efface plus pour laisser passer la faiblesse, le talent, la beauté. La force seule a tous les droits. Ah! pourquoi n'avons-nous pas été élevés à cultiver la modération, le calme, la déférence envers autrui? Pourquoi voulons-nous toujours arriver les premiers dans toutes les gares d'où partent les trains pour la vie?

* * *

En attendant le train, il ne passe toujours pas de fiacres... Rien que des autos, toujours pleines d'ailleurs, et toutes conduites par des apaches ivres, et toutes battant pavillon blanc. Plus souvent que j'irais confier ma « carcasse divine » à ces roulants sarcophages. Mais comme nous commençons à en désespérer, voici que, du bout de la rue de Rivoli, arrive sur cette place où rêve une

Jeanne d'Arc en or, fétiche des Anglais, une voiture hippomobile, conduite par un vieillard à la Renan précisément, onctueux, désabusé et un peu tassé sur lui-même. La voilà qui nous fait signe, ou plus exactement qui s'arrête, épuisée. A vrai dire les trois objets qui la constituent : le cocher, le cheval et la voiture semblent ne former qu'un seul corps arrivé à l'extrême bout de sa vitalité. Cet objet apocalyptique échoue à nos pieds comme s'il espérait trouver dans notre pitié je ne sais quel stimulant pour repartir. Nous ne pouvons pas lui refuser notre aide. Acceptons les offres qu'il nous fait, n'écoutons pas notre raison qui nous dit que notre double poids risquerait d'appesantir encore le vol fatigué de cet oiseau blessé.... Pensons au contraire à ces hommes, malchanceux et tristes dans le célibat, qui reprennent vigueur lorsque, mariés à une épouse qui leur apporte aussitôt deux enfants, il leur faut soudain trouver de quoi nourrir ces hôtes inattendus...

Mystérieuse raison de l'absurde, que tu es profonde !

Car à peine sommes-nous installés dans cette calèche qu'elle repart, avec une vigueur insoupçonnable, d'un pas lent certes, mais soutenu. Et les ressorts sont tellement fatigués qu'ils en sont redevenus souples.

Nous nous servons ici, ma chère Natalie, d'une chose qui, dans quelques années, sera aussi périmée que les carrosses de nos aïeules, et ce sera bien dommage.

Je sais tout ce qu'on pouvait dire contre les fiacres. Ils étaient sales (celui-ci l'est à un point où ça devient émouvant); ils étaient incommodes, n'allaient pas vite (si celui-ci s'avisait d'une telle folie, nous nous effondrerions dans ses débris) ; ils étaient conduits par des hommes arrogants et mal tenus (le cocher de celui-ci est d'une politesse navrée, qui me consterne plus que l'insolence). Ils nous ont fait prendre des rages terribles. Nous nous sommes souvent dans leurs flancs consumés d'impatience.

Je sais tout cela, qui est fort exagéré. Ce sont les arguments des amis du progrès malgré tout. Ils valent ce que valent ceux qui les prononcent, c'est-à-dire pas grand'chose.

Et d'abord si les fiacres étaient sales, il faut n'en accuser que le public. Il y a des gens qui se conduisent partout d'une façon déplorable. Ils s'étalaient dans les fiacres, ils y prenaient leurs aises, y répandaient l'odeur et les cendres de leurs infects cigares, y essuyaient leurs semelles aux strapontins. Encore je ne cite que les plus anodins de leurs méfaits. Les pauvres cochers ne

s'apercevaient de ces désastres que le soir, à la remise, et ils pestaient. Les premiers temps, ils s'efforçaient de réparer les dégâts. Mais, à la longue, ils se lassaient. Eux-mêmes, vieillissant dans un métier difficile et chaque jour plus menacé, ils se négligeaient eux aussi, comme leurs instruments, et c'est après qui sait quelle laborieuse et digne carrière que nous assistions à ces cortèges lamentables où l'automédon, le char et le coursier, également usés et désabusés, nous semblaient des fantômes pleins de reproches.....

Et puis, il faut bien le dire, c'est le vieux fiacre qui était laid et sale. Et s'il y en avait tant de vieux, c'est que, trop sûrs d'avance de leur écrasement par la concurrence effroyable des autos, on ne se donnait plus la peine d'en fabriquer d'autres. Alors ils s'épuisaient. Mais j'en ai connu d'adorables, notamment certains tout tendus de drap rouge et éclairés la nuit par une minuscule ampoule : des merveilles de confort, bien suspendus, jolis à regarder comme de petits salons. Et quand on voyageait là-dedans, on n'avait qu'un regret : celui d'arriver. Hélas ! eux aussi se déciment. Lorsque j'en rencontre un (et cela devient de plus en plus rare), je le hèle, même si je n'en ai nul besoin, uniquement pour me faire

conduire par lui, n'importe où..... Et je vous assure qu'alors je mesure l'étendue de la maligne calomnie qui fait peser sur ces pauvres cochers le soupçon de la grossièreté. Je n'ai jamais vu, au contraire, gens dont la correction de langage soit plus exquise, la politesse plus prévenante. Ils se rangent contre le trottoir, élégamment, ils font saluer leur cheval, ils s'informent aimablement du lieu où ils vous doivent conduire, ils entr'ouvrent eux-mêmes la porte. Pour un peu, ils vous feraient un marchepied de leurs mains croisées. C'est touchant.

Quant à n'aller pas vite, ce reproche absurde ne prouve qu'une chose : l'inconscience, sinon la mauvaise foi de ceux qui l'articulent.

N'aller pas vite? Cette malice ! Bien sûr qu'un fiacre ne peut pas rivaliser de rapidité avec un taxi. Mais à l'époque où l'abus de ce dernier moyen de locomotion n'avait pas détraqué précisément ce qui nous restait de pondération et de respect du temps, nous n'avions aucun moyen de comparer avec quoi que ce fût la vitesse des voitures de place et nous trouvions qu'elles arrivaient bien suffisamment tôt. S'il fallait une demi-heure pour aller par exemple de l'Opéra à l'Étoile, on calculait là-dessus. Ce n'est pas la faute des fiacres si ces folles d'automo-

biles (1), avec leur fierté imbécile, accomplissent ce trajet en dix minutes. Elles ont, si l'on peut dire, gâté le métier.

Le fiacre représentait pour nous la suprême possibilité de flâner, de se promener. Aujourd'hui, avec l'auto, on vole. Il semble que tout le monde soit appelé par de pressantes affaires. Le plus comique, c'est que ce sont surtout les oisifs qui se servent de cet engin meurtrier. Ils n'ont rien à faire, mais ils s'y précipitent. Les malheureux! Alors qu'il est si doux d'aller à petits pas, de regarder les rues, les arbres, les boutiques, les passants. Je souhaite qu'un jour les riches, s'apercevant enfin de la mauvaise plaisanterie qu'on leur a faite en les condamnant à la vitesse, comme de simples prolétaires se hâtant vers le pain, emploient leurs ressources à restaurer la noble industrie de la voiture à cheval. Hélas! il sera peut-être trop tard!

Avant d'entrer dans le Paradis terrestre des Animaux et des Plantes, je prierai cet excellent automédon d'aller nous attendre, avec son char, à la porte de la rue de Buffon, par laquelle je compte sortir.

---

(1) On m'a déjà fait remarquer que l'Académie française a décidé que le mot *automobile* serait masculin. Je le regrette, mais, tant que je vivrai, il sera pour moi féminin. La désinence en est trop molle, trop douce. Ça fait plus joli. Et puis la chose est assez triste sans encore enlaidir le mot. Qu'au moins lui, reste agréable.

Je ne connais rien de plus exquis, en cette saison incertaine et bizarre où il semble que l'été veuille maintenir ses droits, malgré les avances que touche déjà l'hiver sur le pauvre héritage de l'automne, je ne sais rien de plus exquis qu'une promenade en ce pays.

Ah! le bel et mélancolique endroit! Et comme il est bon qu'il existe ainsi, dans cette capitale de vertige, un refuge pour la méditation, la rêverie et le silence! Quelle leçon muette et profonde nous donnent ici les bêtes et les plantes!

L'hiver nous saisira demain, et nous serons, puisque la nature nous refusera ses bienfaisantes distractions, la proie des mille riens dont la civilisation croit impossible de se passer. Mais aujourd'hui nous appartient encore.

Que ne pouvons-nous le prolonger! Que n'imitons-nous la sagesse de ce vieux marabout debout sur une patte, les yeux pleins de nostalgie, et tout pareil, avec son crâne déplumé et son air d'austérité tranquille, à quelque rabbin des tableaux de Rembrandt! Nous préférons prendre exemple sur les singes, ces perpétuels agités. Mais, au fond, nous n'avons pas leur sérénité. Car les singes s'agitent. c'est vrai, mais ils savent ce qu'ils font : c'est pour jouer, par hygiène. Et avec quelle suprême indifférence ils arrêtent

le jeu! On voit bien alors qu'ils n'y mettaient rien d'eux-mêmes. Tandis que nous..... ah! pauvres fous!

Il y a aussi des cygnes et des élans, des oiseaux de proie magnifiquement calmes et méprisants, des zèbres et des crocodiles, des poissons singuliers, et de fabuleux serpents, avec leur terrible œil fixe et glacé, leur peau de marqueterie, et enfin ces étonnantes, ces admirables tortues éléphantines à qui il est arrivé, il y a quelques années, une aventure si extraordinaire.

Personne n'en a parlé, bien entendu, parce que personne ne s'intéresse jamais aux événements vraiment passionnants de l'existence. Mais moi qui ne comprends rien à l'actualité parce que je vis dans l'éternel, moi je me souviens.

Vous les voyez, les chères petites (simple manière de parler, puisqu'elles sont énormes.....). Vous avouerez que j'ai parfaitement raison si leur taille colossale, leur lenteur, leur calme, leur sérénité me plongent dans le ravissement. Leur attitude dans la vie a quelque chose de si noble, de si posé, de si digne, de si harmonieux pour tout dire, qu'elle me semble donner une véritable leçon aux gens frivoles et remuants qui les viennent contempler. Je me rends très bien compte des raisons qui ont poussé les mythologues hindous

à placer l'Univers sur le dos d'une tortue : il n'y pouvait pas être plus en sécurité.

Eh bien! depuis quelque temps (ça se passait en 1913), les tortues éléphantines donnaient tous les signes d'une agitation insolite. Elles allaient, elles venaient, elles couraient, elles se trémoussaient comme de jeunes élèves du corps de ballet. Ces sauts, ces bonds, ce trouble incompréhensible plongeaient leurs gardiens dans la stupeur. De telles manifestations de joie n'étaient certes point naturelles. De quel mal inconnu souffraient-elles? Car les tortues gardent d'habitude une telle impassibilité que, dès qu'elles la perdent, on peut tout supposer, on a le droit de penser qu'elles subissent les pires tortures. L'anxiété des honnêtes cornacs était grande. Que faire?

Or, l'un d'eux, faisant sa ronde au petit matin, ne fut pas peu surpris de voir, penchée sur les tortues, une forme singulière. Il s'approche, et que distingue-t-il? un monsieur très correct, vêtu d'une docte redingote et coiffé d'un chapeau haut de forme, des lunettes éteignant l'éclat des regards. A genoux, deux bouteilles posées à ses côtés, le bonhomme faisait téter à une tortue une seringue, et la tortue la suçait, comme elle eût fait d'un biberon.

Naturellement, le gardien se précipita sur lui

et le secoua sans nul respect pour son air vénérable.

L'autre se rebiffa, tenta d'expliquer ses raisons : « J'ai trouvé un stimulant pour animer ces intéressants animaux. Et je vous assure, cela leur procure beaucoup de joie. »

— En attendant, je vous conduis au poste, déclara le gardien, ne voulant pas en entendre davantage.

Le commissaire de police exigea de son prisonnier un supplément d'explications. Puis comme il n'y comprit rien, il le crut fou, et l'affaire n'a pas eu d'autres suites, du moins que je sache. Car si le pauvre savant fut enfermé avec les fous, cela ne fit jamais qu'un inventeur de plus dans les asiles, tous peuplés de génies incompris. Mais les tortues?

Car enfin, peut-être y avaient-elles pris goût à cet élixir miraculeux, peut-être l'aimaient-elles avec passion. Il faut bien d'ailleurs qu'il en soit ainsi. Car on ne fait pas faire aux tortues ce qui ne leur plaît point. Rien n'est plus obstiné, plus réfractaire. On les tuerait plutôt que de leur faire avaler une feuille de salade de plus qu'elles ne veulent. Si elles tétaient ainsi la seringue du maniaque, c'est qu'il l'avait remplie d'un élixir excellent. Et qui sait? peut-être ne l'était-il point qu'à leur gourmandise, peut-être l'était-il aussi à

leur santé. Peut-être la découverte de cet homme était-elle sérieuse. Seulement — comme il s'occupait d'animaux dont personne ne s'inquiète d'habitude — il a tout de suite eu l'air d'un fou. Un ami des animaux (à moins qu'il ne s'agisse de la douzaine environ d'espèces dont il est de mode d'avoir chez soi des exemplaires) paraît toujours quelque peu loufoque. Si à cette passion il ajoute le besoin de les soigner, alors il passe pour tout à fait détraqué. Il faut, voyez-vous, quand on est prudent, bien cacher à tous ses passions insolites..... Ainsi se défend la société, qui ne saurait vivre dans la complexité. Elle a besoin de règles morales extrêmement simples.

Après tout, peut-être a-t-elle raison. Et, en enfermant le bienfaiteur des tortues, protégea-t-elle ces dernières contre un malheur plus grand encore. Car rien dans le monde (surtout celui du Jardin des Plantes) n'est fait pour des tortues actives. Il faut donc, pour qu'elles soient heureuses, qu'elles restent lentes et méditatives. Imaginez leur enfer moral, le supplice de leur vie intérieure si, définitivement intoxiquées par leur savant ami, elles y avaient gagné un impérieux, un *absolu* besoin de liberté. Elles fussent mortes de désespoir dans leur enclos. « Rapetisse ton cœur », dit le proverbe chinois. C'est le secret du

bonheur, pour nos frères chéloniens comme pour nous.

*
* *

Tous ces animaux, que ronge le spleen de l'exil et l'ennui de la captivité, déambulent dans ce jardin avec un air singulier d'être des ombres. Oui, c'est cela, le Jardin des Plantes fait penser aux limbes. Tant de cris d'oiseaux et même parfois de grondements et de glapissements n'altèrent point l'impression de silence absolu qui plane ici. Ils l'accentuent au contraire et lui ajoutent je ne sais quoi d'étrange et d'inquiétant. Sous les futaies basses, l'air semble inerte, l'eau coule avec des reflets froids : tout baigne dans une atmosphère de rêve..... Les Champs-Elysées des animaux.

Et voilà qu'en débouchant sur la grande allée centrale, bordée de plantes exotiques jaunies et fanées par l'automne, nous voyons, au fond d'une nef pâle et dorée formée par les platanes, un soleil tout rouge qui se couche dans un ciel violacé et qui ressemble à une planète morte. Un soleil de commencement du monde, éclairant un paysage vide et minéral, un soleil vraiment extraordinaire. Et je n'oublierai jamais cet après-midi.

Rien n'est plus anachronique et absurde que cette foule parisienne, d'ailleurs discrète, qui se

promène dans ce paysage antédiluvien. Mais on finit par ne plus la voir, tout absorbé qu'on est par des spectacles plus hauts et plus rares.

Mais je ne veux pas quitter le Jardin des Plantes sans aller rendre visite :

d'abord, parmi les mille cailloux du Musée de Minéralogie, à mon âme qui, selon la parole de mon cher maitre Élémir Bourges, est enfermée dans une belle sphère de cristal fumé. Vous la voyez, mon âme!.... Elle est trouble comme une opale. Si vraiment elle est comme ça, je l'aime beaucoup. C'est si beau, le cristal fumé!....

ensuite, devant la porte de ce même Musée, à la fameuse idole que Pierre Loti rapporta de l'île de Pâques, lors de son premier voyage d'aspirant de marine. Il avait dix-huit ans. Cette idole n'est qu'un masque, mais extraordinaire. Elle fait partie d'un peuple considérable de statues qui jonchent le sol de cette île perdue au milieu du grand Océan et qui sont si vieilles, si fabuleusement vieilles, que personne ne peut savoir leur âge, ni à quelles civilisations elles appartiennent, ni même à quelle race humaine. Des centaines et des centaines de milliers d'années nous séparent d'elle. Quels abîmes! Elle est là, cette tête de pierre ou de lave, à l'entrée du cabinet de Minéralogie, et ses traits effrayants, simiesques et cependant très

humains sont empreints d'une vie encore intense, et ses orbites profondes créent l'illusion d'un regard quasi divin.

Et qu'elle est belle la page où Loti, qui l'a vue, raconte la danse sur ces nobles et animales figures des pauvres sauvages polynésiens qui ne savaient pas ce qu'elles représentaient.

Des gens nous suivent en grande troupe, ce matin, à travers la plaine d'herbages mouillés et, arrivés là-bas, se mettent à danser sur les dalles funéraires et sur les idoles couchées, à danser partout comme une légion de farfadets, échevelés et légers dans le vent qui siffle, nus et rougeâtres, bariolés de bleu, corps sveltes et clairs parmi les pierres brunes et devant les horizons noirs; ils dansent, ils dansent, sur les énormes figures, heurtant de leurs doigts de pied, sans bruit, les fronts des colosses, les nez ou les joues. Et l'on n'entend guère non plus ce qu'ils chantent dans le fracas toujours croissant des rafales et de la mer (1).....

Quelle émotion de nous trouver soudain, nous éphémères, confrontés à cette face volcanique qui est peut-être le vestige le plus ancien des âges passés et de nos mystérieux ancêtres! Penser que cet objet est venu du fond des siècles et des soli-

(1) Pierre Loti : L'*Ile de Pâques*.

tudes océaniques, comme à notre rencontre, et que, à vingt mètres de là, fument les usines, s'agitent de petites passions, de minuscules intérêts. On se perd dans une rêverie sans objet et l'on s'en va, sans paroles. Et l'on retrouve avec un peu de stupeur et je ne sais quelle tristesse aiguë les choses de notre vie moderne et surtout ce bruit et cette hâte, pourquoi ? vers quoi ?....

*
* *

Il le faut bien pourtant. Comment d'ailleurs résisterions-nous aux sollicitations impératives de ces archanges sans glaives que l'on appelle les gardiens du jardin ? Ces gens-là ont une façon si vive et si définitive de vous chasser du paradis des bêtes qu'on dirait qu'ils y ont quelque intérêt personnel. Quelle hâte bizarre ont-ils donc d'être enfin seuls ? Que vont-ils faire avec ces pauvres bêtes ? Je n'ose tout de même pas croire qu'ils aveuglent les chouettes, qu'ils fassent des grimaces à l'ours blanc.

Non, ce sont simplement des gardiens, et qui jouent leur rôle. Ils ont fini par le prendre au sérieux. Ils gardent ce jardin, absolument comme si tout le monde avait envie de le voler, ou de l'abîmer..... Ces dignes vieillards ne songent rigoureusement qu'à une chose : fermer les grilles.

Toute la journée, ils se promènent, inquiets et vacants, ne sachant vraiment à quoi occuper les longues heures qui les séparent du bienheureux moment où ils pourront, enfin toute cette foule écoulée, rendre le jardin au silence et à la solitude. Eux-mêmes n'en jouiront point puisqu'ils iront, aussitôt leur tâche accomplie, se coucher. Mais ils auront accompli leur tâche. Il faut les voir rôder autour des amoureux, des petits enfants et de leurs pâtés de sable, des nourrices, des poètes et des dames désabusées qui sont assises sur les bancs en faisant de la tapisserie. Ils ne sont, de toute leur carrière, jamais même effleurés par l'idée que ce jardin, après tout, pourrait bien avoir été mis là pour distraire les promeneurs. Non, à l'inverse, ils croient dur comme fer que les promeneurs constituent une sorte de parasites fort dangereux et inévitables, attirés par les jardins comme les pucerons par la feuille du rosier, et tolérés, quelques heures par jour, par une autorité publique vraiment trop faible. Heureusement qu'il y a les contraventions, et aussi le bienheureux instant où l'on crie : « On ferme! on ferme! » en poussant dehors ces importuns.

Et ils sont tous pareils, tous les gardiens. C'est la fonction qui veut ça. L'homme le plus libéral et le plus conciliant du monde, le plus large, le

plus indifférent aux distinctions du tien et du mien, devient, une fois revêtu de son uniforme, — s'il en possède un, — ou réintégré dans son local, un autre personnage, inabordable, irréductible, inhumain.

Le Bibliothécaire, par exemple. Celui-là est aussi dans son genre un être féroce, malgré l'aménité apparente de ses manières. Il considère les gens qui viennent lire des livres comme ses ennemis personnels. Et ne croyez pas que ce soit seulement égoïsme de sa part, l'irritation de quelqu'un qu'on dérange. Le pauvre ! il préférerait monter sur des échelles deux fois plus hautes et déplacer dix fois plus de volumes à condition que ce fût dans la solitude. Mais ces gens !... ces affreuses gens qui viennent là, s'attabler, qui ouvrent les livres en faisant, horreur ! craquer le dos de la reliure, ces gens qui toussent sur les pages, qui y jettent du tabac à priser, qui y laissent les traces grasses de leurs doigts !... Ah ! l'idéal serait une bonne bibliothèque où il n'entrerait jamais personne, où les travaux de réfection dureraient du premier octobre au premier août. Il ne resterait que deux mois de vacances, et les quelques rares obstinés de cette chaude saison, eh bien ! on les contenterait avec l'encyclopédie Larousse ou les romans de Gustave Aymard, ces volumes

étant d'habitude sacrifiés, et constituant la part du feu. On les abandonnerait au public dans une salle à part, absolument inconfortable et décourageante. Et le bibliothécaire resterait enfin seul maître de la situation.

Et de toutes les professions ainsi, j'entends de celles où l'on a quelque chose à garder. Le douanier?... N'insistons pas. La receveuse de tramways? Elle emploie toute sa persuasion à suggérer aux voyageurs l'idée de ne pas entrer dans sa voiture et aussi, lorsque ce moyen est insuffisant, toute sa force à les en empêcher. Dickens nous a laissé des directeurs de pension des portraits étonnants d'où il ressort, clair comme le jour, que ces dignes messieurs n'avaient point dans la vie d'autre but que de garder en effet les enfants, c'est-à-dire de les empêcher, par tous les moyens possibles, voire la famine et les coups, de devenir des hommes.

Quant à l'aliéniste, son cas est encore plus complexe. Car non content de veiller sur les fous de sa maison, il n'a de cesse d'avoir persuadé aux personnes saines du dehors qu'elles aussi sont folles et que par conséquent leur place est chez lui. C'est, un peu, n'est-ce pas, un mégalomane de la conservation.

Il n'y a décidément que les militaires allemands qui n'entendent rien à leur métier. Car, préposés

comme ils l'étaient à la garde de guerre, ils ont été assez distraits pour la laisser s'échapper. Aujourd'hui, les voilà bien attrapés.

*
* *

Nous ne pouvons pas cependant rester indéfiniment ainsi, à faire le pied de marabout, sur le trottoir de la rue de Buffon. Il est très tard. Il faut songer au retour. Ces grands voyages sont d'ailleurs épuisants. Songez que je suis debout depuis ce matin et que, pendant ces quelques heures, nous avons vu un clown anglais restaurateur, une tragédie aux Champs-Élysées, un cocher aimable et son fiacre, Renan et ses scrupules, tous les animaux de la terre, plus les tortues (qui sont d'origine céleste), une statue antédiluvienne et des gardiens quasi centenaires.

Pour ma part je n'en puis plus. Il me reste tout juste assez de force pour regrimper dans le fiacre sans âge qui nous attendait à la porte et pour, me laissant dériver dans la rivière du crépuscule sur cette barque ruineuse, regarder les rivages qui passent.

Je ne connais rien de plus doucement mélancolique que de voir s'éteindre, dans ces jours d'automne, la gloire des arbres que l'on entrevoit, au passage, au-dessus des murs des derniers jardins

de Paris. C'est d'ailleurs une agonie somptueuse. Les marronniers partent les premiers : ils sont déjà tout en or et en bronze que les platanes, résistant jusqu'au jour suprême, demeurent d'un vert jeune et frais comme au printemps. Les peupliers, aux moments de l'orage qui sont vraiment pour eux les moments de l'adversité, sèment leur fortune et se retrouvent, le soleil revenu, tout dépouillés, cependant que les pelouses, enrichies de toute cette fine monnaie, luisent avec splendeur. Au milieu des teintes changeantes de ces frondaisons pourpre, rouge, orange ou ocre, les sapins et les pins, éternellement habillés de vert sombre, restent immuables. Tout cela est très beau, qui réjouit encore les yeux dans Auteuil, dans Passy, et dans certains autres vieux quartiers... Mais tout cela est inquiétant et fragile, tout cela est effrayant de provisoire, tout cela est menacé. Et l'on se dit, devant chaque arbre qui se défait ainsi : « Sera-t-il encore là l'année prochaine ? Assistera-t-il, lui aussi, à la reprise du « sacre du Printemps » ? Hélas ! pour la plupart, c'est le grand mystère, l'angoissant inconnu !...

Certes, ceux qui décorent quelques parcs somptueux n'ont pas trop à craindre. Ils jettent vers les belles maisons tranquilles au fond des allées un regard rassuré. Non, les maîtres de ces demeu-

res ne les abandonneront point à la hache... quoique... On ne sait jamais. Mais enfin l'espoir leur reste. Tandis que les autres, ceux des petits jardins étroits, touchant orgueil des dernières maisons basses, avec grille et glycine, les pauvres autres!... Ils peuvent trembler, et ce n'est pas que de froid...

Ah! c'est qu'on démolit terriblement vite à Paris! Passy n'est déjà plus que l'ombre de lui-même : son rêve est de devenir une sorte de plaine Monceau, moins le parc. Il le deviendra. Auteuil se maintient mieux, et pourtant, que de menaces!... Tous les jours on y bâtit un immeuble. Chaque arbre est remplacé par une colonne montante. Et les pauvres jardins, écrasés entre les abruptes murailles des gratte-ciels, semblent crier grâce. Personne n'y fait plus attention. Ils sont véritablement condamnés. Il en est qui, par suite de hasards, ne sont pas aussitôt exécutés, soit que le terrain sur lequel ils furent dessinés présente trop d'humidité, soit que le propriétaire n'ait point assez d'argent pour construire sans délai. Alors, ils demeurent, plus ou moins longtemps. Mais comme on ne s'en occupe plus (ce n'est pas la peine), ils retournent tout doucement au terrain vague. On les dirait perdus au fond d'un puits, avec leurs bancs pourris de pluie, leurs

amas de feuilles décomposées, les invasions de leurs orties. J'ai notamment assisté à l'agonie d'un figuier. Ah ! je vous assure, il eut du courage.

Tout jeune encore, il avait dû déployer au dernier printemps ses admirables feuilles vertes et parfumées, gorgées de cette sève enivrante qui ressemble à un lait. Et maintenant, un mur de pierre de taille, de toute sa masse pressée contre lui, le dominait, le jetait de côté, versant sur lui une ombre éternelle et maléfique. Il était tout entouré de gravats, de briques cassées, de tas de chaux, d'instruments de maçons. Ce n'était plus un jardin qu'il dominait, c'était un chantier... Mais la chose entre toutes effrayante et qui le rendait si pitoyable, c'est qu'il était entièrement poudré à blanc par la poussière des pierres sciées tout le jour autour de lui. Encore toutes fraîches, encore en pleine croissance, ses pauvres feuilles étaient comme roulées dans cet enduit sale et blanchâtre. Je crois que la mort brutale et définitive eût mieux valu que cette déchéance sans gloire. Le progrès ne se contente pas d'être cruel, il impose encore à ses vaincus une défaite ignominieuse.

Auteuil est d'ailleurs rempli de ces affligeants témoignages. Une villa de la rue Théophile-Gautier

s'enorgueillit d'un cèdre du Liban, majestueux et découpé comme dans une estampe, mais il reste seul sur une famille de sept, qui furent célèbres, et son arabesque incomparable se découpe ridiculement sur une façade de caserne. Non loin de là, quatre ou cinq vastes terrains de lotissement attestent la présence jadis d'un parc seigneurial dont ils sont les débris. Quelques beaux platanes, des érables, des sapins veillent, avec sérénité, sur une couple de chèvres et des poules, mystérieusement égarées là. Ils semblent ne pas se douter du sort qui les attend et, bienfaisants jusqu'au bout, ils présentent aux habitants des immeubles voisins le spectacle reposant de leur automnale beauté. Hélas ! pour combien de temps ?....

INTERMÈDE D'AUTOMNE

2 octobre.

PHILOSOPHIE DU DÉMÉNAGEMENT

C'est la coutume, chez ceux que les circonstances, ou leur caprice, obligent à déménager, d'envisager cette éventualité avec désespoir. Et moi-même, qui vis en ce moment-ci au milieu des meubles éventrés, de la paille sèche des paniers et des bibelots répandus à terre, moi-même je ne comprends que trop cet état d'esprit, puisque je le partage.

Un déménagement constitue, pour la sensibilité d'un homme moderne, le spectacle le plus affreux, le plus déprimant qu'il lui soit donné de contempler. Il semble que tout soit perdu parce que nous ne retrouvons plus notre brosse à dents. L'impossibilité où nous sommes de mettre la main sur notre papier à lettres nous fait envisager avec le plus sombre pessimisme tout ce qui con-

cerne la littérature épistolaire et nous laissons en retard un courrier de quinze jours plutôt que de réagir contre le découragement qui nous prend devant la malice des choses. Car il est évident qu'elles y mettent de la malice, les choses, qu'elles s'amusent à disparaître lorsqu'on les cherche, à se couvrir d'une poussière infâme lorsqu'on les touche, enfin à nous décourager de toutes manières de l'amour, d'ailleurs excessif, que nous leur portons...

Certaines même poussent la perversité jusqu'à se mutiler, plutôt que de subir de notre part un contact que sans doute elles jugent odieux. Ces Lucrèces du mobilier sont d'une farouche pudeur. On a vu des statues japonaises s'amputer de leur adorable main de porcelaine, tout en gardant — suprême ironie ! — le sourire impassible et même engageant qui nous les fit chérir.

Oui, plus j'y pense, et plus je suis assuré que les choses profitent du désordre des déménagements pour tenter de reprendre une liberté dont elles ne sauraient d'ailleurs que faire, mais qui leur paraît merveilleuse, comme tout ce qu'éclaire le feu du désir. Et comme nous sommes habitués de leur part à une soumission absolue, une telle révolte nous étonne. C'est un peu comme lorsque, dans les tremblements de terre, le sol nous man-

que soudain. Cela nous démoralise, et je ne connais nulle explication plus plausible à cet abattement vraiment sans nom, et si terrible, qui nous prend dans les appartements que nous inaugurons, lorsque, le soir, à la lueur hostile d'une bougie plantée dans une vieille bouteille de bourgogne, (car les électriciens n'arrivent que beaucoup plus tard), nous contemplons le désastre sur lequel elle jette son jour sinistre.

C'est sur un tel champ de bataille que je rédige ce bulletin de défaite. Ma table de travail, tel un radeau flottant sur un océan plein d'épaves, épave elle-même, a recueilli quelques-uns de ces objets saugrenus qui n'auraient jamais osé rêver, normalement, d'y jamais monter. Une vieille paire de gants se balance voluptueusement sur mon pèse-lettres, sans doute enchantée de ne peser que quarante grammes, comme au temps de sa folle jeunesse. Une pièce de cinquante centimes, toute neuve, goûte l'équivoque plaisir de se rouler dans la poussière, sous les yeux blasés d'une tête de pipe venue d'où ?... Deux coquetiers sont visiblement ivres et tâchent de s'étayer mutuellement. Tout cela est piteux comme un asile de nuit, et donne un désir fou de s'enfoncer à mille pieds sous terre.

Pourtant, je veux réagir. Pourtant, je veux

tirer de cette épreuve un profit moral. Je veux me surpasser, et enseigner aux autres le moyen de le faire comme moi-même.

Le déménagement est une image réduite, mais somme toute assez exacte, de la guerre. L'homme s'y sent aussi démuni, aussi seul. Il y éprouve le même sentiment d'abandon. Eh bien ! que diable ! ne nous laissons pas abattre. Affirmons à cette occasion la supériorité de l'homme sur les éléments, du héros sur la nature. Ah ! si nous pouvions prendre une belle leçon, une définitive leçon d'ascétisme !... Nous sommes seuls, voyons, il ne faut pas nous leurrer. Ce n'est point parce que nous avons réduit en captivité quelques bibelots sur des cheminées ou dans des vitrines que nous pouvons nous flatter d'en avoir fait nos amis et nos complices. Ils se moquent de nous, avec la même irréductible liberté morale que les arbres, les nuages, le murmure des vagues, les rochers, les bêtes sauvages. Apprenons donc à nous en passer. Vendons nos biens, et partons dans un ermitage, avec tout juste une écuelle de bois, qu'il nous sera permis de ciseler, si nous sommes artistes, mais à laquelle il nous sera fortement dissuadé de nous attacher. Le non-moi est trop haïssable.

DEUXIÈME VOYAGE

6 décembre.

Un Grand Mariage
Les Femmes et les Grands Magasins
Le sort des Cravates
Les Eventails
Petites baraques
Cirques et Clowns.

J'ai marié hier mon ami Edmond Jaloux. Ce sont des choses qui n'arrivent pas souvent dans la vie.

Grâce à cet événement, j'ai été obligé de sortir, ce que je n'avais pas fait depuis le mois de septembre dernier (on est si bien chez soi !). Une fois sorti, naturellement, j'ai continué, j'ai voulu faire d'une seule pierre plusieurs ricochets.

Quant au mariage lui-même, ce n'est pas moi qui le raconterai. J'entends laisser ce soin à un certain Excentrique en jaquette verte, pantin délicieux que j'avais acheté pour les nouveaux époux

et qui, ému par cette prodigieuse aventure, s'en révéla du coup homme de lettres. J'ai trouvé les pages que vous allez lire sous un vide-poches qui lui sert de cachette. Vous en apprécierez, je suis sûr, la saveur ingénue :

J'aurais sans doute mené longtemps l'existence absurde d'un Pantin-de-feutre suspendu par une ficelle au plafond d'une boutique de jouets si, un beau matin, un beau matin sombre et pluvieux de décembre, (exactement le 5, jour de saint Sabas), un monsieur vêtu de tourbe et rasé n'était venu me délivrer.

Il me dit à l'oreille, ma large oreille décollée qui entend tout : « Que tu es beau ! Tu es parfaitement digne d'être leur *fétiche. Je vais t'emmener. Jamais je n'ai vu un Excentrique plus réussi. Tu es l'Excentrique absolu, le roi des clowns. Veux-tu venir avec moi ? »*

Je ne répondis pas tout de suite. On sait toujours ce qu'on tient, même quand c'est une corde au cou, on ne sait jamais ce qu'on va chercher. Néanmoins, comme il serait indigne d'un Excentrique-vert de ne pas risquer de temps en temps le tout pour le tout, je veux dire le rien pour quelque chose, j'acceptai, d'autant que le monsieur couleur de tourbe continuait ses flatteries, qui, ma foi, m'émouvaient : « Comme ta jaquette verte te va bien ! Quel contraste exquis entre le collant héroïque de ses pans sur ta poitrine et le

flottement fantasque de ces basques derrière toi! Que tes pieds vernis sont longs! ils sont l'image de ton assurance. J'aime aussi jusqu'au délire la couleur, diverse, des deux morceaux d'étoffe dont tu as cru bon de rapetasser les trous de tes genoux. Ton chapeau rouge qui rappelle le fez et qui tient sur le haut de ta tête d'une façon presque miraculeuse, fait, — sans doute sous l'influence des pensées bouillonnantes qui s'agitent dans ton crâne, — de la musique. Quant à ton crâne lui-même, c'est la merveille des merveilles. Car il est rose, large, magnifiquement modelé et fertile en outre : puisque douze cheveux noirs y frisent avec une coquetterie irrésistible. Viens. Ils *n'ont que quatre témoins. C'est ridiculement insuffisant. Et puis, tu vivras chez* eux, *dans* leur *atmosphère, tu* leur *donneras des idées. Vous ferez votre mutuel bonheur. Décide-toi promptement. Car* ils *se marient à onze heures et il est déjà moins vingt.*

— C'est bien, criai-je, emmenez-moi! Et puis, je ne suis pas fâché de voir le monde.

Le Monsieur-Tourbe négocia ma libération avec le marchand de jouets, un gros homme qui d'ailleurs ressemblait beaucoup plus à un marchand-de-camemberts-pour-le-front et je partis, hélas! du reste empaqueté, ce qui me gêna beaucoup pour voir le monde. Mais chacun sait qu'on ne commence à regarder, dans les voyages, que quand on est arrivé à destination.

Nous parvînmes ainsi sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, où stationnaient déjà les gens illustres, témoins de ce grand mariage : MM. Henri de Régnier, Elémir Bourges, Gilbert de Voisins et les époux eux-mêmes : M. Edmond Jaloux et Mlle Germaine Koïré.

Avant même qu'ils m'eussent aperçu, ces personnages célèbres, devinant qui j'étais, m'accueillirent avec enthousiasme.

— « Et maintenant que nous sommes au complet, s'écrièrent-ils, il ne reste plus qu'à commencer.

Et moi, intérieurement, je tremblai, rien qu'à imaginer combien ils auraient été embarrassés si je n'avais pas pu venir. Fort heureusement, j'étais là.

Nous montâmes à la salle des mariages.

Le Monsieur-Tourbe pratiqua dans le papier dont j'étais enroulé une petite ouverture pour me permettre de voir l'univers extérieur et ce que j'aperçus tout d'abord me parut magnifique.

Qu'on imagine une salle très, très haute, mille fois trop haute pour ma taille d'ailleurs, ornée d'une grande cheminée où brûlait, pour toute flamme, le cadran de feu d'une pendule. De cette pendule éblouissante, en fusion pour ainsi dire, jaillissait, sans qu'on sût comment, une chaleur bienfaisante et diffuse que les témoins et les mariés se mirent à bénir aussitôt. Au-dessus du cadran, il y avait une tablette de pierre sur quoi se dressait le buste de la République Fran-

çaise, dont deux cariatides immenses, représentant respectivement la Justice et le Droit, se détournaient avec une imperceptible répulsion.

M. Henri de Régnier, considérant ces statues avec attention, ne tarda pas à découvrir en elles les signes de je ne sais quelle union incestueuse et désastreuse.

— La Justice et le Droit. Oui, dit-il, ils ont été mariés, autrefois. Et leur enfant, c'est le Crime.

Au fond de la salle, une estrade pour M. le Maire, et partout des bancs et des fauteuils, pour les assistants.

Nous nous assîmes, en attendant le Maire. Comme j'étais prodigieusement excité par toutes ces merveilles, si nouvelles pour moi, je me mis à faire avec mon crâne musical un bruit aigu qui fit se retourner tous les assistants. Les témoins de M. Jaloux me firent un succès d'estime. Tous voulurent me voir. Je souris à tous, ayant pour chacun, sinon un mot gracieux, car je me taisais, intimidé, du moins, une pensée délicate et affectueuse. Bref nous poussâmes chacun les cris que nous pouvions : eux, articulés, puisque c'étaient des messieurs et une dame, moi inarticulés puisque je ne suis qu'un Excentrique-à-la-jaquette-verte.

Le Monsieur-Tourbe, en voulant faire voir à ses co-témoins que j'avais douze cheveux, m'en découvrit vingt. Tant il est vrai que rien ne vaut, pour discerner les qualités d'un être, que de vivre un peu avec lui et d'y faire attention.

Tout de même il y avait pour moi quelque chose de fabuleux dans cette aventure si l'on songe que j'étais là, causant familièrement avec des littérateurs de première zone, tandis que vingt minutes auparavant, j'étais encore un pendu empoussiéré et mélancolique. Destin, tes voies sont insondables !

Enfin le Maire arriva. C'était un vieux monsieur tout à fait pareil à celui de nos collègues de feutre que nous appelons M. Pickwick, notre éminent chasseur de papillons. Il expédia d'abord le mariage de deux personnes sans conséquence, au nom sourd et obscur, entourées de témoins plus inconsistants encore. Balayés ces importuns, nous montâmes à notre tour sur l'estrade... Quel moment ! Si jamais je me marie, ce sera là, dans ce lieu historique qui m'a tout l'air d'être celui d'où Charles IX tira sur son peuple, le jour de la Saint-Barthélemy. Le Maire fut exquis. Un peu troublé par la beauté et la grâce de la mariée et aussi par les grimaces aimables que je lui adressais, il s'embrouilla dans le discours qu'il fit ensuite aux conjoints, mais gentiment. Il parla de la patrie, de la littérature, de la victoire et du bonheur. Et moi, j'étais là, un peu étonné qu'on ne me fît pas signer à mon tour sur le registre. Pourtant j'étais venu pour cela, après tout. L'adjoint s'approcha du maire et lui parla à l'oreille, sans doute pour lui demander précisément que je signasse. Ce fonctionnaire refusa. Je fus

un peu déçu. Mais la nouvelle mariée, me prenant dans ses bras, me dit : « Console-toi. Ici il n'y a pas de fantaisie. Tu seras notre fétiche. Pour l'instant, allons à l'église. »

— A l'église, il signera, affirma M. Henri de Régnier avec énergie.

Nous nous dirigeâmes vers l'église. C'était Saint-Roch. Nous y fîmes une petite entrée dansante du plus heureux effet. Je n'avais jamais vu d'église. C'est terriblement haut de plafond, et tout tapissé de plaques de marbre, avec dessus des noms illustres de paroissiens : Corneille, Le Nôtre, etc., et d'autres qui le sont moins; et qui sont tout simplement ceux d'un tas de gens du quartier qui ont été guéris de la fièvre typhoïde alors qu'ils n'y comptaient plus du tout. On appelle, paraît-il, ce genre de miracles des ex-voto.

Nous nous installâmes au-dessus d'une bouche de chaleur, face à une petite chapelle où un vieux prêtre vint lire quelques paroles aimables, moitié latin, moitié français, sur un petit carton doublé de rouge.

Ce qui est effrayant, c'est que ce vieux prêtre m'a coupé mes effets. Je comptais, à la sacristie, y aller de mon petit discours. Hélas! ce plaisir me fut enlevé. Tout, absolument tout ce que je voulais dire aux conjoints, le vicaire le leur a dit. Beaucoup plus vite certes, et avec beaucoup moins d'expression, mais il le leur a dit. Il a aussi ajouté des choses de son

crû, qui m'ont semblé tout à fait inopportunes et dignes tout au plus d'être racontées aux mariés inexistants qui nous avaient précédés. « Il ne faut pas croire, a-t-il marmonné, que vous allez vous amuser tous les jours. C'est très grave ce que vous faites là. Et vous n'en sortirez qu'à force d'ascétisme et de bonne volonté. »

A moins de leur dire : « Vous voilà en prison, patience ! » il ne pouvait pas être plus décourageant.

Fort heureusement, j'ai remis les choses au point. Rentrés chez eux, *dans* leur *charmant appartement, devenu* leur *fétiche et* leur *grand ami, je* leur *ai fait, moi, un troisième discours que j'ai terminé ainsi :*

— Mes très chers, il est quelquefois permis de prendre les choses au tragique, ça peut être amusant. Il ne faut jamais les prendre au sérieux. Le mariage des autres est toujours un peu absurde. Mais le vôtre est délicieux. Suivez mes conseils, riez de tout, sauf de moi. Dites-vous que la guerre finira un jour, et que le monde redeviendra civil, puéril et honnête. Dansez, faites de la musique, lisez, habillez-vous d'étoffes gaies. Vous êtes mariés, c'est entendu. Mais faites comme si vous ne l'étiez pas encore. C'est le secret du bonheur. Et lorsque vous aurez des moments de mélancolie, asseyez-vous sur mon chapeau. Aucune tristesse ne résiste à cette musique.

Et ils ont bien ri, et ils m'ont embrassé. Et ils sont parfaitement heureux.

*
* *

Maintenant que mon ami Jaloux est marié et qu'il est allé déjeuner avec sa femme, je m'en vais moi, déjeuner seul, dans un tout petit caboulot.

Je vous épargnerai la méditation du petit caboulot. Dans les petits caboulots, voyez-vous, je pense tellement, tellement, que je ne sais plus ce que je pense. Et cela me fatigue extrêmement.

D'abord, j'y entre poussé par un irrésistible besoin de manger des choses crapuleuses et de boire du vin épais, au milieu de gens absurdes. Mais à peine suis-je assis que ma déception commence. Les choses crapuleuses devraient, par définition, être abondantes. Or, on vous les sert sur des assiettes si petites, si petites que c'est à en pleurer. Manger du chat au cirage au lieu d'un lapin en civet, c'est fort bien, mais encore faut-il en avoir une belle portion. On vous le présente comme un ortolan.

Et puis les femmes qui mangent là font des chichis insensés, et elles sont courtisées par d'invraisemblables calicots, comme il n'y en a plus que dans les romans de Wells.

Et puis, les serviettes sont effrayantes...

Et puis, ça coûte presque aussi cher qu'au cabaret à la mode...

Bref, entré dans les petits caboulots avec enthousiasme, j'en sors très déprimé.



Heureusement que, tout près des petits caboulots, il y a les grands magasins, ces fameux grands magasins dont on a tant médit et qui sont si agréables cependant, avec leurs chemins roulants, leurs ascenseurs dorés, leurs plaines de linge, leurs foules ivres, et toutes ces femmes folles de ce que ma grande amie Blanche Rousseau appelait « la fièvre d'acheter »...

Quelques économistes se plaignent — périodiquement — de l'importance sans cesse accrue que prennent dans la vie sociale ce qu'on appelle « les grands magasins ». Ils prétendent que cela fait tort au petit commerce. Évidemment. C'est le propre du grand commerce que de faire tort au petit. En tant qu'économiste morose, je m'associe à ces plaintes, en tant qu'ami des femmes, je professe une opinion absolument contraire.

En effet, si les femmes n'avaient point, pour se consoler de tout, les grands magasins, je me demande ce qu'elles feraient. Qui sait? Elles de-

viendraient peut-être suffragettes, ou iraient crever les toiles du Louvre, ou prendraient des bains dans la Seine, en troupe. Enfin mille folies.

Que faut-il aux femmes depuis qu'elles ont perdu le paradis? Il leur en faut un autre. Non pas pour s'y promener, gentiment, sous les arbres, au milieu d'un printemps éternel. Mais pour être tentées... Car c'est cela, la tentation, qui est le principal attrait du paradis terrestre.

Or, celui que nous savons n'avait en tout qu'une pomme et qu'un serpent. Les grands magasins, au contraire, regorgent de tentations. Il y en a au moins cent par rayon. Et, en jaquettes impeccables, en robes élégantes, des troupes de serpents persuasifs, — les vendeurs et les vendeuses — célèbrent les merveilles à la garde desquelles ils sont préposés : « Contemplez à votre aise, disent-ils, Mesdames, la vue n'en coûte rien. Vraiment, cet objet vous plaît? vous hésitez? Qu'à cela ne tienne. Faites-le porter chez vous : nous l'y reprendrons quand vous voudrez. »

Système génial! Et comme on regrette qu'il n'ait pas été appliqué dans l'autre Paradis! Vous pensez bien que si Ève avait pu rendre sa malencontreuse pomme, ah! elle n'aurait même pas eu envie d'y mordre.

Le grand magasin est un monde. On y trouve

tout ce qu'on veut. C'est quelque chose qui tient du gynécée et du club, du bazar et du salon. C'est incontestablement le domaine réservé à la femme au milieu de nos cités trop bruyantes et trop harcelantes. Dès qu'elle y pénètre, la plus malheureuse oublie qu'elle a un mari brutal, des enfants mal élevés, des ennuis d'argent et d'insolents domestiques. Elle est reçue avec déférence, on la traite comme une cliente de choix, même si elle n'achète qu'une bobine de fil ou trois pouces de ruban. Elle peut errer au milieu des bouddhas d'or et des nacres (rayon de Chine), fouler, comme une reine de Saba, des chemins de fleurs (rayon des tapis), prendre le thé en écoutant des tziganes, écrire de longues lettres à ses amies de pension, lire même, — tous les goûts sont dans la nature — de vieux numéros de la *Revue des Deux Mondes* (salon de lecture).

Elle peut, de neuf heures du matin à sept heures du soir, mener là l'existence la plus douce en même temps que la plus agitée. Mais c'est une fièvre amusante, une agitation, si on peut dire, de tout repos. Les Américaines en ont fait un sport, et des meilleurs pour la santé : le *shopping*. Faire shopping, c'est aussi salutaire qu'une bonne partie de tennis. On va, on vient, on se hâte, on remue les jambes et les bras, les muscles du cou

(pour regarder par-dessus les épaules), on pense, on calcule. L'esprit et le corps fonctionnent de concert. Et le soir, rentrée chez soi, harassée d'une bonne fatigue, on s'endort, juste à temps pour éviter d'entendre le sermon imbécile d'un époux grondeur. Si les grands magasins n'existaient point, il faudrait les inventer.

Mais loin de vouloir disparaître, ils se développent au contraire, avec une rapidité magnifique. Ce ne sont plus des boutiques, ce sont des palais. Ils absorbent tous les commerces, ils s'annexent toutes les spécialités. Leurs catalogues sont dessinés par des artistes, leurs salons arrangés par des maîtres décorateurs, ils font la brocante et la grande couture, ils ont des volières et des tapisseries de haute lisse. Ils lancent des costumes et des parfums. Et je ne vois pas du tout pourquoi, puisqu'aussi bien les dames y trouvent déjà tout ce qui est nécessaire dans un ménage, elles n'iraient pas y chercher quelques accessoires indispensables, tels que des domestiques, voire un mari.

Le rayon des maris : ce serait un succès, surtout avec le système des « rendus ».



Et puis, à côté des grands magasins, il y a les petits magasins, avec leurs étalages. J'ai toujours

pensé que, si je voulais y mettre vraiment le temps, m'arrêter où il faut, enfin ne pas me presser, je mettrais dix ans à aller de la Madeleine au carrefour de la rue Drouot.

Rien que devant les chemiseries...

Rien que devant les marchands d'éventails...



Vous rappelez-vous ce jeune homme rencontré, non pas dans la rue ou dans un parc, mais à travers les pages d'un livre de M. Tristan Bernard, ce « jeune homme rangé » sur la personne duquel les vêtements, chez le tailleur si élégants, prenaient les plis les plus lamentables de la vulgarité, devenaient misérablement quelconques ? Nous a-t-il assez amusés !

Eh bien ! ce jeune homme, je pense à lui lorsque je me trouve sur les boulevards, car il n'est pas seul, il est légion, il est Paris tout entier. Certes, on rencontre bien, par-ci par-là, quelque adolescent ou quelque mûr gentleman, vêtus d'impeccable façon ; mais combien rares ! Et pour combien de quidams vagues, falots, habillés à la va comme je te pousse !

Les étalages des chemisiers, surtout, me laissent rêveurs.

C'est qu'ils sont devenus très luxueux, les éta-

ages des chemisiers, depuis quelques années. Nous n'en sommes pas encore au temps où leurs vitrines ressembleront à des théâtres, avec acteurs en cire jouant la petite comédie quotidienne de la toilette, exhibant des caleçons impressionnants, des chaussettes bien tirées et moirées, des chemises aux suaves ondulations. Non, les messieurs ne sont pas encore aussi bien traités que les dames, on n'a pas encore eu l'idée de les représenter eux-mêmes entourés de tous les accessoires de leur luxe personnel. Mais enfin, on y viendra. Pour l'instant, ces accessoires sont exposés à part, mais avec une mise en scène flatteuse, et un ordre de parade qui évoque des idées de discipline, de bataille et même de victoire. De victoire, pourquoi pas? L'habit — et ce qui s'ensuit — s'il ne fait pas tout à fait le moine, fait au moins la moitié de l'homme du monde et les trois quarts de l'homme d'affaires. Pour le dernier quart, un brave bougre, mal vêtu et rétribué de même, peut parfaitement suppléer au génie qui vous manque et même tout est mieux ainsi, car le génie serait un bien mauvais appoint dans la bataille financière.

Mais revenons à nos vitrines.

Certes, les mouchoirs y sont si beaux qu'on les imagine agités au moins par des doigts de sultan

et effleurant des joues de favorites extasiées, certes les faux-cols s'y redressent avec une dignité de chambellans raidis dans la respectabilité et l'habitude des cours, certes les chemises y rivalisent de blancheur avec la neige et le mica, mais ce sont les cravates qui représentent le plus bel effort esthétique.

Elles sont là, en nombre imposant, rangées par nuances et par formes : les régates ici, plus loin les plastrons, ailleurs les petits nœuds. Chaque jour voit changer leur couleur et la disposition de leurs dessins, et aussi leur texture. Le lundi, l'élégance consiste à les porter unies et droites, strictes et définitives comme un ultimatum de grande puissance ; mais le samedi, les relations diplomatiques s'étant sans doute détendues, elles retombent mollement, épanouies et plissées, et comme capricieusement chiffonnées par des mains de femme éprise Il y a même des jours où, entourées de la paire de chaussettes et du mouchoir qui leur sont assorties, elles semblent avoir acquis je ne sais quelle autorité nouvelle : l'union fait la force.

Le croiriez-vous, ce spectacle pourtant si charmant ne me comble pas d'une joie pure. L'affreuse arrière-pensée s'y mêle. Que deviennent-elles, en effet, sur les poitrines de nos contemporains, ces écharpes superbes et tentantes ? C'est navrant.

Hélas! que j'en ai vu, de ces cravates qui, la eille, souriantes et étincelantes aux lueurs de 'électricité, semblaient des personnages enchan- és, mais vivants, des sortes d'adolescentes des oieries, comme dirait le docteur Mardrus. Je les i vu passer le lendemain, misérablement tortil- ées autour de la percale informe ou de l'infâme elluloïd portés par de quelconques boursiers ou es ronds de cuir incertains. Je les ai vues ternes, fflanquées, pendantes, découragées. Elles avaient erdu leurs reflets et cachaient dans les pudiques lis de leur désespoir les fleurs de leur trame, allais dire de leur âme. Pauvres cravates, si areilles dans leur sort à ces charmantes jeunes lles, délices de nos bals blancs, toutes parées de aîcheur, de mousseline et d'ingénuité, et que on retrouve, quelques années après, mariées à e sombres imbéciles : elles ont abdiqué toute légance et perdu toute jeunesse : la fleur de leur eint s'est fanée, leurs yeux n'ont plus cette ieur d'espérance et d'avidité qui les rendait si ésirables, on ne peut plus les reconnaître.

Oui, plus j'y pense, plus ces pauvres cravates rop belles me font penser aux jeunes filles obli- ées de prendre le numéro qu'on leur offre à la oterie du mariage. Pour une qui trouve un gentil arçon, combien tombent sur des paltoquets!

Mais, par contre, qu'elle est heureuse celle qui, arrangée chaque matin par la même main délicate qui la veille l'a remise avec amour dans ses plis, s'épanouit sur un plastron impeccable et que pique, comme une fleur dans une chevelure, la perle d'une épingle, où il faut ! Quelle vie charmante, pleine de sollicitude et de triomphes d'amour-propre, jusqu'à ce que, démodée mais toujours entourée de reconnaissance, elle devienne, au fond d'un coffret parfumé, cette chose de plus en plus fragile et délicieuse dont on dira plus tard d'un air attendri : « Oh ! sûrement, c'était un souvenir d'amour ! »



Mais il est une chose qui, plus que la cravate elle-même, est faite pour devenir un souvenir d'amour.

C'est l'éventail.

On n'imagine pas un éventail qui ne deviendrait point un souvenir d'amour, pas plus qu'on ne saurait regarder une jeune fille jolie sans se dire : « Elle sera aimée. » Les vitrines des marchands d'éventails sont comme des bals blancs où il y a beaucoup, beaucoup de jeunes filles...

L'éventail, disent les dictionnaires, est un instrument à l'aide duquel on agite de l'air pour se

rafraîchir. Il n'y a que les dictionnaires vraiment pour avoir des idées pareilles, et l'on devrait en interdire l'usage à la jeunesse avide de savoir, et qui se gorge ainsi des notions les plus absurdes. Depuis quand, et où, je vous le demande, l'éventail sert-il à remuer l'atmosphère? Dans quel monde suranné? Dans quel passé lointain? Les explorateurs de la vie provinciale assurent l'avoir vu, dans certaines soirées bourgeoises où sévissent l'orangeade, le pas des patineurs et les monologues de Coquelin cadet, s'abaisser à cet usage vulgaire. Mais soyez certaine qu'un éventail ainsi déchu ne doit plus vivre qu'à contre-cœur. Est-il encore seulement digne de son nom? Et qui oserait appeler éventail cette chose lamentable, tenue à plein poing, comme un jeu de cartes, par des dames fatiguées, aux joues desquelles elle envoie une haleine de naphtaline? Écartons ces tristes visions.

Un marteau-pilon, une automobile, un gazomètre sont des instruments. L'éventail est un être vivant, un sylphe, ou tout au moins son aile, abandonnée. Il a une âme, croyez-le bien, et des passions, ce confident. Il est jaloux de la rose que sa belle maîtresse élève vers sa bouche, quoiqu'il sache bien qu'il aura son tour. Mais sa sensibilité est tellement frémissante! Observez-le :

jamais immobile. Il vibre à tous les souffles. Sa nervosité excessive se communique à la main qui le tient et qui sent palpiter dans sa paume, comme un appel et un soupir, je ne sais quel désir d'évasion. La plus lente et la plus lourde, lorsqu'elle est ornée d'un éventail, devient une personne plus légère, plus subtile, elle ne désespère plus de plaire : elle est invincible.

L'éventail, oui, est un esprit, un esprit muet et discret. Mais s'il ne répète rien de ce qu'il entend ou de ce qu'il devine, personne ne saura jamais ce qu'il souffre dans ses délicatesses lorsque par exemple, un butor, caché derrière son écran complice, coule un compliment équivoque ou narre une anecdote trop vive à l'oreille de celle qu'il ne peut protéger. L'éventail est de bonne compagnie. Et il est plein de pudeur, comme tous ceux qui se font de l'amour une idée trop haute.

Doux comme la plume du colibri, courbé comme l'arc-en-ciel, l'éventail est tout ce que vous voudrez, une parure, un sceptre, un hochet, mais ce n'est point un instrument. Et quant à agiter de l'air, il laisse ce soin au panka, son cousin d'Extrême-Orient, le panka pesant et gauche comme un oiseau de proie captif.

L'éventail n'appartient qu'aux femmes. Naguère, cependant, les samouraïs le portaient. Ces ter-

ribles guerriers laissaient s'épanouir cette fleur étincelante et inattendue sur le hérissement monstrueux de leurs armures, comme une rose tombée sur un cactus. Et les estampes nous rappellent ces temps si près de nous, pourtant irrémédiablement défunts. Car le Japon a quitté la robe brochée et la carapace de bronze pour l'étui sombre de la redingote et toute la tristesse incluse dans les plis de ce morne vêtement. Le Japon est devenu moderne et l'éventail est resté aux femmes.

On n'imagine pas la femme, la vraie femme, sans éventail. Plus encore que les plumes tremblantes de sa coiffure d'insecte agressif et beau, il lui tient lieu d'antennes. C'est à coups d'éventail que, dans la longue guerre où se décide chaque jour le sort de sa vanité ou de son bonheur, lutte la mondaine, devinant d'une de ses rétractions imperceptibles les effluves hostiles de la jalousie ou ferventes de l'amour. Ouvert avec bienveillance, il fait au soupirant agréé le plus consolant des signes. Fermé soudain, il devient une arme qui châtie l'indiscret et le fat. Floconneux de plumes, brusque comme l'aile de l'aigle, ou peint comme un minuscule paravent de laque, il est avec le masque du sourire, le mensonge du fard, le clin d'œil qui bat comme lui, un des accessoires de la comédie galante, le plus néces-

saire. Car une femme peut, à la rigueur, se passer de perles, de fourrures et même de robe (les chemises sont si jolies aujourd'hui), mais elle ne saurait à aucun prix vivre sans éventail. Il vaudrait mieux lui couper la main.

Il existe, paraît-il, un langage de l'éventail, langage conventionnel et rigoureux comme celui des fleurs et des timbres-poste. Cette fantaisie rigide et compliquée n'a pu naître que dans les pays cérémonieux et graves où l'on se méfie trop des femmes pour les croire capables de trouver spontanément, à chaque occasion nouvelle et selon l'interlocuteur du moment, la phrase qui convient, jaillissante et ingénue comme une source. Que je préfère à ces froids hiéroglyphes l'improvisation continuelle et vivante, qui change le sens d'un même signe selon les nuances de l'heure, du décor, du caprice! Au vrai langage de l'éventail il n'y a pas une clef, il y en a mille, qu'un soupirant délié sait déchiffrer à l'instant.

Puisque l'éventail est le jouet favori de l'amour, il était tout naturel qu'on y représentât des scènes d'amour, ainsi qu'on gravait des batailles horrifiques sur l'acier des boucliers de jadis. Et tous les artistes touchés de la grâce féminine, de Watteau à Conder et de Lancret à M. George Barbier, se sont amusés à peindre sur son écran de

nacre ou de soie les doux entretiens, les jeux galants, les enlèvements, les départs pour les îles idéales.

Et les meilleurs poètes, eux aussi, se firent une joie d'y inscrire leurs plus délicates pensées :

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin,
Sache par un subtil mensonge
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
Te vient à chaque battement,
Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement...

Ne les dirait-on pas, ces vers exquis de Mallarmé, tracés dans l'air, sur une page blanche et fuyante de nuages?

Je ne sais si les poètes d'aujourd'hui consentent encore à écrire pour les éventails. Ils le devraient bien. Car, après tout, ces feuilles volantes, que le vent de la mode détache pour que les recueillent de pieux collectionneurs de frivolités, sont peut-être plus immortelles que les lames d'airain où certains gravent si péniblement les plaintes informes de la vie moderne.

* * *

Voici que le soir tombe... Sans m'en douter, je m'étais aventuré jusqu'au boulevard Poissonnière... Il n'est que temps de retourner... Tiens, c'est curieux, comme je regardais toujours du même côté, du côté des étalages, je ne m'étais pas aperçu qu'en face, sur l'autre bord du trottoir, il y avait les petites baraques, les absurdes, informes et vermineuses petites baraques, vague suprême du Marché aux puces venue là échouer jusque sur le parvis de l'aristocratique Madeleine.

Que tout cela est touchant !

Il y a là des industries si amusantes, les mille petits métiers saugrenus de cet être ingénieux et bizarre qui s'appelle le camelot.

Pauvre camelot ! Voilà un des seuls moments de l'année où il ait le droit de se montrer au grand jour. Le reste du temps, on le traque comme un malfaiteur, on le fait *circuler*. L'odieux mot : *circuler*. Cela veut dire : « Ah ! tu allais commencer à étaler sur le bitume du trottoir ta pauvre petite marchandise, à faire marcher ton clown en zinc, ton ours en feutre, tes lutteurs en carton colorié. Eh bien ! mon bonhomme, tu vas ramasser tout ça. Tu empêches la *circulation*. » Et le malheureux camelot empile ses menus jouets dans une toile et va tenter un peu plus loin la chance... avec le même succès.

Dans la quinzaine sacrée du moins, il peut louer une petite boutique, une *baraque*. Il est un commerçant patenté. Il est honorable et protégé. Il existe. Rien n'est plus curieux, pour celui qui s'intéresse au menu peuple parisien, que d'observer un peu ces humbles négociants et leurs étalages. Ce sont pour la plupart de braves gens, un peu lassés, un peu vaincus, des épaves sociales. Ils ont eu des jours meilleurs. Ils ont tenu de vrais magasins. Et puis la dureté des temps, la concurrence terrible des grands Léviathans du négoce à l'américaine les ont écrasés. Ils ont connu qui sait quelles lamentables destinées intermédiaires. Il faudrait un Balzac pour décrire les drames de ces vies à l'écart. Enfin les voilà tout heureux encore d'avoir ça, de trôner derrière ces comptoirs de bois blanc, mangeant des frites et de la charcuterie, emmitouflés dans tous leurs pardessus, se chauffant à d'improbables braseros!... Oh! cela, c'est tout un poème, un poème pour tenter la verve d'un François Coppée.

On y trouve, à ces étalages que balaie la bise glacée de décembre, des aéroplanes à quatre sous et des bonshommes en celluloïd, des pantins et des mandolines, des cartes de visite à la minute et des montres en fer blanc, des toupies scientifiques et des soldats de plomb, des automobiles

et des livres d'étrennes. Il y a là des choses qui n'ont pas de nom, des produits intermédiaires entre la camelote industrielle et le bric à brac. J'y ai vu des sonnettes de bronze, des suspensions, des lampes électriques. Tout cela économique, tout cela comme disent les artistes : « à la blague ». C'est fait pour durer trois jours, trois heures, pour servir deux fois, le temps d'illusionner le client. Et quel client !

Je me suis souvent demandé qui cela pouvait amuser. Et dans l'impossibilité de me répondre d'une façon satisfaisante, j'ai conclu que les gens qui achetaient ces objets hétéroclites et affolants le faisaient non pas pour s'en servir, mais seulement par philanthropie, et pour justifier en quelque sorte l'existence de ces humbles marchands. On est si ému par toutes les détresses qu'on devine que l'on veut y remédier dans la mesure de ses moyens. Et l'on ne recule pas devant la perspective d'encombrer son logis de tant d'affreuses choses...

D'ailleurs tous ces objets singuliers, qui deviennent si vite des débris, d'informes paquets de zinc et de caoutchouc, absolument inutilisables et méconnaissables, ils ont, au moment où on les achète, un certain aspect amusant, brillant même. Ils bénéficient de l'unanime magie des jours de l'an.

Nous vivons, à ce moment-là, dans une sorte de fièvre d'optimisme, comme si, sous prétexte que c'est l'année nouvelle, tout allait changer, devenir heureux, faste, propice. Hélas ! il en faut bien rabattre à partir du quinze janvier. N'importe, nous avons là quelques jours de trêve, de répit. Nous voudrions répandre autour de nous un peu de notre joie... Et les camelots des petites baraques sont là. Nous les savons misérables, instables, comme de pauvres moineaux que guette l'hiver. Et leurs inventions nous paraissent jolies, gentilles. Nous imaginons leurs veilles, leur travail, leurs illusions, leur détresse. Un peu de leur âme légère et enfantine reste sur ces bariolages naïfs. Et nous achetons.

Dieu veuille que la municipalité parisienne n'ait jamais l'idée de sévir contre les petites baraques. Ce serait un bien vilain geste, et bien inutile!...

* * *

Décidément, il est trop tard pour rentrer chez moi. Je dînerai à Paris (mais cette fois dans un vrai restaurant, où il y ait de vraies assiettes, de vraies nappes, de vraies serviettes), et après le restaurant, j'irai passer la soirée au cirque.

★

Au cirque, je me sens parfaitement heureux. Les cirques, autrefois lieux de réunion élégante, ont été peu à peu abandonnés, ils retournent à l'état sauvage En y pénétrant, on respire tout à coup une odeur d'archaïsme indubitable, qui éloigne les *snobs*, mais qui plaît aux amateurs de choses passées. Tout date là-dedans, tout est vieillot, désuet, bon enfant, attendrissant. Et, à tout prendre, ça vous rajeunit merveilleusement.

Entendons-nous, je ne parle pas de ces cirques modernes, américanisés où, sous des flots d'électricité, ondulent des cortèges de revue, pirouettent des pantomimes anglaises et grincent des sisters et des minstrels. Non, ça c'est de l'esthétique de *music-hall*, ce n'est pas de l'esthétique de cirque. Celui dont je parle est un bon et brave cirque de la vieille école, un cirque authentiquement français, parisien sans doute, mais uniquement par le confort. Sa coquetterie est de suivre à la lettre les traditions d'autrefois.

On y voit les classiques écuyères et leurs trois variétés bien distinctes : d'abord la petite fille souple et gracieuse, démantibulée dès l'âge le plus tendre et qui se tient debout à l'extrême arrière-train du cheval qui tourne en rond : elle sourit, gentille, elle saute par dessus les rubans tendus par les clowns, elle semble une fleur en

papier, elle est délicieusement absurde; ensuite la jeune fille exotique, tartare là-bas, ici *cow-boy* parce que c'est la mode yankee, qui fait des exercices d'équilibriste sur le cheval, s'y accroche par le pied en laissant traîner à terre ses longs cheveux châtains, tombe, se relève et d'un bond se retrouve sur la croupe de la bête indifférente et circulaire; enfin la dame mûre, sérieuse, appliquée, souriante, vêtue de noir et le chapeau haut de forme sur le chignon, qui, juchée sur un noble coursier rageur, lui fait faire des choses très difficiles, des danses par exemple, des polkas et jusqu'à de nerveuses *mattchiches*. A ces trois types correspondent des races différentes de chevaux : celui de la petite fille est gros et solide, et son dos est plat comme une table, on peut s'y promener, y assurer le pied en toute tranquillité; celui de la cow-boy est plus fougueux, il faut qu'on puisse penser de lui qu'il a été pris à coups de lassos, dans les pampas, quelque part, par là, dans le Texas; mais celui de l'écuyère de haute école est tout à fait un cheval de race : il a le jarret fin, le ventre plat, le râble fuselé, le chanfrein frémissant, le sabot autoritaire. Chacun de ses pas représente une victoire pour sa dompteuse qui, sans en avoir l'air, s'épuise à le maintenir en respect et en obéissance.

On y voit aussi des écuyers de jadis, de graves messieurs en habit, la moustache noire très fournie, semblables à des colonels retraités et qui, la longue chambrière en main, maîtrisent des quadrilles de chevaux impatients et révoltés par d'imperceptibles claquements de la lèvre ou de la mèche, par des signes insaisissables et souverains. Ils les font aller, venir, retourner, rompre le rythme de leur démarche, s'agenouiller.

Et tout cela est extrêmement difficile et demande des années d'étude, sans une semaine d'abandon et, malheureusement, presque personne ne comprend plus. Il y a là un public qu'on n'y voyait pas autrefois, et qui a peu à peu remplacé les gens chics : petits boutiquiers, petits employés, ouvriers, ce que Taine appelait si heureusement des demi-monsieurs. Toutes ces virtuosités, toutes ces difficultés vaincues demeurent pour eux insaisissables. Pour eux, il est tout naturel que les chevaux marchent au pas, en levant le sabot et tournent en rond avec des petites filles en papier sur le dos. Ils n'en voient que là. Mais je ne trouve rien de plus mélancolique que ces traditions obstinément perpétuées par des artistes désabusés, pour rien, pour la gloire, pour le plaisir et dont personne ne saisit plus le sens, et qu'on admire de confiance. Cela ressemble à une

cérémonie que des prêtres accompliraient devant des fidèles attentifs, mais ignares. Leur foi est d'autant plus touchante.

Je me trompe en disant que personne ne comprend mes écuyères et mon écuyer. Derrière moi, un vieux monsieur très correct, en habit et ganté de blanc, le chapeau sur la pomme d'or de sa canne, suit religieusement ces rites dont il est le seul à saisir le sens. Qu'il me plaît, ce vieux monsieur, tout seul élégant au milieu de cette foule habillée comme pour un dimanche au bois de Vincennes et, visiblement aussi, seul à savoir ce qu'est un cheval! Il est venu là pour retrouver dans son intégrité un spectacle pareil à ceux qui ont amusé sa jeunesse et l'écuyère de haute école a bien reconnu à qui elle avait affaire, et elle fait danser pour lui sa bête, et quand il l'applaudit, elle est émue. Ou, du moins, je me plais à le croire.

Fort heureusement pour ce bon et brave public respectueux et mal informé, le cirque lui présente des amusements moins mystérieux. Il les goûte avec joie, avec une joie que je partage sans honte. Je prétends d'ailleurs qu'un homme qui n'a pas ri de tout son cœur en suivant des inventions de clowns, que dis-je? seulement en les regardant entrer, qui n'a pas été ému d'un

plaisir d'enfant lorsque les aras sautent par dessu les obstacles d'une course, lorsque des petit cynocéphales s'arrachent leur bonnet de dessus l tète de désespoir, semble-t-il, de ne pouvoi mieux faire cheminer la boule étoilée qu'il ébranlent sur leur chemin de bois, lorsque le chiens passent à travers leurs cerceaux, qui n' pas suivi dans les airs d'un œil charmé et l cœur étreint d'une petite angoisse les équili-bristes tournoyant au sommet d'une perche fixé sur le ventre d'un camarade en maillot brillant cet homme-là n'est pas complet, il est indigne d comprendre ce qu'il y a d'ingénu et de sincér dans les œuvres d'un art plus relevé, il n'a pa un cœur pur et son esprit est faussé par quelqu chose.

Les clowns! Qui dira le charme profond e mystérieux des clowns? Leurs inventions d'un cocasserie sublime et leurs discours ahurissant entremêlés de vieilles plaisanteries datant du r Hérode, leurs costumes étincelants ou alors d'un absurdité absolue : pantalons montant jusqu'a faux-col, faux-cols descendant jusqu'à la place d cœur, et ces chapeaux!... les discussions sans b et sans fin qu'ils entreprennent avec les régi seurs, la cour sans espoir qu'ils font aux écuyère leurs faces d'une irréalité lunaire, leurs gestes d

marionnettes, leur adresse miraculeuse?... J'y renonce, et d'ailleurs c'est bien inutile. L'humanité se divise en deux parties, bien nettement : d'un côté, il y a les gens qui comprennent les clowns et ils n'ont pas besoin de mes explications; de l'autre, il y a ceux qui ne les comprendront jamais, et à quoi leur serviraient mes commentaires? Il y a des rois, des grands hommes qui n'entendent rien aux clowns. Ce sont de mauvais rois, de faux grands hommes, des âmes sans noblesse. Le plus grand poète européen, Shakespeare, aima tellement les clowns qu'il les chanta. A ses plus jeunes, à ses plus charmants héros, il prêta des âmes de clowns. Mercutio est un clown et le divin Jacques le Mélancolique n'est pas autre chose qu'un gentilhomme délicieux avec un cœur de clown tendre et charmant. Et Baudelaire et Banville les aimèrent aussi, et Laforgue, et tous les poètes dignes de ce nom.

Ah! je suis reconnaissant aux cirques d'avoir conservé les traditions d'une époque où les clowns furent tellement aimés. Hélas! la nôtre est moins indulgente à ces philosophes de la fantaisie et du grand rire. Les enfants de notre génération sont élevés de bonne heure à aimer les moteurs, les aéroplanes, les sports et tout ça : ils sourient de pitié à une parade de clowns. Mais ce

sont eux que je plains, puisqu'ils ne comprennent pas. Plus tard, les malheureux seront simplement de pompeux imbéciles, tandis que les esprits des clowns seront recueillis par la reine Mab elle-même, dans son petit paradis de farfadets.

INTERMÈDE D'HIVER

1er janvier.

(Écrit sur un sac de chocolats.)

Comme si les hommes (les hommes civilisés naturellement, car les autres hommes sont plus sages, mais ils n'existent plus), comme si les hommes n'avaient pas assez de raisons d'être malheureux, chaque fois qu'ils ont inventé quelque chose d'agréable, ils se hâtent de le gâter.

Ainsi, l'homme de génie qui eut le premier l'idée de diviser le temps en petits morceaux, histoire de s'offrir une journée de repos entre chacun de ces morceaux, ne pouvait pas se douter que cette magnifique innovation serait altérée par les étrennes et les visites.

Que la mémoire de ceux qui ont inventé les étrennes et les visites soit à tout jamais flétrie, que leur ombre pâle, incertaine et misérable erre

indéfiniment dans le Hadès, et que leur postérité soit écrasée par les autobus !

On aurait pu être si tranquille le jour de l'an, rester couché à regarder tomber la neige ou la pluie, dormir, jouer du piano, parcourir les livres arrivés dans le courant de l'année précédente, jouer avec son singe, sa tortue et ses chats (ceux qui en ont), enfin se reposer. Au lieu de cela, il faut combiner des ruses diaboliques pour, dans le petit jeu des sacs de chocolat, ne pas retourner le même paquet à celui qui vous l'a envoyé ou bien, ce qui est pire, il faut sortir et aller faire des visites.

Mon intelligence, pourtant très vive, tourne comme un couteau pointu autour de cette question, noix mystérieuse, sans en trouver le joint. Pourquoi fait-on des visites? Puisqu'elles ennuient celui qui les reçoit et fatiguent celui qui les rend. Et à quel signe peut-on reconnaître qu'on a déjà le droit de rester chez soi à les attendre ou, au contraire, qu'on est encore obligé de quitter son foyer pour en faire? Ici, on nage en pleine incertitude. Affaire de tact, dira-t-on. Oui, mais si mon tact me dicte la discrétion, tous les formalistes m'en voudront de n'avoir point bougé, et s'il m'engage à un excès de politesse, on me prendra pour un raseur.

Oui, pourquoi fait-on des visites? Pour souhaiter la bonne année. Mais pourquoi souhaiter, à l'occasion d'un tour de calendrier, des choses qui ne peuvent pas arriver, qui ne sont jamais arrivées? Puisqu'on sait que ça n'y fera rien? Et si nous le savons, sceptiques comme nous le sommes devenus, nous sommes bien plus coupables de nous prêter à cette simagrée.

Nous ne trouverons rien de ce côté.

Ah! j'y suis, peut-être... Sans doute fait-on des visites pour ne pas trop décevoir ceux qui les attendent. Mais ceux-là, à leur tour, puisqu'ils en reçoivent d'ailleurs toute l'année, pourquoi les attendent-ils?

Pour écouler le contenu des sacs de chocolat, me répond la loi de la logique. Mais pourquoi envoie-t-on tant de sacs de chocolat? Et ici nous retombons dans la non moins affolante question des étrennes.

Il y a un Père de l'Église, ou un casuiste, qui a dit que les étrennes étaient diaboliques. Et il ne connaissait encore ni les concierges, ni les facteurs, ni les balayeurs, ni les coiffeurs, ni les garçons de restaurant. Que dirait-il aujourd'hui?

Le premier de l'an semble être, pour les hommes des grandes villes, une occasion de faire toutes sortes de bêtises dont ils n'ont pas l'idée à

un autre moment. Ainsi, on choisit généralement cette époque pour demander aux prophètes ce qu'ils pensent de l'année qui commence, et aux autres gens célèbres (journalistes, académiciens, auteurs dramatiques, députés) ce qu'ils pensent de l'année qui vient de finir.

Avec un égal mépris de la fantaisie, les prophètes et les gens célèbres répondent au hasard, n'importe quoi. Et la réalité se charge de leur donner raison. Aux prophètes, elle ne manque pas d'offrir une guerre, une inondation, des kracks financiers, des épidémies, quelques révolutions et une bonne douzaine de massacres, sans compter les tempêtes et les mauvaises humeurs des volcans. Le passé, lui, est toujours assez élastique pour justifier les dires des gens célèbres, d'autant qu'ils ne se comprennent pas. Chacun estime que, dans sa petite partie, tout a bien marché. On constate partout un mieux sensible. Les philosophes sont plus intelligents, les écrivains écrivent mieux, les hommes de théâtre font de meilleures pièces, la morale, les finances et l'hygiène ont monté de quelques crans.

Bien entendu, pendant tout ce temps-là, le prix de la vie augmente, des maladies contagieuses se reforment derrière les remèdes créés pour les anciennes, et les impôts deviennent intenables.

N'importe, ces petits résumés optimistes ne laissent pas que de faire plaisir. Ils permettent pendant trois ou quatre jours d'oublier ce qui nous attend. Ce sont là les étrennes que nous offrent les gens en vue : elles ne leur coûtent rien et ne nous font pas mal à l'estomac, comme les sacs de bonbons.

Mais, direz-vous, vous n'êtes pas logique. Vous protestez contre les habitudes du premier de l'an et vous finissez par sembler reconnaître que les souhaits ont du bon parce qu'ils créent un instant d'illusion, qu'ils projettent une lueur de bonheur sur un avenir triste et sur un passé désobligeant. Je le reconnais, je suis peu logique. Mais cela vient de ma sincérité devant moi-même. Lorsque je pars en guerre contre une idée qui me paraît imbécile, à force de cogner dessus, je me rends compte des endroits où elle résiste, et de ceux où elle cède. Alors, je deviens plus juste à son égard. Et comme il est très rare que je puisse l'écrabouiller complètement, je fais la paix avec elle.

Je suis en train de m'entendre avec le jour de l'an.

Je lui passe les souhaits, mais qu'il me cède les visites! Les étrennes seront considérées comme un terrain neutre, une espèce de territoire con-

testé avec des zones d'influence. J'admets les étrennes qu'on m'offre, je récuse celles qu'il me faut donner.

L'humanité que je rêve formera des vœux, puisque ça lui fait plaisir et qu'en effet cette petite couche de sucre aide à passer l'amère pilule de l'année. Mais elle ne fera plus de visites, parce que les visites sont bêtes, fatigantes et altèrent toute la joie d'une journée de loisir. Les étrennes seront facultatives : on n'en donnera qu'à ceux qui sans cela les exigeraient par la violence ou s'en vengeraient d'une autre manière. Les faibles, les nécessiteux n'auront rien. Ça ne les changera pas.

Et voilà!

Est-ce que vous trouvez cela si difficile, après tout? Rester chez soi le premier de l'an et ne rien écrire. Les vœux et les souhaits seraient tout idéaux, sous-entendus. Les cadeaux n'engageraient que ceux qui les font. Ceux qui les reçoivent n'auront pas leur plaisir gâté par l'ennuyeuse corvée d'avoir à prendre leur plume pour remercier. Il ne faut pas que la reconnaissance (ce sentiment si exquis) soit un fardeau.

Peut-être un jour arrivera-t-on à ce degré de sagesse. Et moi aussi, dans ma petite sphère, j'aurai été un prophète.

TROISIÈME VOYAGE

15 juin.

Les Quais et les Bouquins
Chez Messieurs les Oiseaux
Poissons d'Appartement
Le Charmeur des Tuileries
Les Roses, leurs noms et leur mort

S'il est à Paris un paysage unique, tant par la ligne même de son site que par son atmosphère à nulle autre semblable, c'est bien certainement cette suite de quais qui va du pont de la Tournelle à la gare d'Orsay et dont le souvenir est devenu pour nous inséparable de l'idée studieuse et touchante des vieux livres.

Là demeurent, à côté de leurs fameuses *boîtes*, les êtres archaïques et charmants appelés bouquinistes, qui sont célèbres et dont cependant la vie est si peu connue réellement. Moi-même, qui les fréquente depuis si longtemps, je partageai jus-

qu'à ce jour les illusions que se font à ce sujet les journalistes, reporters pressés qui, deux fois par an, passent trois minutes avec un de ces messieurs et bâclent aussitôt un article où, régulièrement, ils déplorent la décadence du « bouquin ». Je finis par trouver ce cliché un peu insuffisant.

Et il m'a pris aujourd'hui fantaisie de vérifier les choses par moi-même. Je m'en fus donc trouver mon ami M. Charles Dodeman, afin d'obtenir de lui des clartés plus authentiques.

M. Charles Dodeman est un des membres les plus éclairés de la docte corporation des bouquinistes. Il demeure au quai Voltaire, en face d'une maison où habita Musset, tout près de celle où vécut quelque temps et où mourut Voltaire. J'ai fait sa connaissance il y a quelques années, et je m'honore d'être devenu son ami, car c'est un des hommes les plus charmants et les plus cultivés que j'ai rencontrés. Il vit au milieu de ses livres, de ses médailles et de ses timbres, à l'ombre en été d'un vaste peuplier dont on voit frissonner les frondaisons au-dessus de la Seine avec la même sérénité puissante et le même mystère que s'il était au centre d'une forêt, au bord d'une rivière vierge. Hélas! ce peuplier est condamné, à brève échéance, comme les trembles et l'orme qui

l'avoisinent. Le souterrain de la ligne d'Orléans lui a volé la part de terre nourricière indispensable à la vie de ses racines. Les pauvres luttent éperdument dans ce qui peut rester d'humus entre le mur d'un quai et la maçonnerie d'un tunnel. Elles seront vaincues. Et mon ami n'aura plus d'ombre, « sauf, dit-il mélancoliquement, celle du *trolley*. C'est mieux que rien ».

Vous ai-je dit qu'il est philosophe, d'une sérénité à toute épreuve, et qu'il sait opposer le sourire du sage aux plus lamentales plaisanteries du destin? La vie lui fut jadis très dure et il la supporta courageusement. Aujourd'hui, il considère comme un havre de sécurité le petit domaine qu'il possède sur son parapet. La lecture l'entretient en égalité d'âme.

— Vous voyez, me dit-il, la superficie que m'octroie l'Administration. Dix mètres. Nous avons droit chacun à dix mètres de parapet. Nous y mettons généralement cinq boîtes, de deux mètres chacune. Et nous attendons le client. Nous attendons aussi nos amis, ajouta-t-il, avec un gentil sourire.

(Trouvez-en beaucoup de commerçants qui, lorsque vous bavardez chaque jour des heures avec eux sans presque jamais rien leur acheter.

se consolent en se disant : « Ce sont des amis », et même semblent le trouver plus agréable).

— Eh bien! repris-je, aujourd'hui supposez que je vienne en journaliste. Alors je suis brutal..... Que pensez-vous de la décadence du bouquin? »

— Que voulez-vous que je pense d'une chose qui n'existe pas? Je lis parfois, en effet, dans les journaux des lamentations sur ce thème. On confond trop facilement deux choses bien distinctes : la crise de la librairie et notre industrie. La crise de la librairie est évidente. Mais il est non moins évident que le commerce du vieux livre est aussi vivace que jadis. Les discussions et les théories ne peuvent rien contre ce fait; regardez à gauche, nous allons jusqu'à la gare d'Orléans; regardez à droite, nous allons jusqu'à Notre-Dame. Je ne compte pas les quelques petits étalages de l'autre côté de l'eau. Ils végètent et disparaîtront par voie d'extinction. La police n'en veut plus. Mais, en face de nous, il y a presque une librairie toutes les trois maisons. Les libraires ont un peu accaparé à leur profit, c'est vrai, la vente du livre de luxe. Ils peuvent mieux l'abriter, ils ont des ressources plus grandes : rien donc de plus naturel. Mais alors, vous comprenez bien que si le bouquin était en décadence, cette concurrence cossue aurait achevé de nous tuer. Nous sommes là, cependant.

— Vous me rassurez. Pourtant, certains de vos confrères se plaignent, citent des fortunes réalisées par des ancêtres et devenues impossibles aujourd'hui.

— Oh! on s'est toujours plaint, et les choses ont cependant toujours marché à peu près de même. Je ne me dissimule pas que la vente du volume de luxe nous a échappé. Mais ce n'est tout de même pas sur lui que nous pouvions compter. La raison essentielle de notre présence ici, c'est le besoin que l'humanité moyenne a de la lecture. Un homme sur mille s'intéresse à la reliure, à la rareté bibliophilique, à l'impression, à tous les *à-côtés* du livre, et celui-là, voyez-vous, il est rare qu'il lise. Il met de côté, il collectionne, il brocante. Et il ne lit pas. Mais les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres se moquent pas mal de toutes ces blagues. Ils veulent directement l'émotion contenue au cours des pages, fussent-elles sur papier à chandelle et en souliers à clous. Ils ont raison. Et, au bout du compte, tous ces clients entre deux et dix sous font plus pour nous que les chipoteurs qui marchandent une heure un bouquin de douze francs..... et s'en vont sans l'acheter. Nous correspondons à un immense besoin d'oubli, nous sommes les modestes vendeurs de l'opium romanesque. Et cet opium-là, il

est bienfaisant, il est économique, on en aura toujours besoin. Du reste, la circulation du bouquin est intense. Nous avons nos pourvoyeurs, nous avons nos clients. Ça roule sans cesse, et ça roule très vite. Les statistiques d'ailleurs sont là. Voulez-vous quelques chiffres?

Nos étalages se développent sur une longueur de plus de deux kilomètres. Il y en a deux cent cinquante. A cinq boîtes chacun et à deux cent cinquante livres par boîte, cela fait trois cent douze mille cinq cents. Si on les mettait bout à bout on obtiendrait une longueur de trente et un mille deux cent cinquante mètres. Un homme mettrait, quatre cent quatre-vingts ans à les lire et plus de cinq cent mille ans à les écrire. Sa plume.....

— Arrêtez-vous. Vous me donnez le vertige. Mais le fait est que trois cent douze mille livres, ça fait une coquette bibliothèque circulante. Pourtant je me suis laissé dire que ce nombre est surtout nominal et qu'on ne trouve plus grand'-chose de fameux.

— Détrompez-vous. Certes le déchet est considérable, mais c'est impossible autrement. Et l'on trouve encore beaucoup d'occasions. Sinon, comment expliqueriez-vous que des amateurs comme MM. Eugène Le Senne, Paul Lacombe, de Fran-

castel, Pécas, de Sacy, Klein, de la Gandara, comme MM. Anatole France, Maurice Barrès, Léon Bourgeois, Péladan, Ponchon, Ribot, Lépine, et tant d'autres, que sollicitent assez pourtant l'affabilité et le confort des magasins rivaux, persistent à chercher encore dans nos boîtes ? Il faut bien qu'ils y trouvent quelque chose. Ils constituent l'aristocratie de notre clientèle, nous sommes fiers de les pourvoir. Et la plupart nous témoignent une familiarité gentille, qui nous fait grand honneur. Je calomnierais nos chères échoppes si je vous laissais penser que nous ne tenons que le livre populaire. Le livre vraiment bon marché, certes nous l'estimons à cause des bienfaits qu'il répand, mais, que voulez-vous ? toute notre tendresse de cœur va à ces bouquins précieux, aux reliures anciennes, aux caractères nets, aux belles marges qui constituent nos occasions de luxe. Certains de mes confrères, bibliophiles eux-mêmes, préfèrent encore se priver d'une bonne affaire et garder dans leur bibliothèque privée un livre curieux dont ils ont fait l'emplette.

— Vous devez goûter de grands plaisirs lorsque vous acquérez un beau livre.

— Nous avons des joies de chasseur, vraiment. Le beau livre, c'est le chevreuil de race qui tra-

verse la forêt à la fin d'une journée passée à tuer des merles et des lapereaux. Notre cœur bat, nous éteignons l'éclat de nos yeux, nous prenons un air indifférent. Et nous l'obtenons, souvent pour un prix dérisoire. Ce sont nos meilleures affaires. Elles sont rares d'ailleurs et compensent mal des journées misérables, à gains presque nuls.

— Il y a une morte saison ?

— Il y a plutôt des jours morts. Lorsqu'il pleut à verse, force nous est bien de boucler nos éventaires et d'attendre un moment meilleur. La canicule aussi balaie les quais de ses plus courageux visiteurs. Le grand vent, le froid trop vif sont pour nous de terribles ennemis. Mais nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur et tirons le meilleur parti possible des avantages de notre situation.

Le matin, nous interrogeons le ciel ou, plus précisément, le trou de Meudon, c'est-à-dire ce morceau de ciel compris entre les collines de Meudon et apparaissant au-dessus du Grand Palais. Gris ou noir, il présage la pluie. Clair, il est signe de beau temps. Rouge au moment du coucher du soleil, c'est du vent ou de l'eau pour le lendemain. Lorsqu'il est brumeux en été, il fera des chaleurs étouffantes. Nous tirons aussi des pronostics de la forme des nuages, de leur

direction, jusque même de la présence de la rosée sur nos boîtes. La pluie ne peut tarder lorsque nous voyons les moineaux se baigner. Somme toute, nous sommes peut-être les seuls citadins qui menions une vie aussi naturelle. Toujours au grand air, nous sommes un peu des hommes de la nature, n'est-il pas vrai? Aussi nous portons-nous bien et certains d'entre nous atteignent des âges extraordinaires. Le climat de la vallée de la Seine est, en définitive, fort doux et très sain. Et puis, il y a le spectacle. Le site des quais est un des plus beaux qui existent. Le panorama des ponts prend, au crépuscule du soir, des aspects merveilleux. Parfois il semble qu'un incendie s'allume, d'une violence fulgurante, qui peu à peu s'apaise. Les cieux, les maisons, les hommes sont pourpres, mais d'un pourpre inouï. Puis le soleil descendant encore, une ligne d'ombre se forme à mi-hauteur des maisons, faisant ressembler le thalweg de la Seine à un vaste cercueil tendu de velours rouge. D'autres fois, les tons du ciel vont du jaune d'or au blanc parfait, ou de l'émeraude à un vert pâle, inexprimable. Ou alors, toute la palette se mélange, se fond, dans des harmonies d'une richesse prodigieuse.

Et la faune!... et la flore!... Il me faudrait des heures pour vous décrire tout ce que j'ai observé

depuis des années que je vis à cette place. Je suis aux premières loges pour assister aux mille petits drames des mœurs des bêtes, des gens. Les quais sont un véritable théâtre.

Et puis, il y a les clients, leurs manies, leurs bizarreries. Tels sont millionnaires et, ne dépensant que pour les livres, sont vêtus comme des gueux. Il y en a qui discutent plusieurs jours avant de se décider à acheter un bouquin de trente sous. Il y en a de distraits, qui ne marchandent jamais..... Et les petits métiers, métiers affolants, de l'existence desquels personne ne se doute. On connaît bien l'ouvreur de portières, mais je suis sûr que vous n'aviez jamais entendu parler du marchand de lorgnons pour cochers.... Parfaitement. C'est un pauvre bougre qui vit (ah ! comment y arrive-t-il?) en vendant des lorgnons aux cochers myopes. On en est stupéfait, n'est-ce pas ?

J'ai vu des tragédies, violentes ou sourdes. J'ai assisté à des suicides, à des choses honteuses, et aussi à des actes de courage magnifiques. Les originaux, les demi-fous, les maniaques ne sont pas les plus curieux personnages de la comédie humaine des quais. J'ai vu mieux, et plus profond. Des histoires d'amour se sont déroulées sous mes yeux, des intrigues se nouent parfois

au-dessus d'un bouquin, témoin inattendu de promesses éphémères, parfois durables. Des mariages ont eu leur prélude à l'ombre de nos beaux peupliers.

— Mais, mon cher ami, lui dis-je, j'étais loin de me douter que votre sagesse de bouquiniste masquait une expérience d'homme aussi complète, aussi nuancée. Bien des romanciers nous accablent de leurs livres, qui n'ont pas vu la centième partie de ce que vous avez vu. Quel ouvrage pittoresque vous feriez, avec tous ces souvenirs !...

— Je l'écrirai peut-être un jour, me promit-il.

Puis il me serra la main, en me quittant. Un Anglais l'appelait du geste, pour lui acheter une vague brochure.....

*
* *

Je m'éloignai, mais pas très loin, ne pouvant m'arracher à ce beau paysage des quais. J'eus un instant l'idée de vous aller rendre visite, mais ne voulant le faire les mains vides, je cherchai quel cadeau je pourrais bien vous faire. Des fleurs ? Oui, mais il doit y avoir quelque chose de plus rare... Soudain je pensai que les quais en face sont consacrés à l'élevage des oiseaux et des poissons. L'idée de vous offrir un serin saxon, pareil

à celui qui me fait l'honneur de chanter chez moi, me parut magnifique. Je traversai l'eau et gagnai le quai du Louvre.

Là règnent les oiseliers, dans un délicieux tapage.

J'entre chez l'un d'eux.

— Oh! monsieur, répond-il, plus de saxons. C'était élevé à Dresde et seriné là-bas. Ici, ça ne se reproduit pas...

Horreur! Plus de saxons! Comment faire? Car quand on a écouté ce merveilleux animal, on ne peut plus entendre les autres serins, ces bêtes horriblement criardes. Il ne reste que des serins hollandais, espèce de condors en miniature avec une terrible bosse de dromadaire sur le haut du dos. Ou plus exactement, comme l'on représente les harpies. Et d'un jaune à faire vomir.

Mais voilà qu'au milieu de tous ces cris, j'oublie ce que je suis venu faire. Je ne jette plus sur le *bec-d'argent*, la *veuve* à longue traîne, le somptueux *monseigneur*, les tendres *inséparables*, qu'un regard torpide. J'écoute. Je me laisse aller au charme particulier de ce lieu étrange. Ces milliers de petits personnages agités et égosillés ont quelque chose de fée. Leur monde n'est pas le nôtre. Non, décidément, je ne vous offrirai pas d'oiseau. C'est trop triste un lutin enfermé, tout

seul. Pour bien faire, il faudrait transporter toute la boutique...

Mais je vous donnerai un poisson. Un poisson est muet, il peut être solitaire...



Entrons chez le voisin de l'oiselier, le marchand de poissons... Hélas, c'est encore plus triste. Car tout est silencieux ici terriblement, et les grenouilles elles-mêmes se taisent.

Que c'est lamentable un poisson dans un bocal ! Je me demande déjà si j'irai, par ma complicité, donner plus de force à une mode criminelle.

Pourtant je me suis laissé dire que les poissons, au fond de la mer ou des fleuves, manifestent une telle incuriosité du monde, uné telle inertie que c'est pratiquement comme s'ils étaient confinés dans un tout petit aquarium. Ils ressemblent à ces Parisiens de Montmartre que rien n'empêche, théoriquement, d'aller, s'ils le veulent, jusqu'au bois de Vincennes, et qui cependant, par peur des embûches de la rue Lepic et de la place Blanche, ne quittent point la Butte. « Alors, concluent les marchands insidieux, ça ne les change pas beaucoup... (les poissons). Il n'y a qu'une chose à laquelle ils ne s'habituent jamais : la paroi de verre. Ils vont sans cesse y donner de leur bouche

ouverte. Car, vous savez, le poisson est bête. »

Oui, le poisson est bête. Mais il est bien beau. Surtout cette variété, ces mille variétés chinoises aux yeux globuleux et tournants, comme les lentilles qui servent de regard aux Martiens dans *La Guerre des Mondes*, aux corps chatoyants, aux admirables nageoires, aux queues fabuleuses. Ah! ces nageoires et ces queues surtout, lorsqu'elles bougent, quel magnifique spectacle! Et ce sont des ondulations amples et légères, tout à fait pareilles à celles des écharpes qu'agitait autour d'elle la Loïe Fuller noyée dans son bain de lumière. Cela s'adoucit, s'estompe, comme voilé d'un crêpe subtil, puis tout à coup éclate, farouche. Et tantôt la jolie bête muette s'avance, avec une lenteur sournoise, comme un navire de guerre qui file dans la nuit, les feux masqués. Et tantôt elle bondit, dans un sursaut terrible. Et ce n'est plus même un navire qui fait feu, non, c'est un monstre des mers, une chimère aquatique, qui explose, en mille lambeaux de pourpre et de flamme, en une apothéose rageuse. Puis tout s'apaise encore, et ce n'est plus qu'un paquet d'algues grisâtre qui tombe au fond du bocal, comme une méduse vidée... Ah! le poisson chinois s'entend à la mise en scène.

Et dire qu'il fait tout cela pour le plaisir, pour

rien, absolument comme il le ferait dans la pleine liberté de la solitude natale! C'est ainsi qu'il manifeste sa joie de vivre, ou peut-être la tristesse que cela lui cause : on ne sait jamais, en effet, avec cette bouche qui bâille, ces yeux toujours fixes, ce masque terrible mais immobile...

D'ailleurs, reconnaissons-le, les gens qui font attention à ces nuances sentimentales sont plutôt rares. On a des poissons parce que c'est la mode, voilà. Quand ce sera la mode d'entretenir des souris valseuses du Siam, ou des cétoines sur des roses-thé, ou des oiseaux-mouches, on enverra promener les poissons, et les bourgeois demi-aisés les achèteront en solde dans les grands magasins. Ainsi va le monde.

Pour l'instant, ces intéressants animaux gardent encore un grand prestige, et c'est à qui trouvera la plus ingénieuse façon de les présenter. La plus belle, à mon avis, est encore le bocal. Parfaitement sphérique, et rempli d'une eau très pure, c'est le théâtre le plus parfait que l'on puisse offrir aux pantomimes merveilleuses de ce cher petit acteur extrême-oriental. Rien ne se combine plus harmonieusement que les reflets du cristal avec les jeux de lumière personnels du nageur. Il faut laisser aux snobs l'affligeante manie des récipients bariolés. C'est barbare, brutal et faux.

Mais on peut employer (n'est-ce pas vous, chère Natalie, qui les avez mises à la mode?) ces cuvettes très simples, faites de rectangles de glace dont l'épaisseur donne à l'eau une légère teinte verte, évocatrice de profondeurs marines. Il y a aussi les bocaux remplis de coquillages. C'est d'un chatoiement délicieux, et cela permet, en outre, de grandes joies à ceux qui recherchent les émotions fortes. Le poisson, en effet, dans ce dédale étincelant de valves, de pavillons, de conques et de lamelles court comme un fou, se sentant perdu. Thésée sans fil d'Ariane, le malheureux ne sait où donner de la tête. Lorsqu'il croit avoir trouvé un passage, il s'enfile au fond d'un bigorneau. Il mène là dedans une existence infernale, tant qu'enfin il meurt, enragé. Et alors, il n'y a plus qu'à remplir dans le bocal la place infime qu'il y tenait par quelques cailloux, ou un funéraire presse-papiers.

Pauvres poissons d'appartement, victimes de leur gloire! Je connais quelqu'un qui se rit de cette fortune excessive et si chèrement payée : c'est le modeste poisson rouge du concierge et du cordonnier. Ah! celui-là ne mangera jamais de la poussière de vers de luxe, mais il évitera à ce prix les boulettes empoisonnées que de trop spirituels convives ne manquent pas de lui jeter

dans son surtout aquatique. Il n'excite les cris d'admiration d'aucun critique d'art décoratif, mais il est aimé, et le pain qu'il mange n'est pas amer : c'est du bon pain de ménage, qui se digère bien et fait vivre longtemps. Il tourne en rond, bêtement, mais doucement ; il n'a pas une jolie robe, mais il n'a pas non plus besoin de crises d'hystérie pour la faire valoir. Enfin c'est lui, lui, le modèle qu'on copie sans le dire, et la plus somptueuse vasque des salons n'est jamais qu'une imitation de son humble bocal, avec des fioritures.

*
* *

Tout compte fait, je renonce donc aussi au poisson. Mais que faire ? Car enfin, je n'abandonne pas si facilement un projet. Celui de vous faire un cadeau me tient au cœur.

Eh bien ! je vais tout simplement revenir à mon idée primitive, et aller chez un fleuriste. Je trouverai bien rue Royale, une tulipe et un lys.

Et je reviendrai rue Jacob, magnifiquement solennel, et me rappelant le cher Oscar Wilde :

As I walk down Piccadilly
With a tulip and a lily...

Pourquoi pas ? Ce serait mal me connaître que de croire que je renoncerai aisément à un projet

aussi esthétique. Nous sommes dans les plus longs jours de l'année. J'ai tout le temps de passer par les Tuileries dire bonjour aux moineaux, d'acheter mes fleurs hiératiques et de revenir vous les offrir.

J'espère être plus heureux qu'en 1910, quand, vous apportant toujours une tulipe, je me heurtai à l'inondation et dus rebrousser chemin vers chez moi...



Marchons. Ce jardin des Tuileries n'est pas qu'un admirable paysage, c'est aussi la capitale des moineaux... Ils y sont choyés, aimés, nourris, admirés. Nulle part ils ne sont plus gras, plus vifs, plus impertinents, plus gais. On leur laisse du pain sur les balcons, ils nichent sur les toits, le plus petit jardin en pullule. Et l'on ne sait pas, tant leur pétulance est endiablée, tant ils semblent avoir d'esprit, s'ils ont emprunté cette pétulance et cet esprit aux Parisiens eux-mêmes, à force de vivre avec eux, ou si c'est le sol de la ville qui a formé en même temps les hommes et les oiseaux. C'est fort possible.

Quoi qu'il en soit, si l'on considère Paris comme la patrie de ces charmantes bestioles, il faut admettre que le jardin des Tuileries constitue au

milieu de ce pays une sorte de capitale en effet. C'est là qu'ils sont le plus nombreux, le plus audacieux, c'est là qu'ils règnent. Et ils ont, comme intermédiaire entre eux et nous, comme truchement, le célèbre père Pol, le charmeur.

Le père Pol! il faut l'avoir vu. Je ne saurais le bien décrire. Imaginez un vieux monsieur, correctement quoique pauvrement vêtu, la moustache blanche, un cache-nez autour du cou, un pardessus aux poches fatiguées parce que toujours remplies de bonnes choses. On ne sait d'où il vient, on ne sait ce qu'il fait, ni comment il gagne sa vie, ni où il mange. On ne sait qu'une chose : c'est qu'il est là tous les jours, entre une heure et deux, et qu'il nourrit les oiseaux. C'est par centaines qu'ils accourent vers lui, poussant des cris de joie. Lui, gentiment, avec un regard attendri sur ses petits protégés, il émiette le pain dont ses poches sont gonflées et, ce faisant, il leur parle. Il en connaît quelques-uns, qui sait? peut-être presque tous. Il leur a donné des noms. L'un s'appelle, parce qu'estropié, le marquis de la Patte-Cassée, l'autre est Gros-Joufflu, un autre Petit-Vautour, que sais-je encore? Il les nourrit avec le plus d'impartialité possible, écartant les gloutons, allant chercher les timides.

Pourtant, il a ses favoris : les plus intelligents

et les plus doux. Ceux-là forment, on pourrait dire, sa cour. Ils se perchent sur son épaule, sur son chapeau, sur son bras. Ils viennent becqueter jusque dans sa bouche. Ils lui font mille grâces et mille caresses. D'autres viennent, tout volants, se placer devant lui, à la hauteur de son regard, et là, sans cesser de battre de l'aile et comme s'ils se maintenaient résistant à un flot d'air par la force de ce battement d'ailes, ils se tiennent, frissonnants, dans le vide, jusqu'à ce qu'il leur parle et les apaise. Puis ils s'en vont, d'autres reviennent.

Inutile de vous dire que le père Pol a un grand succès, non seulement auprès de son public ailé, mais encore auprès de tous les Parisiens qui passent par les Tuileries; certains même se détournent de leur chemin. Pour moi, chaque fois que j'ai le plaisir de le rencontrer, je m'arrête, heureux de grossir l'aimable rassemblement des badauds. J'ai passé là des minutes exquises à contempler ce spectacle sans prix, dans tous les sens du mot. Car le père Pol ne demande rien, et il serait fort étonné si l'on songeait à lui offrir quoi que ce soit. Il n'est pas tout à fait indifférent au succès qu'il obtient, il est content de voir se refléter, dans les regards de ses admirateurs, des sentiments de bienveillance et d'amour des bêtes

pareils aux siens. Mais c'est tout. Et sa besogne faite, il s'en va très digne.

Et moi aussi, n'ayant plus rien à faire.

* * *

Il faut avoir une fameuse envie de vous apporter spécialement une tulipe et un lys, il faut diablement avoir le culte du souvenir d'Oscar Wilde pour ne pas préférer à tout ces bottes de roses comme celles que partout on me propose. C'est terrible ! Rien, rien au monde n'est plus beau. Et Dieu sait si on en a abusé..... Mais quand on en revoit une, ah! on reçoit vraiment un coup au cœur. C'est comme si on la voyait pour la première fois, c'est comme si le premier jour de l'été nous sautait au visage, éblouissant, nu, parfumé, plein d'ivresse..... Infatigable, inépuisable, éternelle rose!...

Elles meurent pourtant, les immortelles! Non seulement dans leur petite individualité de fleurs, lorsqu'elles effeuillent leurs pétales tendres, mais encore comme espèces, comme races.....

Le *Journal des Roses* (ah! n'avoir que des gazettes comme celle-ci !.....) nous renseignait naguère sur tout ce qui concerne la vie de ces plantes aimées et, en 1914, il nous apprit que les froids brefs, mais si soudains, de l'hiver précédent avaient

été funestes à quarante-cinq espèces de roses. Quarante-cinq espèces de roses sont définitivement perdues, dont quelques-unes célèbres, telles que Beauté de l'Europe, Daniel Lesueur, Maréchal Niel, Papa Gontier.

Certes, je suis triste d'apprendre que ces races ont disparu. Mais je le suis beaucoup moins de savoir qu'avec elles leurs noms aussi vont être supprimés du Livre d'or où ces belles vivantes sont cataloguées. Est-il rien de plus triste, je vous le demande, que d'aussi merveilleux et tendres objets soient affublés de noms aussi ridicules? Lorsqu'on les regarde, on est aussitôt transporté dans un monde de féerie, plein de parfums et de doux oubli, et riche des plus belles possibilités de bonheur. Lorsqu'on demande comment ils s'appellent, on apprend qu'ils portent le patronyme d'un trésorier-payeur, d'un riche industriel, d'une dame inconnue, d'un horticulteur. On aurait voulu les flétrir qu'on ne les aurait pas autrement appelés. Les plus humbles plantes des champs sont mille fois mieux partagées, et lorsqu'on dit fraxinelle ou mélilot, ou scabieuse, on évoque aussitôt quelque chose de très doux et de très touchant, tandis que pour les roses.....

Cette manie, il faut l'avouer, est relativement moderne. Autrefois, les roses portaient des noms

beaucoup plus dignes d'elles. Que dites-vous de l'*Aimable amie* et de la *Perle d'Orient*, de *Petit-Serment*, de *Beauté touchante*, de la *Bien-Aimée*, de *Pompon mignon*, d'*Ombre superbe*, de *Lustre d'église*, de *Cramoisi éblouissant?* Cela évoque des images somptueuses ou sentimentales, c'est ingénieux, poétique, parfumé, splendide, cela ne contredit pas l'idée que nous nous faisons d'une rose, cela tente au contraire d'en suggérer la beauté, l'arome, la couleur. Mais du jour où l'on voulut flatter les grands de la terre, cela changea. Non content de baptiser les nouvelles venues de ces noms neutres et barbares, et qui semblent cueillis au hasard dans le Bottin des professions libérales, on alla jusqu'à débaptiser des espèces connues.

Redouté et Thory, auteurs d'un ouvrage célèbre intitulé *Les Roses*, ne craignirent pas de mettre la main à cette besogne sacrilège. Ainsi ils écrivirent à propos de *Le Rouge Formidable* : « Nous avons cru pouvoir supprimer le nom bizarre que l'on donne à cette Rose dans les pépinières pour y substituer celui d'André Du Pont. » Je ne nie pas le mérite de ce grand horticulteur, mais n'aurait-il pas été plus simple de lui élever un buste dans un jardin? On n'aurait pas créé un précédent aussi grave à cette invasion de *Roger Lambelin*, de

Scipion Cochet, de *Guinoisseau*, de *Jeannine Viaud-Bruant*, de *Mme Constant Soupert*, d'*Élisa Robichon*, de *Casimir Moulé*, de *Sénateur Mascuraud*, et autres vocables qui font plutôt penser aux ennuis de la vie bourgeoise et aux troubles de la vie parlementaire qu'à un concile de fleurs penchées dans la gloire du soleil.

Pauvres peuples de fleurs! condamnés toute leur vie à perpétuer le souvenir d'existences n'ayant jamais eu avec la leur que des rapports si lointains, comme je comprends que quarante-cinq d'entre eux aient préféré se laisser mourir! Si cela pouvait être une leçon pour les horticulteurs de l'avenir? Que dis-je? Si dès à présent on prenait le parti de refaire de fond en comble le Livre d'or des roses ?.... On laisserait les beaux noms, les vrais, ceux du passé et on bifferait impitoyablement tous ceux des bourgeois, des femmes de lettres, des anciens ministres et des brasseurs d'affaires qui l'encombrent. Enfin on pourrait se promener dans les jardins sans arrière-pensée, ce que, pour mon compte, je ne puis faire aujourd'hui. Lorsque je tombe en arrêt devant une belle rose épanouie, qui délire de parfums et de chaleur, je me laisse aller aux rêves qu'elle m'inspire et il m'arrive même souvent de lui donner quelque nom de fantaisie, inspiré par une

analogie du moment. J'ai ainsi connu dans ma vie quelques personnages exquis, tels que *Nuage entr'ouvert*, *Sourire de Fée*, *Journée d'or*, et d'autres encore, qui ne figurent dans nul catalogue. Mais je me garde bien de m'informer du nom que ces passagères amies portent dans la réalité.

Ce serait tout à fait comme si, rencontrant dans un salon quelque femme adorablement belle, silencieuse et d'un charme empreint de mystère, j'apprenais tout à coup qu'elle porte le nom navrant, grotesque et vague d'un mari bedonnant et grossier, enrichi dans le commerce des huiles ou des démolitions. Les roses sont souvent pareilles à de jolies femmes mal mariées. Le divorce s'impose.

En attendant la revision de tous ces procès, en attendant qu'on ait donné de jolis noms à toutes ces pauvres kronprinzessinen (hélas!) et Karl Druschki (holà!) je vais ajouter, à ma tulipe et à mon lys, une botte de roses-thé, tout simplement, et, le nez enfoui dans cette ivresse, revenir chez vous sans rien voir, sans rien regarder.....

INTERMÈDE DE LA SAINT-JEAN

LA SOLITUDE

24 juin.

Chaque année, à pareille époque, un désir absurde, un mauvais désir me prend. Je le connais bien pour le voir déformer les traits des faces qui me sont le plus chères, et hanter les plus nobles regards : le désir de s'en aller, de trouver quelque part la solitude.

Il fut un temps dans ma vie, jadis, il y a bien longtemps où, lorsque ce désir me saisissait, j'abandonnais tout. Et je m'en repentais vite, car rien dans la nature ni dans l'art n'est disposé pour y répondre. La solitude n'existe qu'à Paris, pour la raison bien simple que ceux qui le remplissaient sont partis. Aller ailleurs, n'importe où, c'est les y rejoindre, c'est retrouver, sur les côtes d'azur, d'argent, d'émeraude, d'or ou d'ivoire, sur les glaciers et sur le pont des yachts à croisières, ce ramas de rastaquouères, de journalistes, de dames

du monde et de fractions de monde, de neurasthéniques, de commanditaires et de magistrats qu'on appelle le Tout-Paris, encore aggravé de laquais, de guides, de fournisseurs et de gérants. Ce n'est pas retrouver le repos.



Il y a dans les grands rapides qui mènent au pays de rêves, des sleeping-cars où l'on ne peut dormir qu'en anglais, des cabinets de toilettes où d'imprudents voyageurs ont eu les mains coupées par le jeu de bascule ingénieux des cuvettes, des wagons-restaurants où l'on ne mange qu'aux heures de roulis, lorsque le train prend des allures de navire en perdition, se ruant dans l'inconnu avec l'énergie du désespoir. Il y a dans les couloirs des gens qui jouent à la barre fixe en face du cinématographe des paysages.

Il y a, dans les grands rapides, des cuvettes à bascule, des restaurants à renversement et des gymnastes de couloirs, mais il n'y a pas de solitude!



Il y a, dans les Palaces où vous déposent ces grands rapides, des chambres très chères qui donnent sur un site célèbre, et d'autres chambres,

également très chères, qui regardent des murailles abruptes, des cours immondes, des déchets de paysage enfin. Côté cour, on voit grouiller de pauvres gens, côté jardin, des gens plus riches. Mais, nulle part, de solitude!



On rencontre, sur les routes qui rayonnent des Palaces, des automobiles menées par des hommes masqués et remplies de femmes sans pudeur, et qui vont à des allures de torpille, laissant échapper de nauséabondes fumées, des fumées de contravention. Et ces automobiles poussent devant elles des troupeaux terrifiés de moutons ou de bœufs, dans la nuée de poussière.

Il y a là, sur les routes, des hommes affreux, des chevaux-vapeur et des bœufs, mais il n'y a pas de solitude!



Dans les forêts, vous trouverez des arbres sur le fût desquels des calicots sentimentaux ont gravé pour l'immortalité, en lettres que chaque année distend, le nom de leur promise. Vous trouverez des couches de feuilles pourries à faire reculer les plus intrépides amateurs de pique-nique et, sous les frondaisons, une atmosphère propice à l'arthri-

tisme. Vous trouverez, qui s'y promènent, de ces dames dont Jules Laforgue disait qu'elles interposent une frivole ombrelle entre elles et Dieu. Il y a ces dames, et le monsieur qui porte leur pliant. Il y a des fourmis si grosses qu'elles sont certainement venues d'Afrique avec nos troupes noires. Il y a des bûcherons et les moustiques qui vivent de leur sang.

Il y a, dans les forêts, des arbres à inscriptions, des dames frivoles et des moustiques, mais il n'y a pas de solitude!



Il y a, dans les montagnes, des stations d'altitude (avouez qu'il serait bien difficile de les loger en rase campagne!) avec des chalets en bois et des hôtels approuvés par le Touring-Club. Des peuplades venues de Suisse et portant une livrée impressionnante les habitent et semblent n'avoir pour unique fonction que de faire la chasse aux hystériques, tuberculeux, névropathes, et autres spécimens de la flore des sanatoriums, qu'ils traquent sur les balcons, où ils les laissent ensuite exposés à tous les hasards de la nuit estivale : amour et embolie.

Il y a aussi dans les montagnes ce qu'on appelle le point de vue. C'est une manière de voir où il

est très difficile de se placer, car les usages veulent qu'on n'y monte qu'en bande et seulement les jours de pleine brume.

Il y a, dans la montagne, des hôtels, des Suisses, des névropathes et des points de vue inaccessibles, mais il n'y a pas de solitude!.....



Il y a, sur le bord de la mer, des plages où il serait délicieux de se baigner, si la mode ne l'interdisait formellement. On se contente donc d'y cuire au soleil, en regardant les élégances qui passent et les pantalons de flanelle qui se fanent. Et l'on regrette les vitrines des magasins de la métropole, où, dès le mois de juin, d'adorables baigneuses de cire, suggestivement voilées de taffetas frissonnant et voluptueux, devant des marines peintes par des maîtres, s'étendent sur des canapés de paille, en des attitudes que Madame Récamier leur eût enviées.

Il y a, sur le bord de la mer, un soleil cuisant qui fane les pantalons de flanelle, mais il n'y a pas de solitude!



Malheur à vous si, poussant les choses plus loin, jusqu'à la pleine mer, vous avez accepté l'in-

vitation du prince X..., votre ami, sur son petit navire! Ah! vous vous imaginiez vous reprendre au milieu de la monotonie des vagues, entre les deux infinis de la houle et du ciel. Quelle erreur! Vous y mènerez tout bêtement la vie de château, mais sans même la ressource de vous évader un instant vers la campagne voisine. L'océan est là pour vous interdire toute velléité de fuite. Il faut rester, il faut parader, potiner, briller (car vous êtes homme d'esprit, n'est-ce pas? puisque vous aimez être seul). Il faut jouer au croquet, pêcher le dauphin, manger en habit quand il fait du tangage ou qu'on traverse la mer Rouge, et encore vous extasier de compagnie devant les couchers de soleil, mais surtout, ah! surtout ici renoncer définitivement à trouver la solitude.



La solitude est un article de Paris, comme l'urbanité, comme la jolie femme, comme le journal à un sou, comme l'esprit. Il suffit de sortir de chez soi, elle est à tous les coins de rue, elle est dans l'air.

Les grands cafés des boulevards s'ouvrent comme des antres de fraîcheur et de délices. Il y fait bon rêver à des actions qu'on n'accomplira jamais ou même n'y penser à rien. On distingue dans la

pénombre des figures exquises et mélancoliques. Ce sont les petites-femmes-qui-sont-restées, les plus douces, les plus charmantes, par opposition avec l'engeance redoutable des petites-femmes-qui-sont-parties, les plus rosses et les plus roublardes. On peut se laisser aller à ces aventures, irresponsables et sans lendemain.

Et le Bois, et Bagatelle, et le Pré-Catelan vous réservent leurs allées désertes, leurs retraites pleines de musique et d'oiseaux, leurs lacs parfumés qui ont l'air de dater des origines du monde et cette délicieuse laiterie où, dès trois heures du matin, un singe nostalgique, pour un louis, se blottit dans les bras d'une vache nourricière, tendrement. Où trouveriez-vous, ailleurs, aux plus lointains pays, de telles idylles ?

La solitude, vous la rencontrerez partout : à Montmartre, le royaume des rapins, et sur la plaine Monceau, refuge des peintres mondains, au Parvis Notre-Dame, que baigne le soleil, et sur les quais, studieux asile des livres dédicacés, aux Invalides, gardés par leurs fins canons guillochés, et au Jardin des Plantes, où des marabouts déplumés par les besoins de la mode semblent enseigner aux messieurs ruinés par l'amour la résignation du sage.

★

Et puis, si vous trouvez encore trop fatigant de sortir, même si peu loin, restez chez vous, tout simplement, dans la quiétude de votre appartement aux volets clos, à l'abri des importuns. La voilà, la vraie solitude.

QUATRIÈME VOYAGE

10 août.

Paris miroir du monde
Affiches de Gares
Plages lointaines
La Route de France

J'apprends que vous voulez partir..... Quitter Paris ?..... Ce n'est pas sérieux.

Pourquoi faire, s'il vous plaît ?

Pour voyager ?

Expliquons-nous. Vous êtes de celles qui voyagent pour leur plaisir, n'est-ce pas? et non point pour donner à vos amis, au retour, l'impression qu'elles ont beaucoup remué. Que recherchez-vous, au fond ? Quelques instants d'émotion, ce petit choc au cœur, déclic au kodak du souvenir, que donne la découverte d'un site nouveau, la révélation d'un aspect inconnu des choses. Le reste n'est que la répétition indéfiniment affaiblie de cette sensation.

Plus le voyage sera court, mieux cela vaudra. Aimez-vous, par exemple, l'Italie, la vraie, celle des petites villes pauvres, sans Cook et sans Palace? Montez sur la Butte, et vous y trouverez encore certaines places, étroites, mal pavées, avec des platanes, de vieilles maisons, un petit restaurant à spaghettis et à Barbera, qui sont d'une mélancolie exquise et ombrienne.

Entrez un soir à Saint-Louis en l'Ile, et je veux être pendu si vous n'éprouvez pas aussitôt l'impression de vous être égarée dans un sanctuaire de style jésuite, patiné de dévotion, au fond de la plus vieille et cérémonieuse Espagne, il y a trois cents ans. Sortant de là, vous vous trouverez dans les rues mal éclairées et paisibles de la ville natale de votre cœur : petits métiers, humbles cafés, vieilles bigotes attardées. Quelque cent pas plus loin, vous errez en pleine Hollande : des orques vertes affleurent, monstrueuses et pesantes, au ras de la berge d'un canal rectiligne; des sirènes sifflent, de rouges falots rampent mystérieusement. Une vie obscure se devine, palpitant sur l'eau moirée de reflets incertains. Un coin d'Amsterdam.

Dans certains cabarets tout lambrissés de bois, fumés et vernis, où des portos fameux sommeillent dans des tonneaux disposés en frise sous les pla-

fonds, j'ai goûté pleinement à l'Angleterre des grands ports et, si j'avais un étonnement, c'était d'y voir entrer, au lieu de marins farouches à colliers de barbe ardente, de jolies Batignollaises pressant leurs bichons sous le bras. Mais, d'ailleurs, ce contraste n'en était que plus piquant. A Folkestone, pensez donc !.....

Si aux ivresses des pays abordés vous préférez le départ lui-même, ce moment d'angoisse et d'espoir qui vous fait croire à je ne sais quelle évasion vers la liberté, je vois ce qu'il vous faut : c'est le bateau. Eh bien ! montez les Champs-Elysées et, à mi-chemin de l'immortalité, vous trouverez un souterrain tendu de cuir et si merveilleusement pareil, avec son escalier tournant d'acajou et ses plafonds de chêne, à une salle à manger de grand paquebot que, une fois assise dans un de ses fauteuils profonds et servie par le diligent *stewart* à veste blanche, vous vous direz : « Je suis partie », et vous entendrez *réellement* au-dessous de vous le bruit cadencé de la machine, le murmure de l'Océan.

Enfin, êtes-vous de celles qui, dans le voyage, recherchent la rupture complète avec la tyrannie de leurs habitudes ? Dans ce cas, le paysage est totalement indifférent, il vaut même mieux qu'il n'existe pas. Quittant donc votre maison avec une

simple valise, faites traverser à votre voiture tout bonnement le fleuve et le boulevard et allez vous installer dans un de ces caravansérails anonymes et confortables où l'on rencontre le grand-duc et le courtier en rasoirs, la courtisane argentine et l'acteur de génie, et où le marbre abonde, mais économiquement recouvert de publicité. Vous vous sentirez loin, très loin de Paris, quelque part, par là, du côté de Copenhague, et pas un mot de français ne vous fera soupçonner que vous vous trouvez entre la Madeleine et l'Opéra.

C'est de là d'ailleurs que je date cette lettre, en toute hâte, avant d'aller à la gare.....



Oh ! non point pour prendre un train. Ces folies ne sont plus de mon âge. Mais pour regarder les affiches, qui, à cette époque, exercent sur moi une espèce de fascination. L'hiver et le printemps, nous les laissions, avec indifférence, étaler aux murs des tristes salles d'attente leurs grâces surannées, leurs invites inutiles. Mais, aux mois caniculaires, notre sens critique s'affaiblit, et nous les regardons avec indulgence d'abord, ensuite avec un désir informulé. Le rêve de partir dissout les volontés les plus sages.

Rares sont ceux d'entre nous capables de

goûter la suggestion des simples indicateurs, ces dictionnaires des merveilles de la nature. Comme aux petits enfants, il nous faut des images. Eh bien! nous n'avons qu'à lever les yeux sur nos murailles : elles en sont couvertes. L'affiche des gares a quitté la gare, sa morose demeure de la mauvaise saison. Elle multiplie, elle foisonne, elle essaime : dans les atriums des établissements de crédit arrosés de verveine et sur les palissades des constructions de quartiers neufs, sur le dos des hommes-sandwiches et jusque sur l'écran des cinémas, où elle s'anime, trépidante et comme nous faisant pressentir la vibration des grands rapides.

L'affiche des gares est partout.

Elle est d'ailleurs devenue très belle, attifée au goût du jour, schématique, franche et voire agressive de tons. Hugo d'Alési, après avoir passé par Monet et Signac, a pris les leçons d'Iribe et de Groult. L'affiche des gares s'est mise à la mode.

Inutile de dire, n'est-ce pas ? que ce souci l'entraîne aussi loin de la vérité documentaire que le désir de paraître svelte et souple peut mener une mondaine rondelette loin de la vérité de son anatomie. C'est pourquoi les sages se contentent de regarder passer leurs contemporaines et rutiler leurs affiches, sans éprouver le besoin d'y aller

voir, sans insister. Sachant qu'ils s'exposeraient à des déconvenues, ils se font une philosophie de se contenter des apparences. Effleurons, mes frères, n'appuyons pas.

L'affiche des gares est aux vieux pays ce que la robe du grand couturier est à la dame mûre qui fut jadis jolie : un travestissement. Pourquoi nous en plaindrions-nous ?

Autrefois, vous en souvenez-vous ? le paysage se présentait tout uniment, comme il était, dans la naïveté sans apprêt de son site. Époque ingénue, où l'on ignorait les truquages empruntés aux Japonais, où, seules, les perspectives étaient faussées, mais de quelle touchante manière! Je vous revois, estampes minutieuses et puériles où l'artiste ne nous faisait grâce d'aucun chalet, où, pour animer une plage, on y semait autant de messieurs en canotier que de tas de sable, où des baigneuses provocantes, inspirées par l'art de ce pauvre Mars, s'étiraient face à l'écume, Vénus pour vieux galantins et pour crabes..... Je vous revois, avec vos casinos immenses comme le Bon Marché et d'un même style, avec vos petits bateaux dansant sur la crête des vagues, vos montagnes dominant des plaines sans mesure, et toujours hantées par ces malencontreux bonshommes qui faussaient les proportions en voulant les établir.....

Et ces élégances désuètes..... ces dames à la mode de 1900, effilées et souriantes, avec leurs jupes en cloche et leurs ombrelles si sages, se dirigeant à pas menus vers la source thermale où s'épanouit d'aise, le verre à la main, un galant officier d'infanterie, en culotte rouge.....

Certaines de ces vieilles affiches, je suis sûr qu'on n'en a pas détruit les planches, ou qu'on en utilise un stock considérable. Car on ne les a pas restaurées. Je les revois toujours identiques, chaque saison, annonçant des lieux de villégiatures trop sûrs d'eux-mêmes pour prendre la peine de rafraîchir leur publicité. Ainsi certaines femmes de salons politiques, trop glorieuses, dédaignent de suivre la mode. Elles ont la leur, dans laquelle elles attendent les hommages, qu'on leur rend toujours.

D'autres stations, au contraire, semblent avoir besoin d'un rajeunissement continuel. Chaque année, elles se font faire leur portrait par un de nos maîtres. Mais cette interprétation devient de plus en plus libre, large et fantaisiste. Elle tend à supprimer autant que possible l'être humain au profit du paysage. Un conseil, sans doute?.....

Et ce sont des mers indigo baignant des rocs sourcilleux, des plaines riantes avec de rares bouquets d'arbres, un tournant de route dans

l'Alpe abrupte. Jamais de panoramas, parce que cela donne lieu à trop de détails, mais un coin intime, un site tout à fait caractéristique. J'en sais un où un pommier tout seul, mais adorablement en fleurs, secoue sa houppe rose contre la palissade d'un champ, comme dans une image de Walter Crane. C'est ravissant.

L'absence de toute espèce de touriste dans ces affiches nouvelles est peut-être ce que j'y prise le plus. Chacun de ces paysages si pimpants, si frais, semble me dire : « Ne me touchez pas. Ne venez pas. D'abord, vous ne me trouveriez point, puisque je n'existe pas. Ensuite, même, et surtout, si j'existais, je serais désolé de vous voir arriver. Vous gâteriez tout, avec vos colis, vos voitures empestées, vos compagnes et vos admirations. Laissez-moi tout au rêve de devenir pareil à ce qu'on m'a fait ici. Et puisque vous avez la chance d'habiter la plus belle ville du monde et de m'y voir sans vous déranger, restez-y. Cela doit vous suffire. »

*
* *

Pourtant, ne nous faisons point plus sages que nous ne sommes. Il y a certains pays que j'aimerais ne pas mourir sans avoir connus, des plages surtout. C'est si beau, les plages, ces

retraites où la mer vient librement à la rencontre de ceux qui l'aiment pour elle-même.

Celles du Pacifique, par exemple.

Je pense à ces admirables sauvages que peignit le peintre Morillot, restes derniers de la noble race polynésienne, chassant d'un javelot infaillible le poisson roulé par la grande houle pacifique. Et leurs femmes sont là, debout sur le sable, statues puissantes aux tons chauds luisant dans un demi-jour de rêve, au milieu du terrible et beau silence tropical. Et j'éprouve ce frisson des îles, dont parle Loti, ce frisson mystérieux venu de si profond dans notre être. Ou bien, suivant encore ce maître subtil, j'évoque la vasque du ruisseau de Fataoua, et cette onde transparente comme le plus pur cristal, et le bain de la douce Rarahu.....

Passons sur l'Australie, l'Amérique. Qui sait quels rivages baigne la mer Vermeille elle-même? Je me méfie. Et puisque aussi bien les distances sont abolies, allons d'un saut jusqu'au Japon. Tant pis s'il est modernisé. Il ne l'était pas hier, quand les estampes nous en révélaient la richesse et la grâce. Oh! je ne cherche pas à comprendre comment elles peuvent se baigner, les mousmés, avec leurs robes historiées, leurs chignons monumentaux, leurs fards subtils. Il s'agit bien de cela!

Une baigneuse n'est pas nécessairement une femme qui détrempe dans l'eau son costume national ; mais bien plus logiquement une dame qui vient avec coquetterie figurer sur le sable, et dont la toilette s'harmonise aux rochers, aux nuages, au crépuscule.

Ainsi, j'ignore les mœurs des Dalmates, mais je ne voudrais pour rien au monde que les jeunes filles de ce pays (où Viola et Sébastien se recherchent dans l'adorable *Nuit des Rois*) abîmassent dans le flot adriatique ces boléros étonnants, ces longues blouses d'affranchis, ces culottes de gamin attachées de ceintures fleuries, ces turbans bariolés, ces broderies, qui composent aujourd'hui leur pittoresque vêtement.

Un autre saut, et nous voici dans le pays du peintre Zorn, en pleine Scandinavie. Là, les plages ne risquent pas de devenir à la mode. Ce que nous imaginons de leur froidure les défend mieux que des barrières. Pourtant elles sont adorables, en été, et c'est pour le plaisir de les peindre au naturel que le grand Anders Zorn y a placé ses nymphes roses et blondes, soit qu'elles se détachent sur un massif de verdure et de fleurs, soit qu'elles plongent à même la moire épaisse et riche de la mer pétrie de rayons.

Ou alors ce sera dans notre ville française de

Pondichéry, où ne peuvent aborder les grands navires. Il y a là une plage battue par le flot du mystérieux Océan Indien, vide éternellement jusqu'à l'horizon. Pour un homme dépris de tout sur terre, pour quelque grand exilé, quel lieu idéal de méditation!

Mais parmi toutes ces retraites dispersées sur les côtes du vaste monde, il en est quelques-unes qui semblent pour moi résumer toute la beauté que peut produire l'hymen de l'air et de l'eau : ce sont de douces criques cachées dans les replis de la roche provençale. Quels artistes parmi les génies des éléments les composèrent, pour leur donner ainsi cette perfection ! Juste ce qu'il faut de sable, blond comme l'or vierge, et suave au tact comme une soie, entre deux pans de granit blanc, sous le ciel bleu comme un dais. Et des oursins noirs, comme de bizarres châtaignes vivantes, déambulent lentement sur leurs piquants, sous l'épaisseur idéale de l'onde immobile, au milieu des algues vertes balancées comme des palmes. Et des méduses transparentes s'épanouissent sur la surface de la mer, étalée comme une glace bleue..... Et je sais bien que personne ne s'y baigne, à cause de la grande paresse des gens de là-bas. Mais cela n'est point pour me choquer, au contraire; car cette solitude me permet d'imaginer dans cette

radieuse atmosphère, enfin les nymphes et les sirènes, blanches comme le marbre et roses comme les coquillages.....

*
* *

Mais je suis tout étourdi, ma chère Natalie. Les voyages, en été, me fatiguent encore plus que les autres saisons. Je rentre donc, cette fois pour toujours.

Mais non sans un peu de mélancolie. Car au fond, tout au fond, je n'aurais pas demandé mieux que de partir.

Seulement, voilà, ce qui m'eût ennuyé c'est qu'il faut toujours enfin arriver quelque part. Mon rêve eût été de toujours rouler, sans but.

Comme la route elle-même, cette belle chère route de France qui ne s'arrête jamais et abandonne, en souriant, les pays les plus charmants où elle mène.

Qu'elle est jolie, et douce à contempler, la route de France, tellement qu'on se prend à se demander si elle a été faite par les hommes ou si elle n'est pas tout simplement un don de la nature.

A vrai dire, cette confusion est bien permise. La route de France est une œuvre commune : chaque jour, depuis sa naissance, l'homme et la

nature y collaborent avec un amour pareil. On la sent gâtée, choyée, soignée tendrement par l'un comme par l'autre.

Elle vit au grand air, mais souvent une armée respectueuse de peupliers fait la haie sur son passage pour la préserver des ardeurs dévastatrices du soleil et aussi lui jouer de douces musiques, vagues et profondes comme le chant des vagues vers lesquelles elle ne peut aller, elle qui, cependant, de partout y mène.

J'en ai vu qui, au lieu de peupliers ou de voluptueux platanes, étaient bordées de pommiers, indéfiniment. Et l'on eût dit que ces modestes arbres faisaient la fastueuse offrande de millions de grosses roses rouges.

La chair de la route est d'un grain dense et délicat, suave au regard comme la peau des blondes. Elle brille comme si elle était parsemée d'un mica. Et, parfois, par certaines journées insoutenables, sa poussière offre l'éclat pur du camphre chanté par les poètes orientaux. Et cette chair célèbre, qui la met au-dessus de toutes les routes du monde, on la panse, on l'arrose, on la masse, on l'entretient belle et ferme, bien égale d'un bord à l'autre, étincelante, indestructible.

Pas une ne se ressemble et on les aime toutes et de chacune on dit : « Oh ! c'est celle-là que je

préfère. » Et chacune elle-même varie, d'un angélus à l'autre, et selon chaque jour de chaque saison. Celles qui traversent des plaines tristes sont aimables en elles-mêmes et consolent des pays où elles vivent.

Et les autres, même dans les sites les plus magnifiques, trouvent moyen de ne pas se faire oublier.

Elles ondulent avec coquetterie, elles se font sentiers, corniches, esplanades, elles se nouent autour des montagnes, ouvrent dans le noir des forêts une trouée de lumière, hésitent devant les lacs avant de leur faire enfin une ceinture toute blanche.

A la plus déshéritée, il reste encore son ciel, plein sans cesse de féerie et aussi, à droite et à gauche, ces herbes modestes et ces fleurs, au parfum de miel, aux formes d'orchidées en miniature : le trèfle rose, le serpolet plein d'arome, la scabieuse mauve, le mélilot d'or, la rue, l'ancolie et cent autres dont on ne sait pas le nom et dont il est si charmant de composer des bouquets à la mesure des fées. Il faudrait plusieurs livres pour chanter la route de France, et tous les poètes. Les bucoliques raconteraient ses haltes au pied du chêne unique dans la plaine rase, du chêne majestueux et bienfaisant comme un dieu ; les lyriques

exalteraient son héroïsme à l'assaut des dures montagnes pleines de vent; les mystiques célébreraient sa marche religieuse dans la nef gothique des forêts de hêtres.

Qui a connu la route l'aime, et qui l'aime y pense plus profondément encore qu'il ne croit. Car elle est très pareille au bonheur. Sur la route, on marche sans cesse et l'on ne s'arrête point. Chaque étape démasque la suivante, que l'on imagine plus belle, et l'on repart. Mais c'était le chemin qui était peut-être le plus réel, et le désir.

Auteuil, 15 août 1917.

TABLE DES NOMS CITÉS

PERSONNAGES SYMPATHIQUES

PERSONNAGES ANTIPATHIQUES

CHOSES AGRÉABLES

CHOSES ATTRISTANTES

PAYS A VOIR

PAYS A NE PAS VISITER

BÊTES ATTENDRISSANTES

BÊTES NÉFASTES OU ABSURDES

LECTURES RECOMMANDÉES

LECTURES ENNUYEUSES

NOMS POUR DES HÉROS DE ROMANS

TABLE DES MATIÈRES

I

AUTOUR DE MA TABLE

II

A TRAVERS PARIS

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11312-9-17. — (Encre Lorilleux).

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 11314-10-17. — (Encre Lorilleux).